



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

R161/7

FABLES ET CONTES INDIENS

Nouvellement traduits, avec un
DISCOURS PRÉLIMINAIRE
et des NOTES sur la religion,
la littérature, les mœurs, &c.
des HINDOUX.

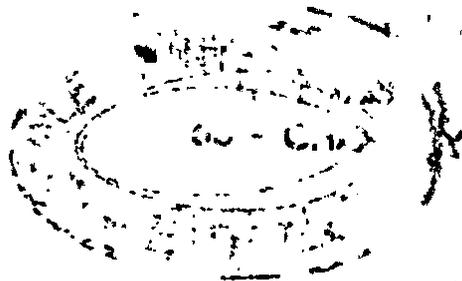
Par L. LANGLÈS, *Officier de NN.
SS. les Maréchaux de France, et
Volontaire de la Garde Nationale
Parisienne.*



A PARIS,
Chez ROYER, Libraire, quai des Au-
gustins, près le Pont-neuf.

M. D C C. X C.

Sous les auspices de la liberté.



AVIS DU LIBRAIRE.

Ce volume, qui ne contient que des piéces originales et authentiques, fait suite, non seulement à ma BIBLIOTHÈQUE CHOISIE *de fables et de contes*, &c., mais encore à tous les ouvrages traduits, comme celui-ci, du *sanskrit*, la langue sacrée des Brahmanes, tels que l'Ezour VEDAM, le BAGHAD-VEDAM, le BAGUAT-GEETA, &c.; c'est pourquoi j'en ait fait tirer un certain nombre d'exemplaires séparément, en faveur des savans amateurs de la LITTÉRATURE INDIENNE.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE
sur
LA RELIGION, LA POLITIQUE,
LA LITTÉRATURE ET LES MOEURS
DES INDIENS.

Les Indiens sont si intéressans, et cependant si peu connus, qu'il suffit de cultiver la littérature pour saisir avec empressement tout ce qui vient de ce peuple antique, savant et malheureux. Sans adopter ici leur

prodigieux système de chronologie, je ne craindrai point d'assurer que c'est chez eux et chez les Chinois qu'on trouve les plus anciens monumens littéraires qui existent dans l'univers (a). Loin de m'amuser à dis-

(a) Qu'il me soit permis d'appuyer un système que *M. de Voltaire* a conçu avant moi, et dont je me suis pénétré, non seulement par la lecture des ouvrages de ce grand écrivain, mais encore par mes études sur les auteurs grecs et orientaux. Je crois, comme lui, que les Chinois et les Egyptiens sont les écoliers des Indiens, chez lesquels ils allèrent puiser les sciences et les arts. Ainsi je ne m'étonne point de ce que des savans doués de la plus profonde érudition aient regardé les Chinois comme une colonie égyptienne; les conformités qui existent entre

P R É L I M I N A I R E. V

cutter à laquelle de ces deux nations peut appartenir le droit d'aînesse, je me contenterai d'observer que, dès les temps les plus reculés, les bords fertiles de l'Indus et du Gange, ont été l'asyle des sciences, des beaux arts et le rendez-vous des

ces deux peuples, ont pu inspirer l'idée de ce système qui ne me paroît nullement déraisonnable. En faisant quelques pas de plus, ces savans se seroient soustraits aux objections qu'on leur a faites; il ne s'agissoit que de donner aux Chinois et aux Egyptiens une origine commune, les rapports qui existent entre ces deux peuples s'expliquent alors très-naturellement; l'Inde, située entre la Chine et l'Egypte, doit avoir été le foyer des lumières répandues dans ces deux contrées.

vj D I S C O U R S

philosophes de l'Asie qui venoient y chercher des vérités utiles mêlées de beaucoup d'erreurs.

Les Brahmanes conservent encore dans leurs annales les noms de *Zoroastre*, de *Pythagore* (a) et de plu-

(a) α Il est parlé de *Zerducht*, (de *Zoroastre*) et de *Pythagore*, dans les annales des Gentoux, dit le savant *Holwel* ». Il est vrai que *Bayer* et quelques autres ont nié du fond de leur cabinet le voyage de *Pythagore*, mais je leur oppose le témoignage de M. *Holwel*, qui a séjourné trente ans dans le Bengale. Il dit dans un autre endroit α il est certain que *Pythagore* a puisé le dogme de la métépsychose dans l'Inde ». *Evénemens historiques du Bengale, seconde partie*, pages 31 et 32. *Bayer, Histor. regum graec. Bactri.* page 25.

sieurs autres amis de la sagesse, qui vinrent humblement se ranger au nombre de leurs disciples. Ces vénérables instituteurs leur donnerent les préceptes de la plus saine morale et leur enseignèrent une métaphysique vraiment sublime, cachée sous le voile ingénieux des allégories, dont le commun des hommes ne pouvoit pénétrer le sens. Ces allégories, consistant en histoires et en pratiques superstitieuses, formoient la partie dogmatique de la religion des *Hindoux*, qui, comme tous les autres peuples, croyoient et pratiquoient ce qu'on leur enseignoit, bien plus aisément qu'ils ne l'auroient examiné ou compris. L'on

imagine bien que tous ne s'occupent point également de la religion et des sciences; elles sont réservées particulièrement aux Brahmanes, qui, depuis la division de ce peuple en quatre castes (a), c'est-à-dire, de-

(a) Le peuple indien se divise en quatre grandes castes ou tribus primitives, que l'on croit être sorties des quatre membres de *Brihma*, l'agent immédiat de la création, sous l'inspection de l'esprit du Très-Haut. L'occupation de chacune de ces castes nous paroît allégoriquement relative au membre qui lui a donné naissance.

Les BRAHMANES sortirent de la bouche de *Brihma*, pour lire, prier et enseigner; (la bouche désigne la sagesse). Les KETHRYs, de ses bras; (— la force), pour tirer de l'arc, combattre et gouverner,

PRÉLIMINAIRE. IX

puis un temps immémorial, sont philosophes, savans et ministres de la religion. Fideles gardiens des dépôts sacrés qui leur sont confiés, ils n'en disposent qu'avec la plus grande discrétion, enseignent au vulgaire ce qu'il doit savoir pour pratiquer la vertu et jouir du bon-

Les BICES ou VISIAS, de son ventre ou de ses cuisses; (— la nourriture), pour fournir à tous les besoins par l'agriculture et le commerce. Les SOUDRAS, de son pied; (— la soumission), pour travailler et servir. Ces quatre tribus comprennent les quatre grandes divisions d'un État bien constitué, il y en a encore quelques autres d'autant moins considérées qu'elles sont moins utiles. *Voyez la préface du code des Gentoux.*

x. DISCOURS

heur inséparable d'une vie exempte de tous reproches, lui donnent enfin les préceptes de la plus saine morale. La religion qu'ils professent est fondée sur les vrais principes de la loi naturelle, dictée par l'humanité la plus tendre et par la plus sublime philosophie. Cette religion respectable, jusques dans ses erreurs, qui contribuent à la conservation du plus petit insecte, se vante comme toutes les autres d'une origine céleste. Au moins on ne peut disconvenir que l'époque de son établissement dans l'Inde ne se perde dans la nuit des temps, et qu'elle ne se soit delà, répandue sur la majeure partie du globe, où elle

PRÉLIMINAIRE. Xj

a servi de base aux religions que nous y voyons encore dominer aujourd'hui. A la vérité, chaque peuple en l'adoptant y a mêlé ses superstitions particulières, et lui a donné la teinte de son caractère national. Malgré les altérations qu'elle a souffertes, on la reconnoît dans la morale, dans les dogmes, dans les cérémonies des Egyptiens, des Juifs, qui n'ont fait que *singer* les précédens, des Chinois, des Grecs, des Romains, et même des Chrétiens, &c. Plusieurs milliers d'années avant que ces peuples se réunissent en société, et songeassent même à se former une religion, les Indiens civilisés adoroient un Être

suprême, éternel, tout-puissant, tout savant, divisé en trois personnes, (le créateur, le conservateur et le destructeur), dont la seconde s'est incarnée pour sauver le genre-humain; ils admettoient l'immortalité de l'ame, le dogme de la métempsycose (a), les récompenses et les peines de l'autre vie, la révolte des mauvais anges et leur chute, le péché originel, un enfer, ou plutôt un purgatoire, un paradis; ils recevoient le baptême dans les eaux du Gange et une espece de communion; faisoient des pénitences

(a) Ce mot qui désigne la transmigration des ames dans différens corps existe en sanskrit comme en grec.

rigoureuses et avoient des célibataires entièrement consacrés à la vie contemplative. Le code religieux et civile des *Hindoux* a tant de conformité avec les cinq livres de *Moïse* et certains dogmes de la religion catholique, que des missionnaires frappés eux-mêmes de cette conformité, se sont efforcés de prouver que les Brahmanes ont copié *Moïse*, et les prophètes, qu'ils ont, en outre, altéré les dogmes qui leur furent prêchés par *S. Thomas*, par *S. Barthelemi*, par *Pantenus* et d'autres prétendus apôtres de l'Inde où ils n'ont peut-être jamais pénétré. Les missionnaires n'ont pu se refuser à l'évidence des faits; mais leur explication,

également contraire aux règles du bon sens et de la chronologie, annonce une prévention qui les portoit à ne voir que ce qui s'accordoit avec leurs préjugés. Pouvoient-ils se dissimuler que *Moïse* élevé à la cour du Pharaon, à Memphis, ait eu toutes les facilités de s'instruire dans les sciences et dans la littérature des Egyptiens. Ce législateur doué de talens et de connoissances qui ne sont jamais entré dans aucune autre tête judaïque, s'en servit pour former un corps de loix à la petite horde d'esclaves dont il avoit favorisé la fuite. Je regarde donc le Pentateuque comme l'abrégé des livres égyptiens dont les origi-

naux existent encore dans l'Inde (a),

(a) Voyez le *code des Gentoux*, l'*Ezour vedam*, &c. L'*Ecclésiastique* a été aussi traduit d'après des livres égyptiens, comme *Jesus* l'avoue lui-même dans son *PROLOGUE verset 8me*. Parmi une foule de conformités que j'ai remarquées entre le culte des Indiens, des Egyptiens et des Chrétiens, je me contenterai d'observer que l'impudique idole indienne, nommée *Lingam*, a été transférée en Egypte, sous le nom de *Phallus*, et que les moines de Saint-Antoine, originaires d'Egypte, en ont toujours porté la représentation sur leur froc, tant que leur ordre a subsisté. Ils donnoient à cette figure, dont ils ignoient l'origine, le nom imposant de *croix* ou *T de Saint-Antoine*. Le plus savant de ces hermites apprivoisés auroit été très-embarrassé d'expliquer son étrange décoration, mais il lui auroit suffi de consulter le second volume du *Christianisme des Indes*, page 205.

où l'on cultivoit la littérature bien avant que l'Égypte ne fût rendue habitable par les travaux des hommes.

Ces missionnaires ignoroient-ils aussi que les premiers peres de l'église étoient Pythagoriciens et surtout Platoniciens, comme nous le prouvent les écrits qu'ils nous ont laissés (a) ? Les chefs de ces sectes philosophiques avoient puisé leurs principes dans l'Égypte et dans l'Inde, voilà le mot de l'énigme. Je n'ai point ici le loisir de produire toutes les autorités sur lesquelles j'appuie

(a) J'ajouterai que St. *Augustin* dit avoir trouvé le commencement du premier chapitre de l'Évangile de St. *Jean*, dans les livres des Platoniciens, *Confessions. Liv. VII, chap. IX et XX.*

mon système, ni de prévenir les argumens des théologiens qui prétendent toujours avoir raison. Je ne peux néanmoins m'empêcher de repousser une objection captieuse que m'adresseront les lecteurs accoutumés à réfléchir. Par quelle étrange méthamorphose cette religion des *Hindoux*, que vous nous représentez si douce, si compâtissante, est-elle devenue, dans nos climats, intolérante et sanguinaire? — Parce que les barbares chez lesquels elle a été portée, l'ont pliée à leur caractère farouche, l'ont mélangée avec leurs superstitions sauvages, et l'ont tellement défigurée qu'il faut beaucoup de soins, d'études et de péné-

tration pour en découvrir l'origine. On doit bien se persuader que la religion ne change jamais le caractère d'un peuple, mais que le peuple altere souvent l'esprit de la religion, et la force de s'accorder avec ses penchans et ses propres intérêts. Les ministres même de la douce et charitable religion de Brahmah, n'ont pas échappé à la corruption générale. Plusieurs, entraînés par une coupable avarice ou par un zèle aveugle, abusent de leurs augustes fonctions pour exiger des jeunes veuves richement parées, le sacrifice de leur vie à la mort de leur époux; eux seuls ayant le droit de recueillir les ossemens et les cendres des

PRÉLIMINAIRE. xix

Morts, profitent des bijoux dispersés dans les débris du bûcher. Ce crime qui n'est autorisé que par quelques uns de leurs codes particuliers, bien moins anciens que leurs véritables codes religieux et sacrés, sert à nous prouver qu'il n'est pas dans l'univers entier, un seul corps sacerdotal qui n'ait contribué à faire couler le sang humain.

Cette barbare superstition dont l'origine n'est pas très-ancienne, et qui est maintenant presque abolie, ne doit pas diminuer notre estime pour nos premiers instituteurs à qui nous avons de si grandes obligations ; car nous leur devons non seulement une sublime métaphysi-

IX DISCOURS

que, qu'à la vérité nous avons presque entièrement convertie en erreurs, mais encore les sciences les plus abstraites et la connoissance de la littérature.

Les Brahmanes excelloient particulièrement dans la médecine, l'astronomie et l'astrologie. Ils communiquèrent leurs sciences et leurs calculs aux Chaldéens, aux Egyptiens, aux Grecs (a), aux Tatar-

(a) Je ne dois pas cacher cependant à mes lecteurs que selon *Aboul-Fazel*, un indien nommé *Temtem*, fit le voyage de la Grece pour prendre des leçons de *Platon*; mais je crois qu'il auroit pu instruire son maître. Voyez l'*Ayech Akbery*, introduction, tome III. page 15. Est-ce de cet indien ou des Egyptiens que *Platon* a reçu l'idée d'une TRINITÉ, d'un VERBE éternel, consubstantiel, &c. ?

res (a), aux Chinois et aux Arabes qui nous les ont transmis (b), Mais j'allois m'engager ici dans une matière trop au-dessus de mes forces, et qu'il seroit téméraire de traiter, lorsque nous possédons le savant ouvrage de M. Goguet, le voyage dans l'Inde de M. le Gentil, l'excellente *histoire de l'astronomie ancienne*, par M. Bailly, et ses

(a) J'ai déjà indiqué dans un autre ouvrage combien il y a d'affinité entre la littérature sanskrite, tartare, mongole et thibétaine. Voyez de plus grands détails sur cet objet dans la seconde édition de mon *Alphabet Tartare-Mantchou*, placé à la tête du *Dictionnaire Mantchou-François*.

(b) Les chiffres que nous appellons improprement *chiffres arabes*, viennent de l'Inde, et n'ont aucune ressemblance avec les véritables chiffres arabes.

éloquentes *lettres sur les sciences*. Je me bornerai donc à donner ici une légère idée de la littérature des *Hindoux*.

On ne leur disputera pas, sans doute, la possession des plus anciens livres connus, et leurs cinq *Vedes* (a) dont il ne reste maintenant que quatre, et que BRAHMAH reçut sur le nom *Mérou* de la main de Dieu même, me paroissent le prototype des cinq *Kings* chinois et des cinq livres de *Moïse* qui n'a fait que copier les ouvrages égyptiens originaires de l'Inde. Quoique

(a) *Ezour vedam, observations préliminaires*, pag. 121. Le mot propre est *Veda*, que les Européens écrivent aussi *Beid*.

PRÉLIMINAIRE. XXiiij

nous ne possédions encore aucune traduction complète des *vedes* ni des *Kings* (a), nous en avons assez d'extraits pour juger que ces deux ouvrages, ainsi que le *Pentateuque*, n'en forment qu'un. Les savans Chinois et Juifs, ou plutôt Egyptiens, en traduisant l'original, l'altérèrent, y mêlerent leurs fables, et tâcherent de l'adapter au goût et au génie de leurs compatriotes ; mais ils n'ont pu, malgré toute leur infidélité, effacer certains traits de ressemblance

(a) Voyez les ouvrages de MM. *Dow, Holwell, Halhed, Lord, Wilkins*; l'E-ZOUR-VEDAM, le BAGUAT-VEDAM, le CHOUKING, la CHINE du pere *Duhalde*, et les MÉMOIRES CHINOIS *Passim*.

xxiv DISCOURS

qui seroient bien plus frappans si nous possédions une traduction complete de l'original indien et de l'*imitation* chinoise. J'ai cependant recueilli assez de pieces de comparaison pour convaincre les incrédules *de bonne foi*. Comme ce n'est pas ici le moment de les produire, je les réserve pour une *dissertation* particuliere sur les conformités des Chinois, des Egyptiens & des Juifs avec les Indiens.

Les quatre VEDES ou BAIDS (a)

(a) Ces livres sacrés sont extrêmement rares, même dans l'Inde, et peu de Brahmanes se flattent de les entendre. Un savant officier de la compagnie des Indes d'Angleterre, M. le colonel *de Polier* a

P R É L I M I N A I R E. XXV

qui existent encore dans l'Inde, ne sont pas écrits en vers, comme l'ont cru plusieurs auteurs, mais dans une prose rimée et cadencée, dont les voyelles sont marquées d'un accent musical, ce qui forme une espèce de *récitatif* assez semblable au ton que les Juifs prennent pour chanter le *Pentateuque*, dans leurs synagogues. Les VEDES renferment les principes fondamentaux de la religion et de la philosophie des *Hindoux*; on y trouve des his-

déposé dernièrement dans le Musée britannique un exemplaire complet des VEDES en langue sanskrite. Il seroit à souhaiter que M. *Wilkins*, ou quelques autres savans anglois s'occupassent à les traduire.

toires, des préceptes de morale, des réglemens politiques, des institutions lithurgiques, des prieres quelquefois éloquentes et dignes de celui à qui elles sont adressées, mais les mots hors d'usage dont ils sont remplis, la hardiesse des figures et le laconisme du style en rend la lecture si difficile, que peu de *Pandits* (a) sont aujourd'hui capables de les entendre ; en outre, le texte original est devenu extrêmement rare. Plusieurs commentateurs savans et verbeux se sont déjà éver-

(a) C'est ainsi qu'on nomme les Brahmanes qui font une étude particulière des loix sacrées.

PRÉLIMINAIRE. XXvij

tués sur ces livres sacrés, sans les rendre beaucoup plus intelligibles.

Outre ces VEDES et leur nombreux commentaires, les *Hindoux* ont une foule de traités de religion, de politique et de philosophie, désignés sous le nom de SASTRA, qui signifie *science*, ainsi que plusieurs ouvrages métaphysiques où les idées les plus sublimes sont confondues parmi de grossières erreurs ; mais nous ne les connoissons pas assez intimement pour assurer que les Brahmanes instruits adoptent toutes ces absurdités. Comment les Indiens nous jugeroient-ils s'ils s'amusoient à lire nos disputes sur le *quietisme* &c. ? et ce jugement défavo-

xxviii DISCOURS

nable seroit-il bien fondé? Cependant on ne peut disconvenir qu'ils n'ayent du penchant pour la vie contemplative et pour les disputes scholastiques. La beauté du climat, la fertilité du sol, qui leur procure une subsistance abondante et aisée, l'inaction dans laquelle ils vivent; tout, en un mot, contribue à favoriser leur indolence naturelle et leur goût pour les discussions oiseuses.

C'est encore aux mêmes causes que j'attribue cet amour de la poésie que l'on peut mettre au nombre de leurs passions. Les *Hindoux* cultivèrent autrefois cet art avec le plus grand succès, et il les aide encore aujourd'hui à supporter leurs

PRÉLIMINAIRE. XXIX

chaînés et leurs miseres. Quoiqu'ils composent encore maintenant dans les différentes langues indiennes, nous ne parlerons ici que de la poésie sanskrite.

Elle comprend une multitude de différens mètres, dont les plus communs sont des vers de huit syllabes, de onze, de douze ou de dix-neuf; on les scande par pieds de trois syllabes. Les poèmes sont en général composés de stances de quatre vers. Ces stances se nomment *achlogues*, il y en a de réguliers ou d'irréguliers. Les *achlogues* réguliers ont huit syllabes par vers, et telle est la mesure qu'a suivie l'auteur du **MAHABHARAT**, pour la plus gran-

de partie de ce fameux poëme héroïque. Les stances irrégulieres sont formées de vers de huit et de onze syllabes placées alternativement.

La poésie sanskrite est très-harmonieuse, offre des images animées et gracieuses; la diction en est élégante et concise. On peut s'en former une idée par les paragraphes imprimés en *petit sommaire* dans la première partie de cet ouvrage; ce sont des sentences en vers, extraites de différens anciens livres sanskrits, relatifs à la religion, à la morale et à la politique. Les poëtes *hindoux* se sont quelquefois exercés sur des sujets moins sérieux et plus favorables au talent. Il existe en

PRÉLIMINAIRE. XXXj

sanskrit plusieurs poèmes héroïques très-considérables, parmi lesquels on distingue le RAMAYN, ou les guerres de *Ram* contre *Ravana*, tyran de Ceylan, et le MAHABHARAT, ou *la grande guerre* des génies et des héros. Ce poème héroïque (a) contient l'histoire fabuleuse des deux plus anciennes familles qui ayent régné dans l'Inde. Il offre des épisodes très-intéressans et des

(a) M. *Wilkins* nous en a promis une traduction que les savans attendent avec la plus grande impatience; sans sa promesse, j'aurois entrepris le même travail d'après une excellente version persanne de cet ouvrage qui se trouve dans la bibliothèque du Roi.

xxxij D I S C O U R S

détails charmans, mais il est impossible d'en goûter la lecture si l'on ne connoît les mœurs et le caractère des *Hindoux* ; sans ces notions préliminaires qui manquent à la plupart de nos littérateurs françois ; il est également injuste et indiscret de vouloir juger soit le MAHABHARAT, soit tout autre ouvrage étranger. Nous en voyons souvent les défauts dans toute leur étendue, sans pouvoir sentir les beautés qui les compensent ; les phrases bien cadencées, les expressions heureuses, les jeux de mots agréables et les fines allusions sont perdues pour nous, et il ne nous reste que ces véritables beautés de tous les pays,
trop

P R É L I M I N A I R E. XXXiiij

trop rares dans les ouvrages même les plus parfaits.

On va peut-être m'accuser de plaider d'avance en faveur de celui que je publie aujourd'hui; mais cet acte de prévoyance n'est certainement pas inutile, et l'on ne pourroit sans injustice me reprocher d'engager mes lecteurs à se mettre en garde contre eux-mêmes; moins on connoit l'objet dont il s'agit, plus on doit être circonspect dans son jugement. Mais pour ne négliger aucune des précautions qui dépendent de moi, je vais donner en peu de mots les notions indispensables et les principaux renseignemens. Je crois qu'il sera utile et agréable de

XXXIV DISCOURS

trouver ici un portrait des Indiens, fidèlement tracé par un savant anglois (a) qui a long-temps vécu parmi eux, et sur-tout, dans la société des Brahmanes. Ce portrait convient également aux Indiens anciens

(a) M. *ALEXANDRE DOW*, qui a résidé trente ans dans l'Inde, et qui nous a donné une excellente histoire de ce pays, traduite du persan de *Ferichtah*. Ses fréquentes conversations avec les Brahmanes lui avoient procuré une connoissance très-étendue de leur religion, sur laquelle il nous a donné une précieuse *dissertation*. La seconde édition de son ouvrage intitulé *HISTORY of Hindostan*, &c. London 1770, en 3 volumes in-4°. est très-rare et très-chère même en Angleterre. La première édition qui n'avoit que deux volumes est bien moins recherchée.

PRÉLIMINAIRE. XXXV

et modernes, parce que ce peuple, immuable au milieu des grandes révolutions qui ont changé son sort et la face de son pays, a conservé, malgré les persécutions et les vexations de ses conquérans, la religion, les mœurs, les usages de ses ancêtres; et son caractère national est invariablement resté le même. Les cruautés inouïes dont il a été si fréquemment le témoin et la victime, n'ont pu altérer sa douceur naturelle. Il méritoit de trouver des maîtres moins durs que ceux qui l'ont jusqu'à présent opprimé, ou plutôt de jouir d'une liberté qui n'auroit été nuisible à aucun de ses voisins. Mais de peur qu'on ne

m'accuse de partialité, je laisserai parler le respectable anglois dont je viens d'invoquer le témoignage.

« Les *Hindoux*, ou sectateurs
« de la religion de *Brahmah*, sont
« bien plus nombreux que les Mu-
« sulmans dans l'Hindoustan. Nous
« ne connoissons parfaitement la
« religion qu'ils professent que par
« son influence sur leurs usages et
« sur leurs mœurs. Ils sont pleins de
« douceur, d'humanité, d'indus-
« trie; aucune nation n'a été plus
« souvent conquise et n'a porté le
« joug de ses maîtres avec plus de
« soumission et de patience. Leur
« gouvernement, comme celui de
« tous les Etats de l'Asie, est des-

P R É L I M I N A I R E. XXXvij

« potique , mais en même temps si
« bien tempéré par les vertueux
« principes qui leur sont inculqués
« par leur croyance , qu'il semble
« encore plus doux que la monar-
« chie la moins absolue de l'Europe.

« Plusieurs des princes régna-
« nt peuvent faire remonter leur ori-
« gine à plus de quatre mille ans ,
« et prouver clairement cette an-
« cienneté par une généalogie bien
« authentique. Certains veulent se
« perdre dans la nuit des temps et
« fixer l'origine de leur famille à
« des époques antérieures même au
« déluge , selon notre manière de
« compter ; mais il ne faut pas de-
« mander à ceux-ci d'aussi bonnes

xxxviiij DISCOURS

« preuves qu'aux autres, ni une gé-
« néalogie aussi bien suivie. Ils ne
« connoissent ni les changemens ni
« les révolutions, et jamais ils n'ont
« vu parmi eux d'assassinats ni de
« conspirations.

« Les loix pénales sont à peine
« connues parmi les *Hindoux*, car
« ils ont peu de motifs de commet-
« tre de mauvaises actions; leur so-
« briété, leur délicate constitution
« rend leurs passions très-calmes;
« et ils n'ont d'autre desir que de
« mener une vie tranquille et aisée.
« Leur timidité, leur soumission,
« effets naturels d'une nourriture
« toute végétale, leur inspire l'hor-
« reur du sang. Industrieux et fru-

PRÉLIMINAIRE. XXXIX

« gals, ils possèdent des richesses
« qui leur sont inutiles. Les con-
« trées gouvernées par les princes
« originaires du pays, et situées
« loin de la tyrannie des Musul-
« mans, sont riches et très-soi-
« gneusement cultivées; leurs gou-
« verneurs encouragent le commer-
« ce, et c'est particulièrement à l'in-
« dustrie des *Hindoux* que nous
« devons les belles manufactures
« de l'Orient. Depuis l'établisse-
« ment des Mogols dans l'Inde, le
« commerce a toujours été entre les
« mains des sectateurs de *Brah-*
« *mah*. Ils ont été banquiers, sec'é-
« taires et intendans. Les plus sa-
« ges princes de la famille de *Ti-*

« *mour* ont eu grand soin de pro-
 « téger et d'encourager de si païsi-
 « bles et de si utiles sujets.

« La douceur et l'humanité sont
 « si naturelles à ce bon peuple,
 « qu'elles constituent encore les
 « fondemens du gouvernement des
 « Mahrattes (a). On sait que les
 « Mahrattes sont des *Hindoux*
 « montagnards, pour la plupart,
 « de la tribu des *Rajepouts*, dont
 « la principale occupation est de
 « faire la guerre. Cependant ils cul-
 « tivent leurs terres pendant quel-
 « ques mois de l'année; et lors

(a) On a inséré à la fin du second vo-
 lume des *Affaires de l'Inde*, un PRÉCIS
 HISTORIQUE sur les *Marhattes*, que j'ai
 traduit du Persan.

P R É L I M I N A I R E. xij.

« même que leurs armes portent la
« désolation et le trépas dans le
« territoire des Musulmans, leurs
« mortels ennemis, tout est, chez
« eux, tranquille, heureux et en bon
« ordre. On ne craint point d'y être
« dépouillé par les voleurs, ni ve-
« xé ou rançonné par les officiers
« du gouvernement ; la qualité d'é-
« *tranger* est le garant de votre
« sûreté. L'hospitalité se charge de
« votre approvisionnement. Quand
« vous demandez de l'eau à un
« paysan, vous le voyez courir avec
« la plus grande diligence, et il
« vous apporte du lait (a) ».

(a) DISSERTATION *on the origin of
despotism in HINDOSTAN*, page xxxv,

MM. Dow et Anquetil du Perron, deux savans également respectables, qui ont parcouru le pays des Mahrattes, s'accordent à faire l'éloge de leur bienfaisance; M. Anquetil, sur-tout, donne dans son voyage (a), une description vraiment touchante de leur maniere de vivre, qui tient beaucoup de la simplicité patriarcale. Enfin ces Mahrattes, qu'on nous a représentés jusqu'à présent comme des barbares, sont un grand peuple, dont le gouvernement régulier a des principes fondés sur la vertu.

xxxvj, tome 3, de l'HISTORY of HINDOSTAN.

(a) *Zendavesta*, tome I, *Passim*.

PRÉLIMINAIRE. xliij

Cette douceur, cette humanité, qui constituent le caractère des Indiens, se peignent aussi dans leurs écrits, et la morale sage et tolérante dont ils sont remplis, doit un peu effacer à nos yeux les défauts capables de choquer un goût aussi raffiné que le nôtre. Leur tournure naïve et originale, la manière piquante dont leurs maximes et leurs préceptes sont présentés, ne doit pas moins intéresser le littérateur que le philosophe. Libres de toutes les règles et de toutes les entraves qui captivent trop souvent le génie de nos écrivains, ils donnent l'essor à leur imagination, et ne s'occupent absolument que de rendre toutes

leurs idées telles qu'ils les ont conçues. Alors on leur voit déployer toutes les ressources de leur esprit inventif, dans des images charmantes et animées, dans des allégories frappantes, dans des comparaisons ingénieuses, qui, à la vérité, nous font souvent perdre de vue le principal objet; mais ce foible désagrément est bien amplement compensé par l'intérêt et la *vie* que ces heureuses inventions répandent sur les matières les plus arides. La politique et la morale, sous la plume des Indiens, perdent cet aspect sévère, et repoussent ce que nos meilleurs écrivains s'efforcent vainement d'adoucir. Les premiers vous prêchent sans

P R É L I M I N A I R E. xlv

vous ennuyer, et rappellent les monarques à leurs devoirs sans les choquer, et sans sortir eux-mêmes des bornes du respect et de la soumission qu'on leur a inculqués dès leur naissance; car on sait que tous les Asiatiques méridionaux naissent esclaves, et quoique l'Inde soit peut-être le berceau du despotisme comme celui des sciences, c'est dans cette contrée qu'il a été le moins tyrannique, tant que le sceptre n'est pas sorti de la main des princes Indiens (a). J'ajouterai même que le gouvernement étoit alors très-doux, que les peuples couloient des jours

(a) Voyez ci-dessus, page xxxvij, la citation de M. Dow.

paisibles dans le sein des arts et de l'abondance. Il y avoit parmi eux des hommes très-instruits dans l'administration, qui ont traité cet important objet avec beaucoup de sagacité. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans ces ouvrages ingénieux, cette mâle énergie, ce noble esprit d'indépendance et de liberté qui caractérisent la plupart de ceux que notre heureuse révolution a fait éclore ; cependant ils n'en sont pas moins précieux pour les hommes accoutumés à étudier, à comparer les mœurs, les loix des nations. Pour qu'on puisse se former une idée de l'ancien gouvernement des *Hindoux* et de leurs écrits politiques, je vais

PRÉLIMINAIRE. xlvij

donner ici un extrait du RAJENIT,
ou de l'art de gouverner un royaume,
composé en langue *sanskrite*.

« La colere peut avoir huit
causes.

« 1°. La privation des richesses.

« 2°. L'ingratitude.

« 3°. La trahison d'un secret.

« 4°. L'indifférence pour un fi-
dele serviteur.

« 5°. Un langage trompeur.

« 6°. Des soupçons injustes.

« 7°. Le meurtre.

« 8°. La censure.

« Il faut qu'un monarque se dé-
pouille de toute avarice et de

xlvij. DISCOURS

« toute passion, pour suivre les
« conseils de la sagesse, et ne pas
« s'avilir par l'un des crimes dont
« nous venons de faire l'énuméra-
« tion. S'il reçoit quelqu'injure,
« il doit être modéré dans son
« ressentiment. Ses devoirs les plus
« indispensables sont la crainte de
« Dieu, la justice et l'indulgence,
« afin d'exciter dans les autres de
« semblables sentimens pour lui-
« même. Il doit témoigner une
« considération toute particulière
« pour les hommes d'un rang élevé,
« et se conduire avec indulgence et
« douceur envers les hommes de
« toutes les conditions.

« Il est nécessaire qu'il ait de
« l'ambition

PRÉLIMINAIRE. xlii

« l'ambition pour étendre ses do-
« maines, et il doit protéger ses su-
« jets contre les oppressions de ses
« officiers, contre les voleurs et au-
« tres malfaiteurs, proportionnant
« toujours le châtement à la faute.
« Dans tout ce qui le regarde il doit
« être patient et généreux. Pour ses
« affaires, il faut qu'il choisisse des
« hommes remplis de sagesse et
« d'intégrité. Aucun ennemi n'est
« assez indifférent pour qu'il affecte
« de le dédaigner. C'est pourquoi il
« ne peut se dispenser d'être tou-
« jours sur la défensive. Qu'il se
« tienne bien en garde contre l'or-
« gueil du pouvoir ou des richesses,
« Un prince sage bannira de sa

1. DISCOURS

« cour les hommes corrompus et
« mal-intentionnés ».

« Un Roi ressemble à un jardi-
« nier actif qui arrache les ronces
« et les mauvaises herbes pour les
« jeter de côté ; par ce travail, il
« embellit son jardin, et forme à l'en-
« tour une défense contre les inva-
« sions de l'étranger. De même un
« monarque intelligent emploie les
« hommes hardis et entreprenans
« sur les frontieres de son empire ;
« il s'en fait un redoutable rempart
« contre les brigands, il purge en
« même temps sa cour de l'esprit
« de trouble et de licence. Le jar-
« dinier coupe les branches super-
« flues et arrache les feuilles qui ne

P R É L I M I N A I R E. ij

« serviroient qu'à diminuer la force
« de l'arbre. Ainsi, le Roi détache
« des nobles leurs trop nombreux
« amis et leur suite dangereuse. Le
« jardinier rafraichit avec de l'eau
« les arbres foibles et languissans.
« Le Roi soutient ses pauvres sol-
« dats par des libéralités sagement
« distribuées.

« Si le souverain n'a pas assez de
« force d'esprit, ou assez de santé
« pour expédier par lui-même
« toutes les affaires publiques, il
« doit chercher un homme d'une
« piété exemplaire et d'une inté-
« grité reconnue, qui joigne en
« outre à ces deux précieuses quali-
« tés de l'expérience et de l'activité;

« voilà l'homme à consulter dans
« les occasions périlleuses, et au-
« quel on peut confier en toute sû-
« reté le pouvoir exécutif. Dans des
« affaires pressantes il est prudent
« de demander avis à plusieurs con-
« seillers, parce que ceux que l'on
« consulte alors, doivent avoir de
« la fidélité, de la grandeur d'ame,
« de la valeur et de la prudence,
« qualités qui se trouvent rare-
« ment réunies dans une seule
« personne. D'anciens monarques
« avoient pour principe de consul-
« ter des hommes d'état et de sen-
« timent contraires, et d'agir d'une
« maniere toute opposée à leurs
« avis ; mais cette méthode les

« égara souvent ; car il est diffi-
« cile de déraciner de l'esprit les
« mauvaises impressions qu'y lais-
« sent les conseils timides et insi-
« dieux, l'ignorance et la malice.
« Ils jugerent plus prudent de join-
« dre au premier ministre un petit
« nombre d'hommes sages et expé-
« rimentés , et de demander à cha-
« cun son opinion par écrit, pour
« l'examiner et la discuter.

« Un prince, ordinairement, re-
« cherche aussi un savant astrolo-
« gue et un bon médecin.

« Un sage Roi choisit ses amis
« avec jugement, et sait se conci-
« lier l'affection de ses soldats. Il
« remplit ses trésors par une bonne

« économie ; il divise ses domaines.
« en de justes portions et les confie
« à des hommes vertueux parmi les
« quels il a soin d'entretenir l'union.
« et la concorde la plus parfaite. Il
« examine toujours l'état de ses
« forteresses ; et veille sans cesse à
« la sécurité et à la prospérité de
« son empire. Il a le plus grand
« intérêt à vivre en paix et en bon-
« ne intelligence avec les princes ,
« ses égaux en force et en puis-
« sance , il tire un tribut de ceux
« qui sont plus foibles que lui , et
« tâche de semer la dissention par-
« mi les troupes des souverains dont
« le pouvoir lui porte ombrage et
« pourroit lui devenir funeste. Mais

PRÉLIMINAIRE. 17

« quand il ne peut y parvenir, on
« le voit employer tous les moyens
« que lui suggère la prudence pour
« gagner leur amitié. Il travaille à
« entretenir la paix autant qu'il lui
« est possible; mais si la guerre est
« inévitable, il soutient sa dignité
« par des exploits hardis et vigou-
« reux. Quoique le prince, dont le
« territoire borne le sien, paroisse
« être son ami, il ne doit pas avoir
« en lui la moindre confiance. Il faut
« toujours être prêt à repousser les
« attaques qu'on pourroit livrer de
« ce côté. Son intérêt lui prescrit
« de faire alliance avec les souve-
« rains dont les domaines sont li-
« mitrophes de celui dont nous ve-

« nons de parler ; mais ses relations
 « ne doivent pas s'étendre plus loin.
 « S'il se voit obligé d'attaquer son
 « ennemi, qu'il tâche de faire son
 « incursion dans le temps de la
 « moisson (a) ».

(a) Nous avons puisé l'extrait qu'on vient de lire, dans un ouvrage également rare et curieux, intitulé *AYIN AKBER*, ou les *COMMENTAIRES du Roi AKBER*, traduits du persan en anglois par *M. Gladwin*, et imprimés à Calcutta, en 3 volumes in-4°. C'est une description historique, politique et géographique de l'Indoustan. Le troisieme volume renferme des détails très-précieux et très-neufs sur les *Hindoux*. J'espere en publier une traduction d'après le texte persan pour servir de suite à mes *INSTITUTS POLITIQUES et MILITAIRES de TAMERLAN*, écrits par lui-même, &c.

Outre le RAJENIT, les *Hindoux* ont encore d'autres excellens livres sur le gouvernement, mais on nous dispensera d'en donner ici l'énumération, qui seroit longue et fastidieuse ; car ils ont tant écrit sur la morale et sur la politique, que certains savans voyant l'impossibilité de consulter une aussi grande multitude d'ouvrages, ont entrepris d'en tirer les préceptes les plus utiles et les plus piquans ; chacun rédigea ces extraits à sa manière, mais personne ne paroît avoir trouvé un cadre aussi heureux que *Vichnou-Sarma*. Ce brahmane ingénieux, qui avoit sans doute bien

étudié le cœur humain, chargea les bêtes de donner aux hommes des préceptes qu'ils n'auroient pas écoutés de la bouche de leurs semblables. Ces préceptes tirés des plus anciens traités de morale et de politique indiens, tels que le TANTA-SASTRA, le SMIRITI-SASTRA, le GUITA et d'autres SASTRAS (a) sont écrits en vers dans l'original sanskrit; et imprimés en *petit sommaire* dans notre traduction, pour les distinguer du texte des fables. Ils nous paroissent d'autant plus précieux, qu'ils

(a) *Sastra*, que l'on écrit aussi *Chaster*, est un mot indien sanskrit qui signifie *Science*, c'est le titre de différens traités de politique et de morale.

nous donnent une idée assez étendue d'ouvrages très-anciens, dont nous connoissons à peine les titres (a). Si l'on se plaignoit de leur trop grande multiplicité, qui nuit quelquefois à l'intérêt du récit, j'observerai que l'auteur desiroit moins d'amuser ses lecteurs par des fables ingénieuses, que de les instruire par des sentences pleines de sagesse, et surtout d'humanité. La gra-

(a) Excepté le *GUITA*, traduit du sanskrit en anglois par M. *Wilkins.*, et de l'anglois en françois par M. *Parraud.* J'observerai que pour exprimer la prononciation sanskrite du titre de cet ouvrage, le traducteur françois auroit dû écrire *Guita*, qui, par la maniere dont nous le prononçons, répond parfaitement au *Geeta* des Anglois.

IX DISCOURS

tivité du titre de cet ouvrage annonce assez son but; il l'intitula HITOPADÈS, c'est-à-dire, *Instruction utile* (a). Dans son introduction il annonce lui-même n'avoir eu recours à la fable que pour *donner sous cet appât des leçons de prudence à la jeunesse.*

Je ne suis pas capable de décider si d'autres moralistes avoient employé avant *Vichnou-Sarma* cette ruse innocente et ingénieuse, ou s'il est lui-même l'inventeur de l'apologue, mais au moins il paroît certain que ses fables datent de la plus

(a) Voyez les *Notes*, M. Jones traduit ce mot par *Instruction amicale.*

PRÉLIMINAIRE. lxj

haute antiquité, et qu'elles ont servi de modèles à celle que nous attribuons à *Pidpay*, à *Lokman* et à *Esopé*. Il suffit de lire ces fables pour découvrir leur ressemblance à travers les changemens que chaque traducteur a jugés nécessaires pour les adapter au goût de sa nation. L'antiquité de la langue sanskrite, l'ancienne civilisation des Indiens bien antérieure à celle des Grecs, le témoignage des Brahmanes modernes et de plusieurs savans européens, enfin tout dépose en faveur de l'originalité de l'*HITOPADÈS*, dont nous devons la première traduction à M. *Wilkins*, savant anglois très-versé dans la connoissance du sans-

Ixij D I S C O U R S

krit (a). Il la publia au mois de novembre 1787, en un volume in-8°. avec des notes Je n'eus pas plutôt parcouru cet ouvrage que, frappé de son originalité, j'entrepris de le

(a) M. *Wilkins* est le premier européen qui ait su assez bien le sanskrit pour traduire tout seul des livres de cette langue. Mais loin de vouloir par cet éloge diminuer la gloire de ses savans prédécésseurs, MM. *Holvell*, *Dow* et *Halked*, je dirai que c'est aux Anglois que nous devons la partie la plus précieuse de nos connoissances sur l'Hindoustan, leurs grandes vues politiques et leurs intérêts de commerce, ne les empêchent pas de se livrer à la littérature et même à l'érudition. Leur application à l'étude des langues orientales que nous négligeons, prouve qu'ils en sentent bien toute l'utilité, et devrait un peu nous dessiller les yeux.

PRÉLIMINAIRE. Ixiiij

traduire en françois; je le regardois en outre comme une suite inséparable du BHAGUAT-GUITA, publié par le même savant, du BAGUAT-VEDAM, du CODE DES GENTOUX et de quelques autres livres sanskrits traduits en françois. Mais sans cesse contrarié par les circonstances, je m'estime très-heureux de publier aujourd'hui une foible partie de mon travail. L'HITOPADÈS contient quatre chapitres, dont le premier forme la première partie de ce recueil, avec l'*Introduction de l'auteur*. On trouvera à la fin du volume les NOTES de M. *Wilkins* que j'ai considérablement augmentées avec le secours de plusieurs ouvrages savans et ra-

res, publiés depuis quelques années à Calcutta; ils m'ont aussi fourni des renseignemens sur ces fables indiennes qui ont déjà exercé la critique de plusieurs littérateurs. MM. *Cardonne* et *Galland*, qui les ont peu fidelement traduites en françois d'après une version turque, et M. *Wilkins* lui-même, en ont parlé d'une maniere si peu satisfaisante, que mes lecteurs, sans doute, ne me sauront pas mauvais gré de leur communiquer le résultat de mes recherches.

Ces fables sont principalement connues en Orient sous les titres d'ANWAR-SOMEÏLY et AYAR-DANICH, et chez nous sous celui de
fables

FABLES DE PIDPAY. L'*Anwar-Soheily*, a été écrit par *Hosseïn al Kachéfy*, appelé aussi *Hosseïn Vâáz*, auteur persan très-célebre qui florissoit du temps du sulthan *Moazzedin Hosseïn Mirza*, souverain du Khorassan (a); un seigneur très-riche, et jouissant d'une grande faveur à la cour de ce prince, avoit pris *Hosseïn* dans une affection toute particuliere, et l'engagea d'entreprendre l'ouvrage dont il s'agit. Notre auteur saisit l'occasion de donner

(a) Le sulthan *Moazzedin-Hosseïn-Mirza*, quatrieme descendant d'*Omar-Cheikh*, second fils de *Timour*, régna 36 ans sur le Khorassan, le Takharistan et le Mazendran; il mourut en 1505 de J.C.

un témoignage public de sa reconnaissance à l'émir *Cheikh-Ahmedies-Soheily*, (c'étoit le nom de son protecteur.) il lui fit hommage de son livre, et l'intitula *ANWAR-SOHEÏLY*, *les lumieres de l'étoile Canopus*, par allusion au titre de l'émir; *Soheil* est le nom que les Arabes donnent à l'étoile *Canopus*. Ce n'est qu'une collection de fables, dont l'original indien remonte à une haute antiquité; elles sont déjà connues en Europe sous le nom des *Fables de Pidpay* et existent traduites dans la plupart des langues de l'Inde. Un savant anglois (a) en a lu la ma-

(a) M. *William Chambers*, écuyer, à

jeune partie traduite en langue maharatte, et a entendu dire qu'elles étoient très-connues des *Hindoux* de la côte de Choromandel. Voici l'historique de ce livre présenté par *Hosseïn al Kachefy*. Nous y verrons son origine, et de quelle manière il a été traduit dans les principales langues de l'Asie.

« Un sage indien nommé *Beid-pay* (a), le brahmane écrivit, l'ori-

qui nous devons cette partie de notre *discours*, et dont les travaux littéraires ont considérablement enrichi les *Asiatick Miscelanies*.

(a) On verra ci-après que *Beid-pay* est un nom imaginaire, et que selon toutes les apparences il n'a pas existé de brahmane ainsi appelé, puisque ce mot même ne s'accorde pas avec l'idiôme sanskrit.

lxviii DISCOURS

« ginal de ce livre en langue indien-
« ne, et le dédia à *Ray Dabiche-*
« *lym* qui régnoit alors sur une
« partie de l'Hindoustan. Son des-
« sein étoit, selon toutes les appa-
« rences, de couvrir sous le voile
« de la fable, des maximes et des
« préceptes capables de diriger un
« prince dans le gouvernement de
« son empire, dans l'administration
« de la justice, et de lui indiquer les
« moyens de fortifier les nerfs de
« son pouvoir, et d'affoiblir ses
« ennemis. *Dabichelym* agréa cet
« ouvrage et le conserva comme
« un trésor qu'il étoit prudent de
« cacher à des yeux étrangers. Ses
« descendans hériterent de ce livre

PRÉLIMINAIRE. lxi

« avec son empire, et ne furent pas
« moins attentifs à le cacher scrupuleusement pendant plusieurs
« générations. Malgré tous les soins
« de ces fideles gardiens, le mérite
« de cet ouvrage perça l'obscurité
« dont on vouloit l'envelopper, sa
« réputation s'étendit dans les pays
« les plus éloignés, de maniere
« que sous le regne de *Khosrou*
« *Nouchirwan* (a), Roi de Perse,
« il faisoit le principal objet des
« conversations à la cour de ce prince. Tous ces pompeux éloges piquent la curiosité de *Khosrou*,

(a) Ce prince est célèbre dans l'histoire Byzantine sous le nom de *Cosroes*.

lxx. DISCOURS

« il engagea *Buzurviah*, médecin
« très-célebre, et qui par ses con-
« noissances n'étoit pas au-dessous
« de sa réputation, d'entreprendre
« un voyage dans l'Inde, pour en
« rapporter cet ouvrage fameux.

« Après un long séjour dans
« l'Inde, *Buzurviah* parvint à force
« de ruses et d'adresse à se procu-
« rer un exemplaire de ce livre. Son
« premier soin aussi-tôt fut de le
« traduire en langue pehlvique (a),
« et il revint présenter à *Nouchirwan*
« sa version avec l'original. Le mo-

(a) Le *Pehlvy* est la langue que l'on
parloit en Perse avant que l'on y eût
adopté le persan moderne.

P R É L I M I N A I R E. lxxj

« narque persan donna au médecin
« les témoignages les plus flatteurs
« de sa reconnoissance, et le ré-
« compensa avec une magnificence
« vraiment royale, mais quelles que
« furent les graces et les dignités
« dont il combla *Buzurviah*, elles
« ne furent jamais que bien infé-
« rieures au prix de l'inestimable
« présent qu'il en recevoit. Car on
« prétend que ç'est dans ce livre in-
« dien que *Khosrou* puisa cette clé-
« mence, cette sagesse, cette poli-
« tique et cette équité qui le rendi-
« rent si célèbre, et lui valurent le
« beau surnom de *juste*. Après la
« mort de ce prince, ses succes-
« seurs conserverent cet ouvrage

lxxij D I S C O U R S

« avec la plus grande attention et
« se gardèrent bien de l'altérer.

« *Abou Jafar Mohammed*, le
« second khalife abasside, l'ayant
« entendu souvent citer avec les
« plus grands éloges, s'en procura
« un exemplaire en Pehlvy, et or-
« donna au premier savant de sa
« cour, l'imam *Aboul Hassan Ab-*
« *doulah ben al Makna*, de le tra-
« duire en arabe, et plusieurs an-
« nées après le sulthan *Aboul Has-*
« *san Nasser ben Ahmed Samawi*
« voulu faire traduire la version
« arabe en persan moderne, et par
« ordre du même monarque le
« poëte *Rodeki* la mit en vers.
« Enfin le sulthan *Aboul Mozaffer*

P R É L I M I N A I R E. lxxij

« *Behram Chah*, descendant du fa-
« meux sulthan *Mahmoud* le Ghaz-
« névide (a), déterminâ l'éloquent
« et savant *Aboul Maâly Nasser*
« *Ullah* d'en faire une autre traduc-
« tion persane, d'après l'arabe de
« *Ibn-al-Makna*, et c'est cette tra-
« duction qui est maintenant si
« connue sous le titre de *KOLAÏ-*
« *LA OU DIMNA*. Il faut avouer
« que malgré la beauté du stile,
« l'ordre et l'harmonie des expres-
« sions mesurées et placées avec le

(a) Ce *Mahmoud* est le même dont
j'ai parlé dans ma *NOTICE sur la vie et*
les ouvrages de FERDOUSSY, p. 121 et suiv.
des *CONTES, FABLES ET SENTENCES tirés*
des différens auteurs orientaux, &c.

« plus grand art, on rencontre dans
 « cette version tant d'épithetes,
 « de métaphores, et de si longues
 « périodes, qu'on perd quelquefois
 « de vue le principal objet de l'ou-
 « vrage. Il est souvent très-difficile
 « de découvrir le commencement
 « ou la fin d'une histoire. Enfin il
 « faut, en lisant cette traduction,
 « avoir toujours le dictionnaire à la
 « main pour entendre les mots hors
 « d'usage dont elle est remplie.

« C'est pour remédier à un désa-
 « grément capable de faire renoncer
 « à la lecture de cet excellent livre,
 « continue *Hosseïn al Kachefy*,
 « que mon protecteur, l'émir *Cheikh*
 « *Ahmed as Soheily*, a voulu que

P R É L I M I N A I R E. lxxv

« j'en entrepris une nouvelle ver-
« sion , d'un genre et d'un stile
« plus modernes. J'ai cru devoir
« supprimer la première et la se-
« conde sections qui , non seule-
« ment ne sont d'aucune utilité,
« mais ne font pas même partie
« de l'original indien , et je les ai
« remplacées par un récit en forme
« d'introduction ».

Cette introduction contient plus de cent pages in-8°. du manuscrit persan , l'auteur se livre entièrement à son imagination , et prend des licences qui ne sont excusables que dans un livre de contes. Il place la première scène de sa narration à la Chine , et fait le portrait d'un prince

accompli qui occupoit alors le trône de ce vaste empire. Ce monarque chinois, désigné dans l'ouvrage sous un nom persan qui signifie *bon augure* (a), avoit un excellent vizir dont le nom qui est également persan peut se traduire par *heureux talens* (b). Au milieu d'une de ces grandes chasses à la manière orientale dont l'auteur nous donne une élégante description, le monarque et son vizir cherchent un abri contre la grande ardeur du soleil, et se réfugient sous l'ombre de quelques arbres plantés sur le flanc d'une

(a) *Humayoun fâl.*

(b) *Khodjistèh rây.*

P R É L I M I N A I R E. lxxvij

montagne verdoyante, du sommet de laquelle des ruisseaux se précipitent de cascade en cascade et tombent dans un lac qui baigne le pied de cette même montagne. Des violettes et mille autres fleurs spontanées ornent les prairies voisines divisées en plusieurs compartimens par de nombreux canaux, où coule une onde aussi limpide que la rosée d'une belle nuit d'été. Le creux d'un de ces arbres sert d'asile à des abeilles sauvages, l'activité de ces insectes laborieux excite la curiosité du monarque, son vizir lui fait la description de cette sage monarchie, mais paroît ignorer que le trône en est rempli par une femme. On ne

lxxviii DISCOURS

nous saura point mauvais gré de citer ici un trait de cette narration, qui est vraiment étrange et romanesque.

« Lorsque les abeilles ont bâti
« leurs demeures hexagones, dit le
« vizir, chacune d'elles jure devant
« un officier établi pour recevoir ce
« serment de ne point se salir ; et,
« si à leur retour de quelque pro-
« menade, le portier découvre une
« parjure, on la punit aussitôt de
« mort. C'est pourquoi, ajoute-t-il,
« vous les voyez toujours voltigeant
« sur les feuilles des fleurs pour ne
« se nourrir que de leur suc ».

Surpris de l'harmonie qui regne entre ces insectes ingénieux, le Roi établit entr'eux et les hommes un

parallele qui n'est pas à l'avantage de ces derniers. En cédant à l'impulsion de ce premier sentiment, il témoigne un grand penchant pour la vie solitaire et pour la retraite. Le vizir tâche de le dissuader en lui représentant le besoin que les hommes ont mutuellement les uns des autres, et en disant que la providence les a mis dans une dépendance réciproque. Il prend delà occasion de lui prouver que la justice et la sagesse des magistrats et des loix sont les moyens que le Très-Haut nous a donnés pour réprimer les désordres de la société et maintenir la paix parmi les hommes. Il s'étend ensuite sur les vertus capables de

distinguer en particulier les souverains qui desirent de faire fleurir leur royaume et de rendre leurs peuples heureux. Il cite pour exemple *Dabchelym*, ce Roi des Indes qui prit pour regles de sa conduite les maximes du sage *Beidpay*. Ce discours amene tout naturellement l'histoire de *Dabchelym*, que le vizir raconte de la maniere suivante.

« DABCHELYM, dit-il, étoit un
 « Roi de l'Inde, dont le nom si-
 « gnifie, dans la langue du pays,
 « *puissant monarque*. La sagesse
 « de sa conduite et la justice de son
 « administration établirent la sécu-
 « rité dans son royaume, rendirent
 « son peuple heureux et produisi-
 rent

PRÉLIMINAIRE. lxxxj.

« rent l'abondance dans ses trésors.
« Au milieu de cette brillante pros-
« périté, ce grand prince protégeoit
« les savans et les hommes à talens,
« leur société faisoit sa plus douce
« jouissance. Dans une de ces fêtes
« qu'il leur donnoit très-fréquem-
« ment, la conversation roula sur la
« bienfaisance, au moment où les
« convives alloient se retirer, *Dab-*
« *chelym* ordonna qu'on ouvrît ses
« trésors, et délivra des sommes im-
« menses à ses sujets. La nuit sui-
« vante il eut un rêve dans lequel,
« pour le récompenser de sa géné-
« rosité de la veille, un génie bien-
« faisant lui indiqua une cave où il
« trouveroit un trésor capable de

lxxxij DISCOURS

« remplacer amplement toutes les
« largesses du jour précédent. Il ne
« manqua pas d'aller le lendemain
« au lieu indiqué; et, parmi plusieurs
« dépôts très-précieux, il y trouva
« une cassette d'or enrichie de dia-
« mans, qui contenoit un papier
« chargé de caracteres syriaques :
« c'étoit une suite de maximes
« écrites par *Hucheng*, ancien Roi
« de Perse, et placées avec son tré-
« sor comme un legs destiné à no-
« tre monarque indien ».

Ces maximes sont au nombre de quatorze, et correspondent en substance aux quatorze sections dont cet ouvrage est composé. Ce papier annonçoit que *Dabchelym* auroit

PRÉLIMINAIRE. lxxxij

une explication de ces sentences, s'il vouloit entreprendre un voyage à Céylan; il devoit trouver dans cette isle un homme capable de lui donner les réponses les plus satisfaisantes.

Loin d'effrayer *Dabchelym*, cette clause ne fait qu'exciter sa curiosité. Il appelle donc ses deux ministres favoris pour concerter avec eux les préparatifs de son voyage. Le premier cherchant à l'en dissuader, en lui exagérant les inconvéniens d'une pareille entreprise, lui raconte la fable des deux pigeons (a), dans la-

(a) Cette fable se trouve dans notre *Hitopadès*, mais non pas dans le cha-

lxxxiv DISCOURS

quelle on compare la jouissance et la tranquillité d'un homme qui sait mettre un frein à ses desirs, avec les dangers et les inquiétudes auxquels s'expose celui qui desire sans cesse et qui n'est jamais content.

Telle est l'introduction, à la suite de laquelle se trouve le texte même de l'ouvrage, rédigé en forme de dialogue entre *Dabchelym* et *Beid-pây*. Il contient quatorze chapitres ou sections, dont nous allons indiquer les titres.

pitre que nous donnons aujourd'hui. On sait avec quelle grace le bon *la Fontaine* l'a fait passer dans notre langue.

PRÉLIMINAIRE. LXXXV

Chapitre 1^{er}. *Il est imprudent de croire les rapports de ceux qui inventent des contes.*

Chapitre 2^d. *Punitions des mauvaises actions ; fin malheureuse d'une vie mal employée.*

Chapitre 3^e. *Heureux effets de la concorde entre les amis , et secours qu'ils se donnent mutuellement.*

Chapitre 4^e. *De la nécessité de veiller sur les démarches d'un ennemi, et d'être toujours en garde contre son hypocrisie et ses mauvais desseins.*

Chapitre 5^e. *Dangers du manque d'attention pour l'objet que l'on poursuit.*

Chapitre 6^e. *Les fatals effets de la précipitation.*

lxxxvj DISCOURS

Chapitre 7^e. *De la prudence, de la politique, et par quels moyens on peut échapper aux malheurs que l'ennemi nous prépare.*

Chapitre 8^e. *De la nécessité d'être toujours en garde contre les malveillans, et de ne pas se mettre dans leur dépendance.*

Chapitre 9^e. *Du pardon des injures et de la clémence.*

Chapitre 10^e. *Punitions inséparables des crimes.*

Chapitre 11^e. *Funestes effets d'une ambition qui nous porte à désirer ce qui est au-dessus de notre sphere, au détriment de nos occupations ordinaires.*

Chapitre 12^e. *Heureux effets de*

PRÉLIMINAIRE. lxxxvij

la résolution, de la fermeté, de la modération et de la clémence.

Chapitre 13^e. *Les Rois ne doivent pas négliger les représentations des hommes mal-honnêtes et trompeurs.*

Chapitre 14^e. *Il ne faut pas faire attention aux vicissitudes de la fortune, mais rapporter tous les évènements à la suprême volonté de Dieu et aux décrets du destin.*

Les titres de ces différens chapitres indiquent les sujets que l'on y traite par le moyen des fables et des allégories (a).

(a) L'original indien ne contient que quatre chapitres, sans y comprendre l'in-

lxxxviiij · D I S C O U R S

Cette traduction d'*Hosseïn-al-Kachefy* est certainement une des plus élégantes productions de la langue persane, tant pour la grace du stile que pour le choix des expressions. On peut même la regarder comme la plus belle collection d'apologues, d'allégories et de narrations instructives qui existent dans aucun langage. Il a enrichi son original d'ingénieux ornemens tant en prose qu'en vers, il a même inséré, dans différens endroits, des

roduction. Le premier traite de l'acquisition d'un ami; le second, de la séparation d'un favori; le troisieme, de la dispute; le quatrieme, de la maniere de faire la paix.

histoires de son invention, ou tirées d'autres ouvrages, de manière que le sien peut être de la plus grande utilité pour ceux qui desirent de connoître toutes les finesses de la langue persane.

Il seroit trop long de désigner ici toutes les traductions de l'ouvrage dont il s'agit (a), puisqu'il se trouve

(a) Je crois cependant ne pas pouvoir me dispenser de rapporter le témoignage de deux savans pour lesquels je suis pénétré de la plus grande vénération.

M. *Frazer*, dans son catalogue des manuscrits orientaux, placé à la suite de la Vie de *Nadirchah* (page 20), s'exprime ainsi à l'article de l'*Ayar Danich*.
« Les anciens Brahmanes de l'Inde, après
« beaucoup de temps et de peines, com-

dans presque toutes les langues de l'Asie et de l'Europe, plus ou moins altéré, on voit que chaque

« pilerent un traité qu'ils nommerent
« *Kartak Damnik* (voyez la note ci-
« après page c), dans lequel ils insé-
« rerent tous les trésors de la sagesse,
« et les regles les plus parfaites du gou-
« vernement; ils présenterent ce livre à
« leurs Rajas qui le garderent avec le
« plus grand soin et le cachèrent très-
« scrupuleusement. Mais vers le temps
« de la naissance de *Mohammed*, ou
« vers la fin du sixieme siecle, *Khos-*
« *rou* surnommé *Nouchirwan* le juste,
« qui régnoit alors en Perse, témoi-
« gna un grand desir de voir ce livre;
« alors on lui présenta un certain
« médecin, nommé *Burzuvia*, qui avoit
« un talent surprenant pour les lan-
« gues, et qui savoit le sanskrit. C'étoit

traducteur a tâché de l'accommoder
au goût de son pays, et malgré toutes les altérations qu'il a souffertes,

« l'homme qu'il falloit dans cette occasion. Il fut aussi-tôt envoyé dans l'Inde
« pour tirer copie du précieux ouvrage que le Roi desiroit si ardemment de
« posséder ; ce ne fut qu'après bien du temps et des peines qu'il parvint à se
« le procurer, et il le traduisit en Pehlvy conjointement avec le Vizir *Buzrjemeh*
« *her. Nouchirwan*, et tous les Rois de Perse ses successeurs, en firent le plus
« grand cas, et le garderent avec beaucoup de mistere.

« Dans la suite, *Abou jafer-Mensour Zunikhy*, second Khalife Abasside,
« parvint avec beaucoup de peine à se procurer un exemplaire de la version
« pehlvique, qu'il fit traduire en Arabe par l'imam *Hassan-Abdoul-Mokaffa*.

ou les additions qu'on y a faites, on reconnoit très-aisément que l'HISTORAPADÈS de *Vichnou Sarma* est le

« Ce prince prit ce livre pour guide ,
 « non seulement dans les affaires relati-
 « ves au gouvernement , mais encore
 « dans sa vie privée.

« En l'an 380 de l'hégire, (990 de
 « Jesus-Christ.) le sultan Mahmoud le
 « Ghaznévide mit cet ouvrage en vers ,
 « en 515 (1121 de Jesus-Christ.) *Beh-*
 « *ram chah ben Massaoud* voulut que la
 « traduction d'*Abdoul Mokaffa* fût re-
 « mise en persan par *Aboul mala nasser*
 « *allah mustofi*, et c'est cette dernière
 « qu'on connoît encore aujourd'hui sous
 « le titre de *Kolilah we Dimnah*. Mais
 « comme elle contenoit trop de vers
 « arabes et de phrases hors d'usage, le
 « Molla *Aly ben hossein vaez* sollicité
 « par l'émir *Soheily*, garde-des-sceaux

PRÉLIMINAIRE. xciiij

prototype des fables indiennes attribuées à *Pilpay* ou *Beidpay*. La comparaison des deux ouvrages suffit

« du sulthan *Hosseïn mirza*, la revêtit
« d'un stile plus moderne et lui donna le
« titre d'*Anvar Soheily*.

« En 1002 de l'hégire (1593 de Jesus-
« Christ.) le Grand Mogol *Jelaleddin*
« *Mohammed Akbar* ordonna au savant
« *Aboul-Fazel*, son secrétaire et son
« Vizir, d'éclaircir quelques passages
« obscurs de cet ouvrage, d'abrèger de
« longues digressions, et de le mettre
« dans un stile plus familier. Ce savant
« remplit les vues du prince et intitula
« sa traduction, *Ayar Danich*, c'est-
« à-dire, le *type de la sagesse* ».

Le célèbre *M. Jones*, qui s'occupe sans cesse du progrès des sciences, parla de ces fables dans un discours qu'il prononça, le 26 février 1786, à une séance

pour prouver que c'est toujours le même différemment traduit, ou plutôt commenté. Mais comment le

de la *Société* établie à Calcutta, pour les recherches relatives à l'histoire civile et naturelle, aux antiquités, aux arts, aux sciences et à la littérature de l'Asie. Voici comment ce savant anglois s'exprime :

« Le *Niti-Sastra*, ou le système politique des *Hindoux*, existe encore, et
« les fables de *Vichnou-Sarma*, que nous
« avons ridiculement nommé *Pilpay*,
« sont la plus belle et peut-être même la
« plus ancienne collection d'apologues
« qu'on connoisse dans le monde. Elles
« furent d'abord traduites du sanskrit
« dans le sixième siècle par un nommé
« *Buzerchumih*r, c'est-à-dire, *brillant*
« comme le soleil, premier médecin et
« ensuite Vizir du grand *Nouchirwan*.

nom de l'auteur indien, *Vichnou Sarma*, se trouve-t-il métamorphosé en celui de *Pidpay* ? Pour moi j'attribue ce changement de nom à la mauvaise foi du premier traducteur persan qui, par ce seul changement, a trouvé le moyen de flatter son amour-propre, et de donner un certain relief

« Elles passèrent ensuite dans plus de
« vingt langues, tant orientales qu'euro-
« péennes, mais leur titre original est
« *Hitopadesa*, c'est-à-dire, *instruction*
« *amicale* ; (voyez les notes, à la fin de
« cet ouvrage.) et comme l'existence
« d'*Esope*, que les Arabes croient avoir
« été éthyopien, paroît plus que douteuse,
« je ne serois pas éloigné de supposer
« que les premières fables morales qui
« parurent en Europe étoient originaires
« de l'Inde ou de l'Ethyopie ».

à sa profession, sans manquer essentiellement à la fidélité qu'on lui avoit, sans doute, bien recommandée; le témoignage de *Hosseïn-al-Kachefy*, que j'ai déjà cité plus haut, vient à l'appui de ma supposition. Il nous apprend dans son *introduction*, que *Beidpây* en langue hindou signifie *bon médecin*. En effet, *Beid* ou *Veid*, signifie médecin, non-seulement en sanskrit, mais encore dans la plupart des langues de l'Inde, qui sont très-anciennes; mais l'on observera peut-être que les noms sanskrits ne se terminent pas ordinairement en *pây*; en outre *Dabchelym* ne régna, dit-on, que sur une partie de l'Inde, et suivant
les

P R É L I M I N A I R E. XCVij

les détails donnés ci-dessus *Beid-pay* faisoit sa résidence à Ceylan. C'est donc dans la langue de cette isle que nous devons chercher l'étymologie de ce mot. En effet, on sait que *Appéh* ou *Appen*, sont les terminaisons ordinaires des noms propres Chingulais, de manière qu'on devoit écrire *Beid-appéh* ou *Beidappay*, mots qui signifient toujours également *médecin*. Ceux qui connoissent le mécanisme du persan ne seront pas étonnés que ce mot, en passant dans cette langue, se soit changé en *Beid-pay* (a).

(a) Le nom de *Pil-pay*, que l'on a toujours vu en Europe à la tête de ces fables, est visiblement une corruption de

En outre il ne seroit donc pas étonnant que *Buzurgemeher*, qui paroît avoir imaginé l'épisode de *Dabchelym* et celui de son voyage dans l'isle de Ceylan, ait changé le nom indien de l'auteur brahmane en un nom chingulais, ce qui donnoit beaucoup de vraisemblance à son invention, et qui flattoit infiniment la vanité de ce traducteur, puisque c'étoit annoncer que ce livre si précieux avoit été composé par un médecin. La diffi-

Beid-pay, parce qu'il arrive souvent aux copistes persans de confondre le *D* final avec l'*L*; cette méprise a donné lieu à une conjecture ridicule; certains auteurs ont conclu que le Brahmane nommé *Pil-pay*, c'est-à-dire, *pied d'éléphant*, avoit l'éléphantiasse.

PRÉLIMINAIRE. XCIX

culté, ou plutôt l'impossibilité de consulter le texte même de cet ouvrage, ayant forcé tous les littérateurs de s'en rapporter à la version du médecin de *Nouchirwan*, le nom imaginaire de *Beid-pay* se trouva répété dans toutes les autres traductions, et l'on créa un auteur, qui vraisemblablement n'a jamais existé, bien plus célèbre cependant que le véritable brahmane dont il a usurpé la gloire.

Après avoir prouvé qu'aucun brahmane n'a pu se nommer *Beid-appéh* ou *Beid-pay*, puisque c'est un nom chingulais et non pas sanskrit, je crois qu'on ne fera pas difficulté de reconnoître *Vichnou Sarma*

c DISCOURS

pour auteur de ces fables si célèbres dans l'Asie et dans l'Europe, sous différens titres (a).

(a) On nous dispensera d'en faire l'énumération exacte, et nous nous contenterons d'en indiquer les principaux. Les différentes versions persanes sont intitulées *Anwar Soheily*, les lumières de l'étoile canopus, *Ayar Danich*, le type de la sagesse, *Djavidan Khird*, la sagesse éternelle, (c'est plutôt une épithète, que le titre même d'une traduction particulière.) Ces mêmes fables sont traduites en arabe sous le nom de *Kolailah we Dimnah*, deux animaux remplissans les premiers rôles de la seconde partie que nous nous proposons de publier par la suite. Il est vrai qu'en passant dans la langue arabe ces noms se sont un peu altérés; car on lit dans le texte sanskrit *Karattaka* et *Damnaka*, le premier mot désigne dans cette langue, celui qui mene une vie com

PRÉLIMINAIRE. c]

D'après le prodigieux succès des différentes traductions ou imitations de cet ouvrage, nous croyons qu'on en verra l'original avec plaisir; il est intitulé en sanskrit HITOPADÈS, et a été fidelement traduit de cette langue sacrée des Brahmanes, en anglois, par M. *Charles Wilkins*,

damnable, et le second, *celui qui châtie, corrige*. C'est d'après la version turque intitulée, *Humaioun nameh*, c'est-à-dire, *livre auguste*, que MM. *Galand* et *Cardonne* ont donné les contes et fables indiens de *Beidpaï* et de *Lokman*. Mais au-lieu de s'attacher à rendre, autant qu'il étoit possible, le stile fleuri, les détails agréables et tous les ornemens de leur texte turc, ces deux savans se sont contentés de présenter des histoires déchargées et d'arides sentences de morale.

savant recommandable par ses rares connoissances. A la fin de son *Hitopades* on trouve des notes curieuses que nous avons encore considérablement augmentées par nos recherches. Un goût particulier pour toutes les productions de l'Inde, nous a engagés à rendre bien scrupuleusement la version de M. *Wilkins*; mais de crainte qu'un ouvrage d'un genre si neuf ne fût pas généralement goûté du public, nous n'avons voulu en donner que le premier chapitre qui ne forme que la première partie de ce volume; la seconde partie renferme des fables et des contes également traduits du sanskrit ou d'autres langues indiennes.

PRÉLIMINAIRE. ciiij

La plupart de ces piéces sont très-anciennes, et nous ne craignons pas d'en garantir l'authenticité; nous aurions pu, par des corrections et des changemens, les adapter au goût de notre nation, mais nous avons préféré leur laisser le costume indien, afin de donner à nos lecteurs une idée du génie et de la littérature de ce peuple; et pour qu'on ne nous accuse point d'avoir fait la moindre suppression, nous allons même donner ici l'INTRODUCTION de *Vichnou Sarma*, que nous n'avons pas osé cependant placer au commencement de l'ouvrage. Son étrange tournure auroit pu rebuter le lecteur à l'ouverture du livre, mais

civ . D I S C O U R S , &c.

les savans et les philosophes qui
veulent tout connoître ne seront
peut-être pas fâchés de la trouver
ici.

HITOPADÉS

HITOPADÈS

DE VICHNOUSARMA.

INTRODUCTION DE L'AUTEUR.

Salut au Dieu de la prudence et de la politique (a);

Salut à la Déesse de l'Harmonie et des Arts (b).

PAR la grace du Dieu, sur la tête duquel est planté un croissant au milieu des flots écumans du Gange, qui sortent de sa chevelure, que la perfection de ce livre serve à l'édification des amis de la vertu.

Cet ouvrage intitulé *Hitopadès*, déploie toute l'élégance des idiomes du sanskrit, dans les différentes manières de

cvj INTRODUCTION.

s'exprimer. Il enseigne la science de la politique et de la prudence.

Le sage doit s'efforcer d'acquérir de la science et des richesses comme s'il n'étoit sujet ni à la maladie ni à la mort. Et il doit remplir ses devoirs de religion, comme si la mort le tenoit toujours aux cheveux.

La science produit l'humilité, de l'humilité naît le mérite, avec le mérite on acquiert des richesses qui inspirent de la piété. C'est ainsi qu'on devient heureux.

La science passe pour le plus précieux des trésors, parce qu'on ne peut ni la perdre, ni la consumer, ni la dissiper.

Elle procure des connoissances, et com-

I N T R O D U C T I O N. cvij

me l'humble ruisseau va se rendre dans l'Océan, de même elle conduit l'homme en présence du Prince où il est si difficile de parvenir, et d'où découle la fortune.

Deux especes de sciences sont en usage, la science des bras et celle des livres ; le sage se moque de la première, mais la seconde est toujours honorée.

Les traits imprimés sur un vase neuf, s'effacent difficilement, c'est pourquoi nous tâchons de donner à la jeunesse des leçons de prudence, sous l'appât de la fable.

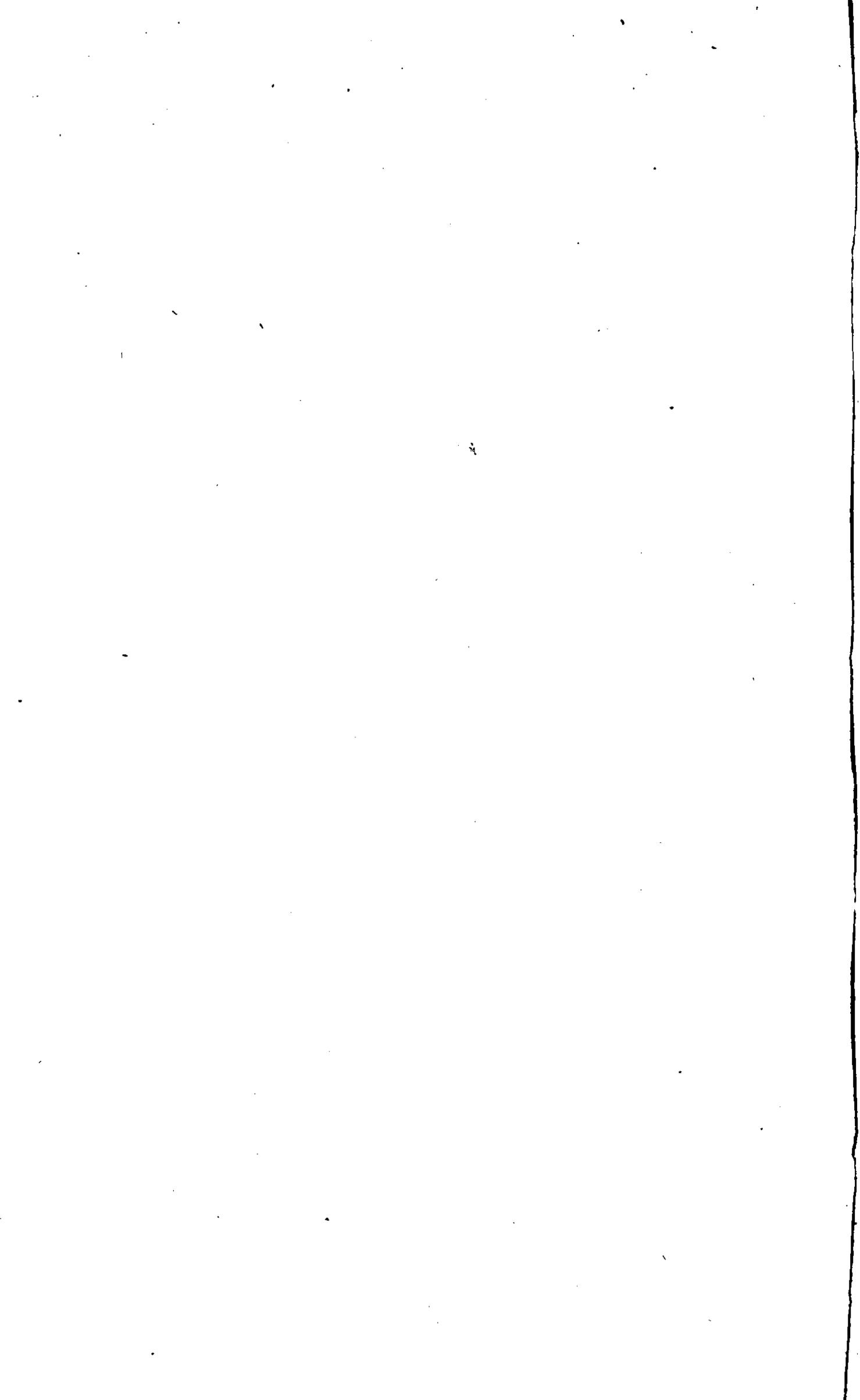
Cet ouvrage est extrait du *Tantra* et autres livres sacrés et politiques des Brahmanes.

Nota. Cette *Introduction* continue
dans le texte sanskrit jusqu'à la page 14
de notre traduction, c'est-à-dire, jusqu'à
la première FABLE.

FABLES ET CONTES

INDIENS.

PREMIERE PARTIE.



FABLES ET CONTES

I N D I E N S

DE VICHNOU SARMA.

INTRODUCTION DE L'AUTEUR.

SUR les bords du Gange subsiste encore une ville célèbre sous le nom de Patna (1), où régnoit autrefois un Raja doué des plus grandes qualités (2). Un jour ce prince entendit réciter les sentences suivantes.

Celui qui ne possède pas un livre propre à lever les doutes, à découvrir les trésors cachés, et semblable à un miroir qui réfléchit tous les objets, ne sera jamais qu'un ignorant.

Jeunesse, grande fortune, haute naissance et inexpérience sont, chacune en particulier, la source de la ruine. Quel sera donc le sort du malheureux mortel en qui elles se trouvent réunies?

Le prince n'eut pas plutôt entendu ces paroles, qu'il réfléchit avec amertume sur le sort de ses enfans, car ils ne connoissoient point encore les livres, et ils s'égaroient dans les sentiers de l'erreur.

Quel avantage d'avoir un fils dépourvu de sciences et de vertus? Quel est l'usage d'un œil qui ne voit pas? Un tel organe n'est qu'un tourment.

Celui-là est vraiment bien né, qui, par sa naissance, honore sa famille. — Est-il un être dans cette vie passagère, qui, après sa mort, ne soit pas né de nouveau (3)? L'enfant qui n'est pas encore né, ou l'enfant mort est moins à plaindre que l'insensé. Les deux premiers ne causent

qu'une douleur momentanée ; mais l'autre est une plaie continuelle.

Un enfant d'esprit est un bienfait du ciel.

Il n'en est pas ainsi de mille enfans insensés. Une seule lune dissipe mieux les ténèbres qu'une légion d'étoiles.

L'enfant dont le pere expie ses fautes par des pénitences et des pèlerinages, doit être obéissant, fortuné, vertueux et content.

Abondance de richesses, bonne santé, épouse chérie d'un seul homme, et maîtresse au doux langage (a), enfant obéissant, science utile, voilà les six plaisirs de la vie.

Pere qui contracte des dettes, est un ennemi ; mere adultere est une ennemie ; belle

(a) C'est-à-dire une concubine. La polygamie est permise aux Hindoux comme aux Juifs et aux Musulmans ; c'est un point de religion qui tient au climat.

femme est une ennemie ; fils ignorant est un ennemi.

La science pour l'homme inexpérimenté est un poison ; la nourriture pour un estomac plein est un poison ; la société du vulgaire est un poison ; jeune femme pour un vieillard est un poison.

Les qualités du fils font respecter le père. Hélas, mon fils ! que de nuits se sont insensiblement écoulées, et tu restes plongé dans l'ignorance. Voilà pourquoi dans la société des savans, tu parois aussi embarrassé qu'un bœuf au milieu d'un bourbier.

« Comment donc mes fils pourront-ils se former, continua le Raja ? car on dit que

Notre vie, nos actions, notre fortune, notre science et même notre mort, sont fixées dès le ventre de notre mère.

Le destin de tous les êtres, quelque grands

qu'ils soient, s'accomplit immanquablement. C'est le sort de Nilakant et d'Harry, de toujours dormir nus sur un grand serpent (4).

Ce qui ne doit pas être ne sera pas : et si cela doit arriver, il n'en sera pas autrement. Ce raisonnement est un remède, pourquoi les affligés ne s'en servent-ils pas ?

« Tels sont les sentimens pusillanimes
« de quelques hommes qui ne veulent pas
« travailler, mais

En plaçant sa confiance dans la Providence, il ne faut pas néanmoins ralentir ses efforts. Sans le travail, on ne mérite pas de tirer l'huile de la graine.

La fortune seconde le mortel qui développe dans ses travaux la vigueur d'un lion ; il n'y a que les foibles qui regardent le destin comme la seule cause efficiente. Soumets le destin, montre toute la force

d'un homme, et si le succès ne couronne pas tes travaux, sur qui le blâme pourrait-il tomber?

Un chariot ne peut marcher avec une seule roue, de même le sort n'est pas favorable sans les efforts des hommes.

Le destin n'est autre chose que les actions commises dans une précédente existence. Il faut donc employer avec activité les facultés qu'on possède (5).

Comme le potier donne au morceau de terre la forme qui lui plait, de même l'homme peut régler ses propres actions.

Dans la fable du corbeau, on apprend qu'un voyageur trouva un trésor à ses pieds, cependant le destin ne le lui présenta pas de lui-même; il fallut que ce voyageur se donnât encore quelques peines.

Rien de plus agréable que le repos; cependant le bonheur est le fruit de nos travaux. Les cerfs ne vont pas se précipi-

ter d'eux-mêmes dans la gueule du lion endormi.

L'enfant élevé par le soin de ses parens, devient un homme accompli ; mais celui qui reste dans l'état où il est sorti du sein de sa mere, ne sera jamais un savant.

La mere est une marâtre, et le pere un barbare, quand ils négligent l'éducation de leur fils. Loin de briller dans les assemblées, ce sera une grue au milieu des oies (6).

L'homme dépourvu de connoissances, ne se fera jamais remarquer, malgré tout l'éclat de sa jeunesse, de sa beauté, et même de sa naissance ; il ressemble à une fleur qui n'a aucun parfum.

L'insensé couvert de riches habits, peut attirer les regards, mais on les détourne bientôt dès qu'il ouvre la bouche.

Le monarque indien, après avoir bien

réfléchi, convoqua une assemblée de docteurs, et leur parla en ces termes: —
« Respectables savans, écoutez. Trouve-
« rai-je parmi vous un homme assez versé
« dans nos traités de morale et de politi-
« que, pour donner à mes enfans une édu-
« cation digne de leur naissance. On ne
« s'est pas encore occupé de les instruire,
« et ils marchent toujours dans le sentier
« de l'erreur ».

Un morceau de verre auprès d'une lame d'or, prend la couleur de la topaze; pourquoi l'insensé n'acqueroit-il pas quelque mérite dans la société des sages?

L'esprit se déprave dans la société des hommes vils, il se met au niveau de ses égaux, il s'éleve avec les personnes distinguées.

Il se trouvoit dans cette assemblée, un fameux docteur nommé *Vichnou Sar-*

ma (7), versé dans tous les principes de la morale et de la politique, digne, en un mot, d'instruire les esprits célestes (8). Il prit la parole : — « Les jeunes princes, ô puissant Raja! étant issus d'une race illustre, sont susceptibles de l'éducation que tu désires ».

On travaille inutilement, quand on travaille sur rien; on ne parviendra jamais, avec les plus grands soins, à faire parler une grue comme un perroquet.

« Je m'engage donc à rendre, en moins de six mois tes fils très-familiers avec la doctrine pour laquelle tu témoignes tant d'estime ».

Le prince répondit d'un air respectueux :

Un reptile collé sur une fleur, peut s'élever sur la tête d'un saint; une pierre sertie, et consacrée par les grands, touche quelquefois à la divinité.

Comme un objet placé sur les montagnes de l'Orient, devient éclatant à l'aspect du soleil, de même l'homme de basse naissance, peut briller par le charme des bons livres.

Les personnes bien ou mal nées peuvent avoir de bonnes qualités; mais lancées dans la mauvaise compagnie, elles deviennent vicieuses. Les rivières roulent des eaux douces, et une fois tombées dans l'Océan, elles cessent d'être potables.

« Sers donc toi-même d'exemple et de guide à mes fils dans le chemin de la « vertu ». Après avoir ainsi parlé, le Raja remit avec respect ses enfans entre les mains de *Vichnou Sarma*, qui trouva bientôt l'occasion de leur insinuer ses avis.

Un jour que les jeunes princes étoient assis sur la terrasse du palais de leur père, *Vichnou* leur récita ces maximes.

La science pour l'homme, est préférable à la beauté ; la science vaut mieux que les trésors cachés ; la science est une compagne de voyage dans les pays étrangers ; c'est une force inépuisable, un œil perçant, un aliment vivifiant. Elle est la mère de la renommée. Elle donne l'avantage dans le conseil. L'homme qui n'a pas de science dans ce monde, est un animal sauvage.

Un pays privé des eaux du Gange est maudit. Une famille privée de science est maudite ; une femme sans enfans est maudite ; un sacrifice sans les droits du Brahmane est maudit.

Les sages s'amuseut avec les ouvrages de poètes, tandis que les insensés perdent leur temps sur des objets inutiles, dans l'oisiveté ou dans la débauche.

« Afin de vous amuser, je vais donc
« vous raconter quelques histoires curieu-

« ses d'un corbeau, d'une tortue et de dif-
« férens autres animaux. »

Vichnou Sarma pria les jeunes princes de lui accorder leur attention.

« Je vais, dit-il, vous entretenir sur
« les *moyens d'acquérir un ami*, et la
« maxime suivante servira d'introduc-
« tion à ce sujet. »

*Des amis sages et sincères peuvent, mal-
gré leur indigence et leur défaut de
moyens, remplir nos vues, comme on le
voit par l'exemple du corbeau, de la
tortue, du cerf et de la souris.*

Les jeunes princes demandèrent avec empressement qu'elle étoit cette histoire, et aussitôt *Vichnou* la leur raconta.

F A B L E P R É M I È R E .

LES PIGEONS, LA SOURIS, LE CORBEAU,
LA TORTUE ET LE CERF.

Aux bords du fleuve Godaveri, étoit un

arbre immense, sur les branches duquel venoient se percher des oiseaux de toute espece. Un matin, au moment où les ténèbres commençoient à se dissiper, et où la lune, dont le lotus nocturne est l'emblème (9), alloit se cacher derrière le sommet d'une montagne, un corbeau apperçut en s'éveillant, un oiseleur qui venoit vers lui comme l'ange de la mort. Après l'avoir considéré pendant quelques minutes, — « voilà, dit-il en lui-même, « une visite importune que je reçois de « bon matin, je ne sais trop quelles en « seront les suites ». Réfléchissant sur ce qu'il venoit de voir, notre oiseau prit la fuite.

L'insensé éprouve chaque jour mille terreurs et mille chagrins que le sage ne connoit pas.

Néanmoins on dit que les hommes doivent songer à cette maxime.

Chaque fois que nous nous levons, nous avons toujours quelque malheur à redouter, soit la maladie, soit la mort, soit une autre affliction; car sait-on ce qui peut aujourd'hui nous arriver?

L'oiseleur commença par jeter quelques grains de riz à terre, ensuite il tendit ses filets. A peine l'ouvrage étoit-il fini, qu'une bande de pigeons arriva, conduite par son chef. Celui-ci voyant le riz épars sur la terre, et ses compagnons disposés à le ramasser, leur donna cet avis. — « Prenez garde à vous, mes amis; « comment croyez-vous qu'il puisse se « trouver du riz dans un endroit aussi désert que celui-ci. Commençons par « nous en informer. Je n'en augure aucun « bien; je crains même que nous n'éprouvions le sort de ce *voyageur que le « desir de l'or plongea dans un bour- « bier inextricable où il fut dévoré par « un vieux tigre* ».

Les

Les pigeons prièrent leur chef de raconter cette histoire, et celui-ci les satisfit aussitôt.

F A B L E I I.

LE VOYAGEUR ET LE VIEUX TIGRE.

EN voyageant autrefois du côté du midi, je vis un vieux tigre assis sur le bord d'une large rivière, il tenoit sous sa patte une botte de foin (10), et appelloit tous les passans. — « Voyageur, voyageur, crieoit-il, prends ce bracelet d'or ». Mais la terreur qu'il inspiroit, ne permettoit à personne de s'approcher pour recevoir son présent. Cependant un homme tenté par l'avarice, regarda cette rencontre comme une faveur de la fortune. — « mais il y a ici, dit-il, un danger réel auquel il n'est pas prudent de s'exposer ».

Les rivières, les animaux armés de griffes et de cornes, les hommes qui portent

des traits à la main, les femmes et les princes issus du sang royal, ne méritent aucune confiance.

Pour obtenir ce que nous désirons, il ne faut pas braver des dégoûts. Mêlée avec du poison l'eau de la vie devient mortelle.

« Cependant, continuoît le voyageur
« avide, les entreprises formées pour ac-
« quérir des richesses ne sont jamais
« sans péril. »

On n'aspire point à la fortune sans courir quelques dangers; mais après les avoir surmontés, on est parfaitement heureux.

« Toutes mes réflexions sont faites, et
« je te demande maintenant où est ton or ?
« Mais arrête, les tigres mangent les
« hommes, et l'opinion du vulgaire se dé-
« truit difficilement ».

Le peuple naturellement imitateur, prend une prostituée et un Brahmane

boucher , pour des modeles de piété.
— « Pour moi, répond le tigre, j'ai lu
« plusieurs ouvrages de piété, et voici
« ce qu'ils m'ont appris ».

Soit en accordant, soit en refusant, dans la
joie comme dans la tristesse, en approu-
vant ou en désapprouvant, l'homme vrai-
ment bon et compatissant, a pitié de
tout ce qui respire.

Si la vie nous est chère, elle doit l'être
à tous les êtres. Ainsi à cause de cette
analogie, les hommes sensibles ont pi-
tié de tout ce qui respire.

Pour son propre intérêt, on devrait sa-
voir cette sentence : la nourriture pour
le malheureux que la faim tourmente,
est comme une pluie rafraichissante pour
les campagnes desséchées.

Fais la charité aux pauvres, et elle sera uti-
le. O joie de la maison de Pandou (11)!

Le voyageur lui demanda où étoit le
bracelet. Le tigre ayant levé la patte, le

lui montra, en disant : « regarde, c'est un
« bracelet d'or. » — « Mais, répliqua le
« voyageur, puis-je me fier à toi ? » —
« Autrefois, continua le tigre, j'avois les
« plus coupables penchans, j'ai tant égor-
« gé d'hommes et de troupeaux, qu'en
« punition de tous mes attentats, mes
« nombreux enfans sont morts; j'ai mê-
« me perdu ma femme, de maniere que
« maintenant je ne tiens plus à rien. Dans
« cette malheureuse circonstance, un per-
« sonnage d'une éminente piété, me con-
« seilla de pratiquer la charité et tous les
« autres devoirs de la religion. Je suis
« maintenant très-dévoth, je fais réguliè-
« rement mes ablutions, et je donne l'au-
« môn. Pourquoi donc ne mériterois-je
« point de confiance » ?

L'étude des loix sacrées, la charité, les
mortifications de la chair et les sacri-
fices; la clémence, la force, la droiture
et la modestie sont le chemin du salut.

On peut les regarder comme les huit divisions de nos devoirs.

On pratique pour la vie future les quatre premiers points qui forment la première classe, et les quatre derniers sont des qualités qui se trouvent dans une grande âme.

« Tu vois, continuoit le tigre, que j'ai
« grand intérêt à me défaire de ce bracelet
« en faveur de quelqu'un ; tu me parois
« pauvre, et j'aime mieux te le donner.
« Suivant cette sentence,

Choisis le pauvre, et ne porte pas tes présents à d'autres. Les remèdes doivent être administrés au malade ; de quelle utilité un médecin peut-il être à celui qui se porte bien ?

Le présent qu'on destine doit être donné gratuitement, dans le temps, dans le lieu, et pour un objet convenable. Alors c'est un véritable présent.

« Vas donc te purifier (12) dans ce

« courant, et viens ensuite prendre ce « bracelet ». Ce pauvre voyageur n'eut pas plutôt fait quelques pas pour entrer dans la rivière, qu'il s'enfonça dans le borbier sans pouvoir en sortir. Le tigre lui cria qu'il alloit le délivrer, et s'avança vers lui à pas comptés. Le voyageur se sentit bientôt empoigné et s'écria : « hélas, « la trame de ma vie est coupée par le « destin » !

Les dispositions naturelles de chaque animal l'emportent et dominant sur les qualités qu'il peut avoir acquises. Jamais il ne quitte son caractère pour des qualités ou des perfections dont il veut s'orner.

Est-ce parce qu'on ne lit pas les lois divines (13), et qu'on n'étudie pas les vedes (14) ; n'importe, la disposition naturelle d'un cœur pervers l'emporte toujours.

Secourir ceux qui ne commandent pas à

leurs passions, c'est laver un éléphant; des services rendus au malheureux que le destin poursuit, ressemblent ordinairement à une science sans pratique.

« Quelle imprudence de m'être fié à un animal d'un naturel si pervers ? »

Il faut principalement s'attacher au naturel, sans faire attention aux simples qualités, car il domine toujours, et se fait aisément remarquer.

Or, tandis que le malheureux voyageur réfléchissoit ainsi sur sa triste destinée, il fut dévoré par le tigre.

« Il n'est donc jamais à propos de s'engager dans aucune entreprise, continua le pigeon, sans le plus mur examen, comme nous l'apprenons dans le distique suivant. »

Nourriture bien digérée, enfant d'un bon discernement, femme bien gouvernée,

prince bien servi, discours bien réfléchi, action bien pesée, ne causent jamais de chagrin.

Un pigeon d'un caractère présomptueux, ayant entendu l'histoire du voyageur, s'écria : « qu'est-ce que cela signifie ? »

Dans les temps de nécessité, il faut pratiquer le précepte du sage, qui a décidé qu'on pourroit alors hasarder tout, même pour ce qui regarde la nourriture.

Tout ce qui couvre la surface de la terre, le boire et le manger même, ont toujours quelques indices qui excitent les scrupules. Mais le moyen de conserver sa vie en observant l'abstinence !

Le bourru, l'avare, le grondeur, l'emporté, le méfiant et tous ceux qui ont de pareils défauts, sont malheureux.

Encouragés par ce discours, tous les pigeons fondirent sur le riz.

Ceux qui savent un grand nombre de sentences, qui connoissent les *vedes*, qui sont capables de résoudre les doutes, éprouvent quelques troubles quand l'avarice aveugle leur raison.

L'avidité produit la méchanceté, de la méchanceté nait l'opiniâtreté qui fait souvent illusion à la raison même, et cette illusion enfante le crime.

Enfin les pigeons entraînés par leur avidité, se trouverent tous enfermés dans les filets; alors ils commencerent à rejeter la faute sur celui qui leur avoit conseillé de s'abbattre.

On ne devroit jamais conduire ses compagnons; si l'entreprise réussit, les parts sont égales, si elle manque, l'instigateur est puni.

Leur chef entendant les reproches dont ils accabloient ce malheureux, leur dit : — « ce n'est pas sa faute. Ne savez-vous donc pas que

Pour celui que le malheur poursuit, ce qui étoit un bien devient un mal ; pour l'enfant en pénitence, les genouils de sa mere sont une étroite prison.

Former la résolution de délivrer un infortuné qui se trouve dans l'embarras par la faute d'un autre, c'est se conduire en sage ; mais ce nom ne convient pas à celui qui hésite sur les moyens de secourir un malheureux.

« L'hésitation dans un moment de crise, est une indice de lâcheté ; armez-vous de fermeté, cherchez un remède « suivant cette maxime » ;

Le courage dans l'adversité, la modération dans la prospérité, l'éloquence dans le conseil, l'intrépidité dans le combat, une grande ardeur pour la renommée, voilà des perfections naturelles aux grandes ames.

Je connois six défauts à éviter, le desir

des richesses, la nonchalance, la paresse, l'oisiveté, l'ennui, la crainte et la colere.

« Hâtez-vous d'exécuter le conseil que je vais vous donner, enlevons ce filet d'un commun accord, et fuyons avec notre prison ».

Rien de plus utile que l'union, soit qu'on se lie avec sa propre tribu, soit avec des étrangers. Un grain de riz ne germe pas séparé de son écorce.

L'union même des petites choses, a son utilité; on peut lier un éléphant furieux avec des brins de paille dont on a formé une corde.

Les pigeons approuverent cet expédient, et d'un commun effort emportèrent le filet et s'enfuirent. L'oiseleur voyant ces larrons déjà très-loin, se mit à leur poursuite, et tout en courant, il disoit en lui-même :

Ces voyageurs aériens ont formé le projet de me voler mon filet, quand ils tomberont, je les tiendrai.

Mais ils disparurent bientôt à sa vue, et le pauvre oiseleur cessa de les poursuivre. Les pigeons demanderent à leur conducteur ce qu'ils devoient faire dans cette circonstance ; celui-ci leur répondit :

Une mere et un pere sont nos amis, car la nature leur a donné un cœur tendre ; il y a encore d'autres personnes à qui des motifs particuliers inspirent pour nous de la bienveillance.

Une souris, mon intime amie, demeure sur les bords du Gandaky, elle pourra ronger nos filets avec ses dents. Les fugitifs examinerent ce projet et l'adopterent ; ils volèrent donc vers la retraite de la souris. Cette sage personne toujours en garde contre les corbeaux,

s'étoit fait un trou à cent issues, où elle vivoit en sûreté.

Effrayée de la descente des pigeons, elle garda le silence, et leur chef aussi-tôt se mit à l'appeller : — « mon amie, pour-
« quoi ne veux-tu donc pas nous adresser
« la parole ? » Reconnoissant cette voix, elle se glisse hors de son trou en s'écriant :
« — que je suis heureuse, mon tendre
« ami est arrivé ».

Je ne connois personne plus heureux que celui qui a un ami avec lequel il peut vivre, un ami avec lequel il peut s'entretenir, un ami enfin qu'il peut embrasser.

Mais dès qu'elle les vit enfermés dans un filet, elle demoura pendant quelques minutes immobile d'étonnement, et leur demanda ensuite qu'est-ce que cela signifioit, — « mon amie, répondit le chef des
« pigeons, ce ne peut être que l'effet du

« mal commis dans une de nos existences précédentes. Douée de la plus profonde sagesse, comment donc me fais-tu cette question » ?

Tout ce qui nous arrive en bien comme en mal, est la suite de nos propres actions, et vient du suprême modérateur de toutes choses.

La maladie, le chagrin, la détresse, la captivité, tous les châtimens enfin des êtres corporels, sont les fruits de l'arbre de leurs transgressions.

Après avoir écouté son ami, la sensible souris se mit en devoir de ronger les cordes dans lesquelles il étoit embarrassé ; — « non pas, s'écria celui-ci, avant que tu n'ayes rompu les liens de mes compagnons ». — « Je suis foible, répliqua la souris, et mes dents délicates seront-elles capables de ronger les nœuds qui les retiennent ». — « Fais

« ce que je te dis, et tâche de les déli-
« vrer ». — « Cependant ceux qui se pi-
« quent de prudence, n'approuvent pas
« que pour délivrer les autres, nous nous
« immolions nous-mêmes ».

On doit mettre ses richesses à l'abri des
accidens ; avec ses richesses on sauve sa
famille, mais en toute circonstance on
doit se sauver soi-même, sa famille et
ses biens.

La vie nous a été donnée pour remplir
les devoirs de la religion, travailler, ai-
mer et se sauver. Si nous la perdons, que
ne perdons-nous pas ? si nous la sauvons,
que ne sauvons-nous pas ?

« Cela peut être, répliqua le chef de
« la troupe emplumée, mais je ne me
« sens pas capable de laisser dans la pei-
« ne ceux que j'ai pris sous ma protec-
« tion ».

Il est du devoir d'un sage de sacrifier sa

fortune et sa vie pour un autre ; il n'est rien qu'on ne prodigue quand il s'agit d'un homme juste près de périr.

« Mais voici encore un autre argument
« sans réplique ».

Pour la naissance, pour la nature et les autres qualités, ils sont tous mes égaux ; quel sera donc le fruit de ma supériorité ?

« Délivrés de l'infortune, ils ne m'oublieront point. Je veux donc, même
« au risque de ma vie, protéger ceux
« qui se sont réfugiés auprès de moi.

Pourquoi ménager ce corps périssable, composé de chair, d'os et d'excrémens ?

O mon ami ! soutiens mon honneur.

Si la constance s'obtient par l'inconstance, la pureté par l'impureté, la réputation par le corps, que ne peut-on pas obtenir ?

La différence entre les corps et les qualités

tés est infinie, le corps est une chose qui se détruit en un moment, les qualités (15) durent jusqu'à la fin du monde.

La souris qui avoit prêté la plus grande attention à tout le discours du chef des pigeons, en fut ravie. « Bien, très-bien, « mon ami, s'écria-t-elle ; une telle géné-
« rosité envers ceux qui sont sous ta pro-
« tection, te rend digne de commander
« aux trois parties du monde (16) » bien-
tôt elle coupa leurs filets, et lorsqu'elle leur adressa ses respectueux complimens de congratulation, « — mon ami, dit-
« elle au chef de la bande, quand tu vois
« un filet, crains toujours quelque mal-
« heur, et apprends à ne pas t'estimer
« moins que tu ne vaux. Mais hélas !

Un oiseau qui apperçoit sa proie à la distance de trois lieues (17), si son heure est arrivée, ne voit pas le filet tendu pour le prendre.

Quand je vois dans les éclipses (18) la dé-

tresse de la lune et de l'auteur du jour, les éléphants et les serpens dans l'esclavage, le mérite dans l'indigence, hélas ! le destin me paroît tout-puissant.

Les oiseaux trouvent le trépas en se jouant dans les airs, et les poissons sont arrachés par artifice du sein de l'immense Océan.

Si les loix sont mal observées, que deviendront les bonnes mœurs ? Aux yeux de qui le simple éclat du feu paroît-il une vertu ? Le temps est un mal, il est auteur de la destruction, et saisit même de fort loin.

Après leur avoir donné ces avis, la souris s'acquitta envers eux des devoirs de l'hospitalité ; les pigeons et leur chef prirent congé de leur bienfaitrice, et partirent pour le pays où leur idée les conduisit.

La souris rentra dans son trou.

Le corbeau témoin de tout ce qui venoit de se passer, s'approcha en criant : « aimable souris, tu es digne de louanges, de vénération, et d'être regardée comme un asyle dans les trois parties du monde ».

Voyez combien de pigeons, plusieurs centaines même, ont été délivrés, grâce à l'amitié d'une souris.

« Voilà ce qui me fait désirer ardemment ta connoissance. Daigne donc m'accorder ton amitié ». La souris l'ayant entendu, lui cria du fond de son trou : « qui es-tu ? — « je suis un pauvre corbeau ». La souris connoissant alors l'interlocuteur, ne put s'empêcher de sourire. — « Après avoir vu ta couleur semblable à de l'antimoine broyé, ou bien aux crins d'un taureau sauvage, d'un buffle, ou enfin à la chevelure d'une femme, quelle amitié puis-je former avec toi ? »

Le sage ne s'unit dans ce monde qu'avec ce qui lui est compatible, je suis un aliment dont tu te nourris; quel accord peut-il exister entre nous?

La liaison entre la nourriture et celui qui la dévore, est un présage d'infortune. « C'est ainsi qu'un cerf par l'adresse d'un jackal, fut pris dans des filets, « mais un corbeau le sauva ».

« Si tu es curieux d'apprendre cette histoire, Ecoute-moi, continua la sou-
« ris ».

F A B L E I I I.

LE CERF, LE JACKAL ET LE CORBEAU.

DANS une forêt de Champak (19), à l'ombre d'un de ces arbres, vivoient dans la plus parfaite union un cerf et un corbeau. Un jour le cerf qui étoit gros et gras, parcouroit la forêt à son gré; un jackal l'aperçut, et l'ayant examiné avec atten-

tion, — « quel plaisir de faire une curée
« de ce corps dodu, dit en lui-même notre
« animal carnacier : soit ; mais commen-
« çons par écarter tout sujet de soupçon ».
D'après cette résolution prudente, il s'a-
vança vers le cerf. — « Paix sur toi, mon
« ami » — « qui es-tu, demande celui-ci ? »
— « Je suis un jackal abandonné par
« ses parens, et retiré dans cette forêt,
« comme déjà mort au monde. Mais puis-
« que je trouve un ami si précieux, je ne
« veux pas vivre isolé plus long-temps,
« et je vais rentrer dans la terre des vivans.
« Désormais je me ferai un devoir de sui-
« vre tes pas ».

Dès que le soleil se fut retiré derrière
les montagnes occidentales, le jackal ac-
compagna le cerf dans sa retraite, sous
les branches de l'arbre où demeuroit son
ami le corbeau. Celui-ci voyant le nou-
veau venu demanda : « Quel est donc ce
« compagnon » ? — « C'est un jackal,

« dit le cerf, qui a grande envie de se
 « lier avec nous ». — Ami, crois-moi,
 « il n'est pas prudent de donner sa con-
 « fiance à celui qui vient nous trouver
 « sans un motif évident ».

*Jamais on ne devrait recevoir l'aventu-
 rier dont la profession et la famille sont
 inconnues ; car un jackal fut ainsi tué
 par la méchanceté d'un chat étranger.*

Le cerf et son nouvel ami engagèrent
 le corbeau à leur raconter cette histoire,
 et il s'empressa de les satisfaire.

F A B L E I V.

LE JACKAL ET LE CHAT.

NON loin du Gange, sur une monta-
 gne fameuse, étoit un arbre énorme dont
 le troncc reux servoit d'asyle à un jackal.
 Devenu aveugle par accident, il ne vivoit
 que des générosités des oiseaux perchés
 sur les branches du même arbre. Ils lui jet-

toient quelques foibles parcelles de leurs provisions, et cela suffisoit pour sa subsistance. Un chat nommé *longues oreilles*, vint un jour pour dévorer les petits des oiseaux. Bientôt la terreur se répand dans l'ame des habitans des feuillages, ils poussent des cris aigus, et le jackal qui les entend, leur demande qu'elle en est la cause. Le chat qui l'aperçoit alors, craint pour lui-même. — « oh, dit-il ! je ne peux manquer d'être tué. Maintenant que je suis devant ses yeux, je ne lui échapperai pas. Cependant, quoi qu'il en puisse arriver, approchons ». Aussi-tôt il avance vers le jackal. — « Maître, je te salue ». — « Qui es-tu, demande celui-ci ? — « Je suis un chat étranger ». — « Oh le vilain animal ! retire-toi, sinon, je te mets à mort. — « Daignez au moins m'écouter un moment, et vous jugerez si je mérite d'être puni ou récompensé ».

Est-il un homme digne par sa naissance, de punition ou d'éloge. C'est d'après le mur examen de ses actions, qu'on peut le juger.

L'homme ressemble aux autres animaux pour le manger, pour le sommeil, la crainte et la maniere de se propager. La raison seule marque sa supériorité ; privé de raison, il devient l'égal des bêtes.

Le jackal desira ensuite que le chat donnât quelques renseignemens sur lui-même. Ce dernier le satisfit sans la moindre difficulté. — « je suis, dit-il, dans la « constante habitude de faire régulière-
« ment mes ablutions dans la riviere voi-
« sine. Je ne mange jamais de viande, et
« je mene le genre de vie nommée VIE
« CÉLESTE. Je sais que tu te distingues
« parmi ceux de ton espece, par ton ha-
« bileté dans les matieres de religion : et
« que tu t'es acquis la plus grande con-

fiance. « Tous les oiseaux d'alentour fai-
« soient retentir sans cesse à mes oreilles
« l'éloge de tes bonnes qualités. Je me suis
« déterminé à venir auprès d'un person-
« nage aussi recommandable par sa pro-
« fonde sagesse, pour apprendre de lui les
« devoirs de la religion. Maître, tu sais
« vivre, mais ces jeunes oiseaux encore
« dans l'ignorance, voudroient me chas-
« ser, moi qui suis étranger ; tu sais
« sans doute quels sont les devoirs d'un
« hôte (20) ».

Exerce l'hospitalité envers ton ennemi
même, s'il vient chez toi. Les arbres ne
refusent leur ombre à personne, pas
même à l'impitoyable bucheron.

Au défaut de pain il faut donner à l'é-
tranger de bonnes paroles et tout ce que
l'on a en sa disposition.

Un peu de paille, un asyle, de l'eau et des
paroles agréables, voilà quatre choses

qu'on ne refuse pas dans la maison d'un honnête homme.

L'étranger qui sort mécontent d'une maison, y laisse ses propres péchés, et emporte avec soi toutes les bonnes actions du maître (21).

Le feu (22) est le supérieur du Brahmane, le Brahmane est le supérieur des tribus (23), le mari est le seul supérieur de sa femme, mais l'étranger est le supérieur de tous.

Les bons étendent leur pitié sur les animaux les plus méprisables, la lune répand sa lumière sur la chaumière du bon.

Le jackal répondit à notre hypocrite : « Les chats ont un goût particulier pour la viande, et ici dessus sont de jeunes oiseaux : voilà ce dont je veux te parler ». Le chat ayant touché ses deux oreilles et ensuite la terre pour marquer toute son horreur, s'écria : —

« Après avoir lu les principaux traités
« sur les devoirs de la religion, j'ai re-
« noncé à ces goûts illicites. Enfin je
« me suis défait de cette abominable cou-
« tume ».

Parmi ceux qui raisonnent sur l'autorité
des livres saints, le plus grand nombre
approuvent sans réserve ce point de
doctrine : NE POINT TUER, C'EST LA
SUPRÊME LOI.

Ceux qui ont absolument renoncé au
meurtre, ceux qui se sont déclarés les
protecteurs de tous, et qui servent d'a-
syle à tous, sont dans la voie du ciel.

La religion est une amie qui nous accom-
pagne au-delà même du trépas.

Voici la différence de celui qui mange de
la viande, d'avec le malheureux qui est
dévoré ; le premier n'éprouve qu'un plai-
sir momentané, l'autre est privé de l'e-
xistence.

Une créature doit épargner les autres, parce qu'elles sont ses semblables. Quelle peine ne souffre-t-on pas au moment de la dissolution ?

Qui voudroit commettre un si grand crime envers un pauvre animal qui ne se nourrit que d'herbes sauvages, et dont l'estomac est souvent tourmenté par la faim ?

Le chat ayant ainsi satisfait la curiosité du jackal, demeura avec lui dans le trou de l'arbre. Leur temps se passoit en conversations agréables ; le jackal déterminâ les petits oiseaux à ne point déloger. Au bout de quelques jours on découvrit que l'animal madré les avoit insensiblement apportés dans son trou pour les y croquer. Mais voyant que ceux dont il avoit dévoré la progéniture, témoignent de l'inquiétude et faisoient des recherches, il se glissa doucement hors du réduit, et se sauva. Les peres qui avoient cherché de tous côtés, trouve-

rent enfin les os de leurs petits dans le trou de l'arbre ; ils crurent que le jackal en avoit fait sa pâture. S'étant réunis avec d'autres oiseaux, ils le mirent à mort.

Le jackal qui avoit écouté ce récit très-attentivement, répartit d'un air irrité : — « Ecoute-moi, insensé. La première fois que le cerf t'aperçut, il ne connoissoit ni ta profession ni ta famille, comment donc votre amitié mutuelle a-t-elle pu naître et s'accroître » ?

Celui-ci est-il des nôtres, ou bien est-ce un étranger ? Telle est la manière de compter des hommes sans générosité ; mais pour ceux qui pratiquent la libéralité, le monde entier n'est qu'une famille.

« Ainsi admets-moi dans le même degré d'intimité que le cerf. » — « Mais à quoi servent ces réflexions, répondit le cerf, vivons ensemble, et ne nous occupons que de conversations amusantes ».

On n'est pas naturellement ennemi de l'un et ami de l'autre. C'est notre conduite qui nous fait des amis ou des ennemis.

« Eh bien soit, dit enfin le corbeau.

Ils avoient coutume d'aller dès le grand matin dans les endroits qui leur plaisoient davantage. Un jour le jackal dit au cerf d'un air très-mystérieux : « Mon ami, j'ai trouvé dans la forêt un champ de blé, je veux t'y conduire ». Le cerf accepta la proposition, et se mit sur le ton d'aller chaque jour prendre ses repas dans ce champ. Le propriétaire ne tarda pas à s'apercevoir du dégât, il tendit des filets, et notre porteur de longs bois y fut pris. — « Hélas ! il n'y a qu'un ami capable de me délivrer de ces filets qui ressemblent à ceux de la mort », disoit tristement en lui-même cet infortuné. Le jackal arriva bientôt au même endroit.

Il s'arrêta pour réfléchir en lui-même sur ce qu'il devait faire. — « Mes
« projets ont parfaitement réussi, et me
« voici au comble de la joie. Après avoir
« découpé ma proie, j'emporterai ses os
« bien garnis de chair ». Le cerf ravi de
revoir son ami, l'appella : — « Jackal,
« mon ami, romps mes liens, je t'en con-
« jure, et délivre-moi promptement ».

On connoit un ami dans l'adversité, un héros dans le combat, un honnête homme dans la solitude, une femme quand on est ruiné, un parent dans l'affliction.

Le jackal examinoit de tous côtés la prison du cerf, et regardoit si les nœuds en étoient bien solides. « Ces rêts, dit-il,
« sont faits avec des courroies de cuir, et
« comme c'est aujourd'hui fête, je ne
« peux y porter les dents (24), mais
« demain, dès le grand matin, je ferai
« tout ce que tu voudras ». Après cette

sage proposition, le perfide se retira dans un coin où il garda le plus profond silence.

Cependant le corbeau ne voyant pas revenir le cerf, se mit à le chercher; enfin le trouvant dans la triste situation que je viens de décrire, il s'écria : — « O mon ami! est-ce là ce qu'on t'avoit promis? est-ce là le fruit des conseils de l'amitié?»

Celui qui est sourd à la voix d'un ami ou d'un bienfaiteur dans l'adversité, donne de la joie à ses ennemis.

« Mais où est donc ce jackal, continua le corbeau » ?

— « Ici près, il attend avec impatience le moment de se régaler de ma chair ».

— « Mon ami, reprit le corbeau, je t'avois prédit tous ces malheurs dès le commencement de votre liaison ».

Je ne suis pas à blâmer, il ne méritoit aucune confiance. Le méchant est redoutable, même pour l'homme vertueux.

En

En parlant ainsi, le corbeau compatissant tira un profond soupir. « Vil trompeur, s'écria-t-il ! indigne auteur des plus noires méchancetés ! en quel état as-tu réduit mon malheureux ami » ?

Qu'il est cruel de se voir trompé par les plus belles paroles ! de se trouver au pouvoir de ses ennemis par de prétendus services ! C'est un malheur particulier à ceux qui se nourrissent d'espérance, qui accordent facilement leur confiance, et qui désirent sans cesse.

Oubliez un ami qui parle affectueusement de vous en votre présence et vous détruit par derrière ; c'est un vase rempli de poison, mais dont la surface est couverte de miel.

O déesse de la terre (25) ! comment soutiens-tu le perfide qui exerce sa méchanceté sur son innocent et trop confiant ami ?

« N'est-ce donc pas là, continuoit le

D

« corbeau, le caractère des méchants ?

On ne devrait former aucune liaison, ni même s'amuser avec les personnes d'un mauvais naturel. Le charbon, quand il est chaud, brûle la main, et froid il la noircit.

Celui dont on connoit la méchanceté, a beau parler affectueusement, ce n'est pas une raison pour lui accorder de la confiance. Le serpent orné d'une perle (26), n'en est pas moins à craindre.

Le perfide se prosterne devant son ami, et par derrière lui mord le dos ; il insinue doucement et avec beaucoup d'art, sa voix dans son oreille, et lorsqu'il trouve une entrée, il y pénètre hardiment : il imite ainsi la conduite du moucheron.

Sur ces entrefaites arrive le propriétaire du champ, un baton à la main et les yeux enflammés de courroux. Le corbeau voyant qu'il n'y avoit pour le cerf qu'un

moyen de s'évader, lui dit : « mon ami, « fait le mort, et demeure immobile jusqu'à ce que je fasse du bruit, alors tu te leveras, et fuiras de toutes tes forces ». Le maître aperçoit le prisonnier, et la joie éclate sur sa figure. Mais en approchant il le croit mort. — « Ah, ah, dit-il ! tu es mort de ta belle mort, sans doute à cause de ta captivité ». Après avoir ainsi parlé, notre homme ramasse ses filets, les lie et les jette sur son épaule. Il n'étoit pas encore bien éloigné quand le cerf entendant la voix du corbeau, se leve précipitamment et s'enfuit. Le laboureur tourne la tête, et reconnoissant le fuyard, il lui jette son bâton qui, par hasard, va frapper le jackal. Ce perfide fut tué au-lieu du cerf qui se sauva.

On recueille le fruit d'une action bonne ou mauvaise en trois ans, en trois mois, en trois quinzaines (27) ou en trois jours.

Le corbeau se contenta de répondre à la timide et bavarde souris ces maximes. En te mangeant je ne ferois pas grande chere ; mais , comme le chef des pigeons ton ami , je ne vis que de ta vie.

Parmi les brutes même , celles qui ne se rendent coupables d'aucune action sanguinaire , acquierent un certain degré de confiance. Les dispositions innées pour le bien , ne sont pas différentes des principes de l'intégrité.

Les sentimens de l'homme vertueux ne s'alterent jamais , pas même dans le malheur. Les eaux de l'Océan ne s'échauffent pas avec une torche de paille.

« Cher corbeau , dit la souris , tu es volage et inconstant. Jamais il n'est avantageux de se lier avec les personnes d'un tel caractere. En voici la preuve.

Un chat , un buffle , un belier , un corbeau et un homme d'esprit foible , sont indignes de confiance ; il est imprudent de se livrer à eux.

« En outre tu es du parti de mes enne-
« mis, et l'on dit que

Jamais il ne faut s'allier avec son ennemi,
fut-ce par les traités de la plus forte
union. L'eau, quelque chaude qu'elle
soit, éteint toujours le feu.

Une chose possible ou impossible ne cesse
jamais d'être telle. Un char ne peut ja-
mais aller sur l'eau, ni un bateau sur la
terre sèche.

« J'ai lu tous les ouvrages qui traitent
« de ces objets, dit le corbeau, néan-
« moins je tiens toujours au projet de fai-
« re ta société; si je n'obtiens pas cette
« faveur, je me défais après notre sépa-
« ration. On dit que les hommes d'un
« mauvais caractère ressemblent à un pot
« de terre facile à casser et difficile à re-
« joindre. Ceux d'un bon naturel sont
« comme un vase d'or qui se rompt avec
« peine, et qu'on raccommode aisé-
« ment ».

Les métaux s'unissent par la soudure, les oiseaux et les autres bêtes par des motifs de convenance, les insensés par la crainte et la stupidité, les hommes justes se lient au premier abord.

Il arrive quelquefois que des hommes de bien rompent entre eux, mais leurs principes n'en sont pas altérés. La tige du lotus peut se casser, les fibres cependant restent toujours unis.

Les qualités d'un véritable ami sont la sincérité, la libéralité, la bravoure, la constance dans la joie comme dans le chagrin, la droiture, le dévouement et la véracité.

« Quel autre que toi réunit tous ces
« inappréciables avantages » ? La souris
attentive à ce discours engageant sortit
de son trou. — « Bien, s'écria-t-elle,
« l'eau immortelle de tes paroles m'a dé-
« terminée à m'hasarder dehors ».

Un bain d'eau froide, un collier de per-

les, la friction faite avec du bois de sandale (28), donnent au corps accablé par la chaleur, moins de soulagement que l'esprit n'en reçoit par les discours d'un mortel généreux qui s'exprime avec douceur.

Indiscrétion, insouciance, sévérité, insensibilité, colere, manque de véracité, légéreté, sont de grands défauts dans un ami.

« Quoiqu'ils soient très-ordinaires, je
« n'en trouve aucun en toi, car on a cou-
« tume de dire :

L'éloquence, la véracité se découvrent dans la conversation, l'aversion pour l'inconstance ou pour la légéreté se connoit à la vue.

L'amitié des personnes dont les intentions sont droites et pures, ne ressemble pas à celle des hommes faux et perfides.

« Que notre amitié subsiste aussi long-

« temps que nous vivrons, soyons unis
« comme *Ram* et *Sougriva* (29) ».

La souris ayant promis fidélité au corbeau, le régala de toutes les provisions qu'elle avoit, ensuite elle se retira dans son trou, et l'oiseau au noir plumage se percha sur l'arbre qui lui servoit ordinairement d'asyle.

Depuis ce temps ils furent liés par une mutuelle tendresse ; il ne se passoit pas un jour qu'ils ne se fissent présent de quelques provisions ou d'objets à-peu-près semblables. Ces deux amis se demandoient exactement des nouvelles de leur santé, passaient leur temps à d'agréables conversations. Un jour le corbeau dit à la souris : — « Ma chere, il est très-dif-
« ficile de trouver ici des provisions, ain-
« si je suis déterminé à m'en aller pour
« en chercher ailleurs ». Sa tranquille compagne se contenta de lui répondre :
Les dents, les cheveux, les ongles, les

différentes especes d'hommes, ne profitent pas quand on les déplace. Un sage profondément pénétré de cette vérité, ne devrait jamais abandonner entièrement son pays natal.

— « Amie, reprit le corbeau, tel est le sentiment des lâches ».

Mais les sages, les lions et les éléphants quittent un lieu pour un autre, tandis que les corbeaux, les cerfs et les hommes foibles attendent la mort au lieu qui les a vu naître.

— « Eh bien ! où irons-nous ? »

L'homme qui remue le pied droit, se tient sur le gauche. Jamais on ne devrait quitter un endroit sans s'être assuré d'un autre.

— « Oh ! j'en ai un excellent, dit le corbeau ». — « De quel côté ? » — « Sur les bords d'une fameuse riviere où demeure une tortue de la plus profonde

« sagesse. Une amitié sincère m'unit avec elle depuis plusieurs années. Tu sais que » Pour donner des avis, l'expérience de différentes personnes peut être utile ; mais en matière de religion , il faut prendre pour modèle une personne d'un esprit supérieur.

« La tortue va nous régaler avec d'excellents poissons ». — « Que ferai-je en restant ici », dit la souris en elle-même ? Abandonnons un pays où nous n'avons aucune considération, nul emploi, aucune liaison, où les sciences ne font aucun progrès.

Il ne faut jamais se fixer où l'on ne trouve point de riches habitans, des Brahmanes savans dans le vedes (14), un monarque (30), une rivière et un médecin.

« Sois donc mon guide, conduis-moi où tu voudras », ajouta la docile souris. Le corbeau partit donc avec sa com-

pagne, et comme ils charmoient les ennuis du chemin en raisonnant sur une foule d'objets intéressans, ils arriverent au bord de la riviere sans se fatiguer. La tortue les apperçut de très-loin, elle s'avança aussi-tôt pour recevoir ses hôtes. Après s'être acquittée des devoirs de l'hospitalité envers le corbeau, elle les remplit également envers la souris, suivant cette sentence.

Qu'un enfant, un vieillard ou un jeune homme vienne chez toi, traite-les toujours avec déférence, car ton hôte est au-dessus de tous les autres hommes.

Peu importe que celui que tu reçois dans ta maison, soit de la plus haute ou de la plus basse naissance, traite-le toujours avec respect, car ton hôte, je te le répète, est pour toi plus que tous les autres hommes.

« Amie, dit le corbeau, témoigne, je t'en conjure, des égards à cette étran-

« gere. Elle mérite vraiment d'être pla-
 « cée à la tête de toutes les personnes cé-
 « lebres par leur sage conduite. C'est la
 « princesse des souris. Pour célébrer ses
 « grandes qualités, le chef des serpens (31)
 « a besoin quelquefois d'employer une se-
 « conde centaine de langues ». Aussi-tôt
 le corbeau lui raconta la délivrance des
 pigeons. La tortue s'étant informée de sa
 santé d'une manière très-respectueuse,
 lui adressa cette question. « Voudrais-tu
 « me dire quels motifs t'ont déterminée
 « à quitter tes campagnes inhabitées ».
 — « Je vais te satisfaire, répondit la sou-
 « ris, et tu vas entendre mon histoire ».

F A B L E V.

HISTOIRE DE LA SOURIS HIRANIKA (32).

APPRENEZ, leur dit-elle, que j'habitois
 autrefois une ville où beaucoup de men-
 dians venoient se réfugier. Parmi eux étoit
 un nommé *Boucle-d'oreille* (33). Ce men-

diant avoit coutume de mettre le reste de ses quêtes dans un plat qu'il posoit sur un bâton fourchu planté dans la muraille. Tandis qu'il dormoit, je sautois sur le plat, et je me régalois amplement de ses provisions. Un autre mendiant de ses amis vint un jour le voir, et pendant la conversation *Boucle-d'oreille* essayoit de me chasser en frappant à terre avec un bambou. Son ami, s'apercevant de son agitation, lui dit : « Eh quoi ! tu es
« si peu attentif à mon histoire, que tu
« t'occupes de toute autre chose. Ne
« sais-tu pas

Qu'une contenance agréable, nulle prétention dans les manières, une grande attention à ce que l'on nous dit, de la douceur dans le langage, beaucoup d'indulgence et un air respectueux, sont les marques d'un véritable attachement.

Donner à regret, détruire les premiers services que l'on a rendus, se conduire

indécemment, agir sans le moindre égard, louer les personnes en face, les calomnier en arriere, c'est montrer plus que l'indifférence.

« Mais répliqua l'autre, je n'en écoute pas moins ton histoire. Voici ce dont il s'agit. Cette souris que tu entends met au pillage toute ma maison. Jamais elle ne manque de venir manger dans mon plat toute la nourriture que je ramasse par mes quêtes ». Son ami ayant examiné la fourche piquée dans la muraille, s'écria : « Quoi ! ce petit animal à la courte vue peut faire un si grand saut ? A coup sûr il y a ici une cause que nous ignorons comme dans la fable *de la jeune femme qui tire à elle un vieillard pour l'embrasser, sans qu'il en sache le motif. Quand on caresse un mari sans l'aimer, on a quelque raison particulière* ».

Boucle-d'oreille demanda l'explication de cette sentence, et son ami raconta l'histoire suivante.

F A B L E V I.

LE VIEILLARD ET SA JEUNE FEMME.

DANS une ville du pays de Gaour (34), vivoit autrefois un négociant immensément riche. Vers la fin de sa carrière, il fut tourmenté par l'amour ; à la faveur de ses richesses, il obtint pour épouse la fille d'un autre négociant. *Folâtre*, (c'étoit le nom de la nouvelle fiancée) brilloit de tout l'éclat de la jeunesse, et sa beauté la rendoit digne de servir sous les drapeaux victorieux du dieu d'amour (35). Ainsi son vieil époux n'étoit pas fait pour lui plaire. Car

Les personnes gelées de froid ne cherchent pas la lueur de la lune ; celles que l'excessive chaleur oppresse ne vont pas s'exposer aux rayons du soleil, et le cœur d'une femme ne peut se complaire dans un vieillard glacé par les années.

Quel nom donner à ces amans en cheveux gris ? Leurs épouses dont le cœur a d'autres engagements, les regardent comme des objets dégoûtans.

Mais son vieux mari ne l'en aimoit pas moins passionnément.

L'homme tient toujours au desir des richesses et à l'amour de la vie, mais pour un vieillard une jeune femme est plus précieuse que la vie même.

.....

 (36).

Néanmoins *Foldtre* entraînée par la fougue de la jeunesse, franchit les bornes de l'honneur dont sa famille ne s'étoit jamais écartée; elle conçut de l'amour pour le fils d'un autre marchand.

Trop de libertés dans la maison paternelle, assiduité aux joyeuses processions, familiarité dans la compagnie des hommes

mes peu délicats, courses fréquentes dans les rues détournées, société des femmes d'une mauvaise vie, voilà ce qui détruit les principes innés de la morale. Une femme se perd encore en badinant sur les infirmités de son mari.

Boire, voir mauvaise compagnie, vivre loin de son époux, aimer la dissipation, s'abandonner à la paresse, demeurer dans une maison étrangère, voilà six goûts bien honteux pour une femme.

Quelles ne trouvent ni l'occasion, ni le lieu, ni qui que ce soit capable de les tenter, alors les femmes paroîtront sages.

.....

.....

Car de tous temps, jusques dans le ciel même, elles ont été inconstantes; heureux les mortels privilégiés dont les épouses sont en garde contre l'erreur!

La vertu des femmes consiste à avoir une

E

contenance modeste, à tenir une conduite réservée et sage, et à repousser tous les adorateurs.

On peut comparer la femme à un pot d'huile, et l'homme à un charbon ardent; le sage ne mettra point ensemble le feu et l'huile.

Dans leur enfance elles doivent être gardées par leur père, dans la jeunesse par leur époux, dans la vieillesse par leurs enfans, car une femme ne doit jamais jouir de sa liberté (a).

.....

Un jour que notre belle étoit assise auprès de son amant, sur un sofa aussi blanc que le camphre, orné de franges

(a) « Maxime vraiment sage, et dont on peut « connoître toute l'utilité, sur-tout dans les pays « où l'on ne la pratique point », s'écrie impoliment le commentateur de *Vichnou Sarma*. Cependant sans prétendre le contredire, je crois qu'il généralise un tant soit peu trop son idée. N. D. T.

et de pierres précieuses, les charmes de la conversation lui avoient fait oublier ses précautions ordinaires. Tout à coup elle voit venir son époux, se leve avec précipitation, et le saisissant par les cheveux en le serrant fortement, elle le couvre de baisers. Le galant adroit profita du moment pour s'évader. Une entremetteuse dont il se servoit dans cette intrigue étoit alors présente ; elle vit la jeune femme embrasser son vieil époux, et comprit bien quel étoit son motif. L'adroite *Foldtre* sut par sa générosité la rendre discrète.

Tous les traités de science se trouvent naturellement dans l'esprit des femmes.

« La force extraordinaire de cette souris, continua le mendiant, a sans doute une cause qui nous est inconnue ». Après avoir bien médité, — « je l'attribuerois volontiers à un grand amas de richesses ».

Toutes les personnes opulentes sont toujours puissantes , leurs richesses leur obtiennent la préférence et leur procurent même accès auprès du prince.

Enfin on apporta une bêche , et le mendiant ayant ouvert mon trou , les provisions que j'avois amassées pendant plusieurs années , furent enlevées en un moment. Dès-lors mes forces s'affoiblirent sensiblement chaque jour ; trop débile pour me donner beaucoup de mouvement, je ne pouvois plus même me procurer ma subsistance. Réduite aux dernières extrémités , je cherchois à cacher mes craintes et ma misere , quand ce corbeau m'ayant apperçue , se mit à réciter ces maximes.

La fortune rend tout le monde puissant.

Avec de la fortune on obtient la réputation de SAVANT. Voyez cette misérable souris , la voilà réduite à son état naturel.

Toutes les actions d'un homme sans jugement et sans biens, disparaissent comme un foible courant pendant les chaleurs de l'été (a).

Celui qui a de la fortune a des amis et des parens, celui qui a de la fortune est un homme considéré dans le monde, celui qui a de la fortune est réputé savant.

Toute maison où il n'y a point d'enfans est vuide; il en est de même du cœur de l'homme qui n'a point de femme. L'esprit d'un insensé est vuide, tout ce qui est pauvre est vuide.

(a) On trouve dans l'Orient beaucoup de sources intermittantes qui ne coulent que pendant un certain temps de l'année; cette irrégularité d'arrosement influe beaucoup sur la fertilité des campagnes. *Tamerlan* qui n'étoit pas moins bon législateur que grand conquérant, a soin dans la perception des impôts sur les terres, d'observer si elles sont arrosées régulièrement pendant toute l'année. Voyez les **INSTITUTS POLITIQUES ET MILITAIRES de Tamerlan, traduits du Persan, avec la vie de ce prince conquérant.** In-8°. p. 133.

« Ses facultés ne sont point affoiblies ».

C'est un simple proverbe, *« il a encore le jugement très-sain »*. Ce n'est qu'une façon de parler, car du moment qu'un homme est privé du soutien de ses richesses, il devient tout autre. N'est-ce pas une chose étrange ?

Après avoir écouté ce corbeau, je jetai les yeux sur moi-même, et je vis qu'il ne me seroit nullement avantageux de rester à mon ancienne demeure. Mais il ne falloit pas non plus confier mes affaires à personne,

Un sage ne devoit jamais publier ses pertes, ses chagrins domestiques, les friponneries qu'il a essayées, ni ses disgraces.

Lorsque les rigueurs de la fortune sont insupportables, et les efforts de l'homme impuissans, quel autre asyle que la solitude pour une ame sensible ?

L'homme d'une délicatesse exquise, bravera plutôt le trépas que de se résigner à la pauvreté : — Le feu s'éteint avant d'être froid.

Le sort d'un homme sensible ressemble à celui d'une touffe de fleurs, il peut, ou s'élever sur la tête de tout le monde, ou mourir dans l'abandon.

Vivre dans l'avilissement, est le comble de l'opprobre.

Le malheureux qui a perdu sa fortune, doit préférer d'allumer sa torche funéraire avec le souffle de sa vie, plutôt que d'être sollicité par un pauvre auquel ses facultés ne lui permettent pas de donner le moindre soulagement.

La pauvreté conduit à l'opprobre; une fois couvert d'opprobre, on perd tout son crédit; privé de crédit, on est bientôt opprimé; l'oppression cause du chagrin. Accablé de douleur on devient mélancolique; la mélancolie fait pren-

dre la raison ; dépourvu de ce guide, l'homme court à sa ruine. Hélas ! le défaut de richesses est la source de tous les maux.

Il vaut mieux garder le silence que de trahir la vérité ; il vaut mieux ne rien faire que de séduire la femme d'autrui ; il vaut mieux renoncer à la vie que de s'amuser à des conversations criminelles ; il vaut mieux demander son pain que de se flatter le palais aux dépens d'autrui.

L'indigence rend la servitude honorable, elle change la lumière en une profonde obscurité, la beauté en laideur, elle empoisonne les discours les plus sages. — Eh quoi ! mangerois-je le pain d'un autre ? ce seroit ouvrir une seconde porte à la mort.

La philosophie (37) d'un indigent consiste à se nourrir de végétaux, il ne doit avoir d'autre compagnie que sa femme.

Le trépas est la vie pour l'infortuné que les infirmités accablent, pour celui qui gémit dans un long exil, pour celui qui mange le pain d'autrui ou qui repose sous un toit étranger ; car le trépas le délivre de tous ses maux.

« Malgré ces réflexions, l'avidité m'a
« déterminée à recevoir un peu des pro-
« visions que tu m'offrois. J'ai entendu
« dire que

L'avidité chasse la raison et engendre l'avarice ; celui que l'avarice tourmente, sera malheureux dans cette vie et dans l'autre.

« Ainsi après que le mendiant eut
« frappé avec son morceau de bambou,
« je commençai à m'appercevoir que les
« personnes avides éprouvent bien des
« chagrins, et qu'elles sont leurs propres
« ennemies.

L'homme dont l'esprit est libre, possède

toutes les richesses. Ne semble-t-il pas à celui qui marche avec des souliers, que toute la surface de la terre soit couverte de cuir.

Les avarés qui cherchent par-tout des richesses, où trouveront-ils un bonheur comparable à celui des âmes paisibles ? Elles sont admises à l'immortelle fontaine du bonheur.

Celui-là a tout lu, tout entendu et tout suivi, qui, après s'être dépouillé de l'espérance, ne se repose plus même sur aucune expectative.

Heureux, heureux le mortel qui n'a jamais assiégé la porte des grands, ni éprouvé la douleur de la séparation, ni entendu la voix d'un unuque.

Le misérable que la soif de l'or dévore, ô Narada, ne regarde pas cent lieues (38) comme une grande distance, même lorsqu'il tient le trésor dans sa main.

Il est donc avantageux d'abandonner

absolument toutes les affaires de la vie.

Qu'est-ce que la religion ? la compassion envers tout ce qui respire. Qu'est-ce que le bonheur ? pour tous les êtres de l'univers, c'est la santé. Qu'est-ce que la bonté ? une règle invariable pour le bien. Qu'est-ce que la philosophie ? une entière séparation du monde.

Il est permis d'abandonner une personne pour sauver une famille, de laisser une famille pour un village, de sacrifier un village au salut de l'état. Mais quand il s'agit de sa propre vie, on peut abandonner l'univers entier (a).

(a) On voit clairement ici que les Guebres de tous temps ont gémi sous la tyrannie du despotisme. C'est à ce barbare gouvernement qu'il appartient d'isoler les hommes, et de les rendre égoïstes. Une pareille maxime ne se seroit jamais trouvée dans l'ouvrage d'un spartiate ou d'un républicain de Rome, si jamais ils eussent perdu à écrire sur la vertu, le temps qu'ils employoient à la pratiquer.

Pour ceux qui briguent les emplois, c'est une faveur bien précieuse que de faire nombre dans le cortège d'un grand. Le serpent Vasouki (39) ne vit que d'air tant qu'il est suspendu au col de Hara (40).

Il faut, ou ne boire que de l'eau sans se donner de peines, ou manger de bon pain qu'on paye chèrement par la crainte et les dangers. J'ai fait toutes mes réflexions, et je suis persuadé que le bonheur consiste dans le repos.

« Voilà ce qui m'a déterminée à me retirer dans un désert inhabité ».

Le sage a dit :

J'aime mieux demeurer dans une forêt infestée de tigres et de lions, y loger sur des arbres, n'avoir pour tout aliment que des fleurs, des fruits et de l'eau, me coucher sur le gazon et me revêtir d'écorces d'arbres, que de vivre au milieu de mes parens et de mes amis, après la perte de ma fortune.

Tant que je jouirai d'un reste de cette force que l'on reçoit en naissant, je veux te donner, avec ce tendre ami, des preuves frappantes de ce dévouement ; ce seul acte de vertu m'obtiendra, dans le ciel, la place consacrée à l'amitié (41).

L'arbre empoisonné du monde, produit deux especes de fruits aussi doux que l'eau de la vie. L'un est la poésie, qui a le goût du breuvage de l'immortalité ; l'autre est la société des gens de bien. La société, la foi en Dieu, le baptême dans les eaux du Gange, voilà trois choses indispensables dans ce monde.

Les richesses sont comme la poussiere qu'on foule aux pieds ; la jeunesse fuit avec la rapidité d'un torrent qui se précipite du sommet d'un rocher ; l'espece humaine est une goutte d'eau passagere et agitée (42). La vie peut se comparer à une écume (qui se leve et s'abaisse en un moment).

Celui qui ne s'applique pas fortement à remplir les devoirs de la religion, afin de s'ouvrir les portes du ciel, sera dévoré par le feu du repentir lorsque la douleur le frappera, ou que la vieillesse engourdira ses membres.

La tortue lui répondit : « Vous avez très-mal fait d'amasser tant de provisions ».

La libéralité est le plus sûr moyen d'accumuler des trésors. C'est un seau qui distribue les eaux cachées au fond d'un puits.

L'insensé qui, au détriment de son propre bonheur, s'amuse à amasser de la fortune, porte des fardeaux pour les autres, et endure bien des chagrins.

Si nous sommes riches des biens dont nous ne jouissons pas, ou dont nous ne faisons part à qui que ce soit, nous le sommes aussi des trésors renfermés dans les entrailles de la terre.

Les biens que possède un avare sans en jouir , ne sont pas plus à lui qu'aux autres hommes. Lorsqu'on dit de quelqu'un « *il a tant* », on a souvent bien de la peine à le déterminer au moindre sacrifice.

Les richesses de l'avare ne sont ni pour les habitans du ciel, ni pour les brahmanes , ni pour ses parens, ni pour lui-même ; mais elles deviennent la proie du feu, des voleurs et des magistrats.

Celui qui épargne sur sa nourriture tandis que son or est enseveli dans le sein de la terre, prend toutes les mesures nécessaires pour passer dans la région inférieure (43) (*l'enfer*).

Donner avec grace , avoir de la science sans orgueil , joindre la clémence à l'héroïsme , être riche et libéral , tous ces avantages sont difficiles à réunir.

Il faut sans doute avoir quelques provisions , mais elles ne doivent pas être

trop considérables; un jackal pour avoir voulu en accumuler beaucoup, fut tué par la détente d'un arc.

La souris desira savoir cette histoire, et la tortue la satisfit aussi-tôt.

F A B L E V I I.

LE CHASSEUR , LE CERF, LE SANGLIER ,
LE SERPENT ET LE JACKAL.

UN chasseur de la province de Kattac, avoit un goût particulier pour la viande; étant un jour à chasser dans les montagnes, il tua un cerf. Comme il emportoit sa proie, un sanglier d'une taille effrayante, passa devant lui. Aussitôt ce chasseur avide dépose son fardeau à terre, et lance une fleche au sanglier; le terrible animal blessé fond sur l'agresseur en poussant un cri semblable au bruit du tonnerre qui gronde dans le sein des nuages. Il porte, avec ses défenses, un coup terrible dans les reins du chasseur, qui

qui tombe comme un arbre coupé par le pied. Au même moment un serpent de l'espece qu'on nomme ajagara, poussé par la faim, étoit dans les environs ; il se dresse et mord le sanglier qui tombe sur lui pour ne plus se relever.

Quand une cause aussi puissante que le feu, l'eau, le poison, l'épée, la faim, la maladie ou une chute agit sur le corps, les esprits vitaux ne tardent pas à l'abandonner.

Sur ces entrefaites, passa un jackal qui cherchoit sa proie de tous côtés. Il aperçut le cerf, l'homme et le sanglier ; après les avoir contemplés d'un air satisfait, « voilà, dit-il, un excellent régal « préparé tout exprès pour moi ».

Si les êtres sensibles éprouvent quelquefois des chagrins auxquels ils ne s'attendent pas, ils sont aussi agréablement surpris par de bonnes fortunes égale-

ment inattendues. Mais je crois que la providence montre ici une générosité extraordinaire.

« Comptons pour combien de temps
« j'ai ici de nourriture; l'homme me du-
« rera un mois tout entier, je ne mange-
« rai pas ce cerf et ce sanglier en deux
« autres mois; le serpent me nourrira
« pendant un jour; il faudra bien que je
« goûte aussi de la corde de l'arc. Com-
« mençons par ce qui a le moins de sa-
« veur, mangeons d'abord ce boyeau de
« chat qui sert à tendre l'arc. En effet,
« il s'avança pour satisfaire son appétit;
« mais à peine y eut-il porté la dent, que
« l'arc, en se débandant lança la flèche
« qui lui perça les flancs, et il fut réduit
« à l'état des cinq éléments (44).

J'estime les richesses données à celui qui
en est digne, et dont on jouit chaque

jour. Le reste est réservé pour on ne sait qui.

A quel dessein prodiguer ici les expressions les plus fortes pour citer quelques exemples ?

Les hommes d'un esprit philosophique, ne desirent pas ce qu'ils ne peuvent obtenir, et ne regrettent point ce qui est perdu. Ils ne paroissent pas non plus embarrassés dans les temps de calamités.

Il se peut que ceux qui ont étudié de bons livres, soient encore des insensés. L'homme savant est celui qui met sa science en pratique. Un bon remède est celui qui rend véritablement la santé au malade.

Les préceptes de la philosophie ne sont d'aucune utilité pour l'homme pussillanime dominé par la crainte. Quel usage un aveugle peut-il faire d'une lampe quoiqu'elle brûle dans sa main.

« Cependant, ajouta la tortue, il vaut
F 2

« mieux vivre content dans cette contrée
« où le bien se trouve mêlé avec le mal ».

« — Je n'accorde pas cela ; répliqua
« la souris ».

Un véritable héros connoit-il une patrie
ou des pays étrangers ? Tous les endroits
où il s'arrête lui appartiennent par l'é-
clat de ses armes. Il étanche sa soif
avec le sang de l'éléphant royal, dans
la forêt même où le lion exerce ces re-
doutables dents et les griffes dont ses
pieds sont armés.

Comme les grenouilles courent en foule
vers les marais, et les oiseaux vers un
étang plein d'eau, de même les richesses
de toute espèce tombent dans les mains
de l'homme laborieux.

Le plaisir mérite qu'on s'en occupe quand
on le rencontre, il en est de même des
peines qui nous arrivent, car les plaisirs
et les chagrins tournent comme une roue.

La déesse du bonheur (45) accompagne

elle-même l'homme qui cherche une retraite, lorsqu'il est ferme, généreux, d'une conduite régulière, ennemi des plaisirs défendus, brave, capable de connoître le mérite, et constant dans l'amitié.

Le sage dépourvu de fortune est élevé à des emplois honorables, tandis que l'homme vil, avec toutes ses richesses, gémit dans la disgrâce.

Sans posséder une mine d'or, on peut trouver en soi-même cette noble ardeur qui nous porte à pratiquer toutes les vertus.

« Ecoute-moi, mon amie, dit la tortue ».

Quoique tu fusses autrefois opulente et considérée, la perte de ta fortune ne doit pas te chagriner. Les affaires des hommes s'élevent et tombent comme une balle qu'on lance avec la main.

L'ombre d'un nuage, la bienveillance du vulgaire, du blé nouveau, les femmes, la jeunesse et la fortune donnent des jouissances de bien courte durée.

On ne devrait jamais être inquiet pour sa subsistance, le créateur des choses y a pourvu. A peine une femme a-t-elle donné le jour à un enfant, que deux sources de lait coulent de son sein maternel.

« Mon ami »,

Celui qui a donné aux oies un plumage blanc, un plumage vert aux perroquets, et qui a chamarré de diverses couleurs la robe des paons, pourvoira toujours à leur subsistance.

« Apprends, mon cher, les secrets des « sages ».

Comment les richesses procurent-elles le bonheur ? On se tourmente pour les acquérir, on s'afflige quand on les perd ;

elles suscitent entre les parens des divisions éternelles.

Quel bonheur pour la vertu, si celui qui ne respire que le gain, venoit à perdre tous ses desirs.

Les oiseaux de l'air, les bêtes des campagnes, les habitans des eaux, trouvent tous leur nourriture ; ainsi regne partout l'abondance.

Le riche a lieu de craindre le magistrat, l'eau, le feu, les voleurs et même ses concitoyens, comme l'homme bien portant craint la mort.

Dans cette vie agitée, est-il un tourment plus cruel que de nourrir des desirs impuissans, sur-tout quand on ne peut y renoncer ?

On devrait considérer que les richesses ne s'acquierent point aisément, qu'il est difficile de les conserver, et que la perte de ce que l'on a gagné est aussi douloureuse que la mort même.

Si la soif des richesses s'éteignoit , où seroit le pauvre , où seroit le riche ?

Quelqu'objet que nous desirions , nous finissons par en être dégoûtés ; cesser de vouloir une chose , c'est l'avoir obtenue.

« Mais pourquoi nous apesantir sur ce sujet , employons le temps à une conversation plus intéressante ».

Ceux qui se connoissent bien eux-mêmes , passent leur vie dans la gaieté , sans le moindre chagrin , jouissant du moment présent , ne songeant point au monde , et libres de toute crainte.

Les instructions , l'élévation et l'abaissement , les unions , les séparations , voilà ce qui remplit la vie de tous les animaux depuis leur naissance jusqu'à leur mort.

« Charmante tortue , tu es pleine de mérite ; on peut avoir confiance en toi ,

« et se mettre sous ta protection », s'écria le corbeau.

Les bons sont toujours disposés à secourir tous les hommes bienfaisans que le malheur poursuit. Les éléphans se présentent volontiers à porter le fardeau de leurs compagnons embarrassés dans le borbier ».

Les personnes vertueuses aiment ceux qui leur ressemblent; elles ne sont haïes que des misérables qui ne pratiquent pas la vertu. L'abeille quitte la forêt pour aller sur le lotus, tandis que la grenouille n'a pas d'asile.

Un homme vraiment estimable, et qui réunit la bonté à la grandeur, c'est celui que les indigens ou les supplians ne sollicitent jamais en vain, et de la maison duquel ils ne sortent pas avec l'air mécontent.

C'est ainsi que ces fideles amis pas-

soient leur temps, chacun prenoit la nourriture qui lui convenoit, et ils menoient ensemble une vie très-heureuse.

Un jour ils virent arriver un cerf qui avoit l'air très-alarmé, son cœur palpi-
toit de crainte. Les trois amis s'avan-
çoient déjà vers le fugitif ; mais ils crai-
gnirent que l'ennemi qui l'avoit si fort
épouvanté, ne fût encore à sa poursuite.
Ainsi la tortue se plongea dans l'eau, la
souris se retira au fond de son trou, et le
corbeau s'envola sur la cime d'un arbre.
Ce dernier ayant regardé de toutes parts,
les rassura, et la compagnie se réunit.
« Salut à notre ami le cerf, dit la tortue,
« tu es le bien venu. Puisse-tu trouver
« ici les secours que tu desires et qui
« conviennent à ta situation ! Que cette
« forêt ne devienne jamais la propriété
« d'un maître » !

Le cerf lui répondit : « Un chasseur
« m'a réduit dans l'état où vous me

« voyez, et je suis venu me mettre sous
« votre protection ».

Selon la décision des sages, on est aussi
criminel d'abandonner celui qui deman-
de du secours dans l'indigence ou dans
le danger, que d'attenter à la vie d'un
Brahmane.

« Ainsi je desire beaucoup de culti-
« ver votre amitié ».

« Seigneur, dit la souris, il ne sera
« pas difficile de vous contenter ».

On distingue quatre especes d'amis. Nos
propres enfans, nos parens, ceux avec
qui nous avons une origine commune,
et enfin les personnes que nous avons
préservées de quelque malheur.

« Ainsi vivons tous ensemble dans
« une parfaite égalité ».

Ce discours rendit l'espérance au pau-
vre cerf. Il trouva sa nourriture ordinai-

re, et après avoir bu il se reposa à l'ombre d'un arbre planté sur le bord du ruisseau.

De l'eau de puits, l'ombre d'un bananier, une femme bien noire, une maison de briques, devraient être chaudes dans l'hiver, et froides dans les chaleurs.

« Mon ami, lui dit la tortue, qui t'a-
« voit donc ainsi réduit aux abois? Quel-
« ques chasseurs porteroient-ils leurs pas
« dans cette forêt isolée? — « Je vais
« vous apprendre, répond le cerf, des
« nouvelles bien importantes. Dans le
« royaume de Kalinga est un prince
« très-belliqueux. Il vient de conqué-
« rir quelques provinces voisines de ses
« états. Comme sa colere est maintenant
« apaisée, il a fixé sa demeure sur les
« bords d'un fleuve; demain il doit ve-
« nir pêcher dans la riviere blanche. Je
« tiens cette nouvelle d'un chasseur de
« sa suite ».

« Dans une affaire aussi périlleuse , il
« faut s'occuper des moyens de nous sau-
« ver ». La tortue effrayée s'écria : —
« Je vais chercher ma sûreté au fond des
« eaux ». — « Faites », dirent le cerf et
le corbeau. La souris , après avoir réflé-
chi pendant un moment , prit la parole :

« Le meilleur parti que la tortue puisse
« prendre , c'est de se retirer au fond des
« eaux ; il ne conviendrait pas , selon
« moi , qu'on la surprît rampante sur le
« rivage ».

Pour les animaux aquatiques , leur force
est dans l'eau ; pour les habitans des
villes , elle est dans leur citadelle ; celle
des fantassins est dans leur propre pays.
La force des princes consiste dans une
armée bien disciplinée.

« Je me flatte , mon cher corbeau ,
« que , grace à cet avis , la tortue n'éprou-
« vera pas le même regret qu'un certain

« marchand dont je vais vous raconter
« l'histoire, si vous êtes curieux de l'en-
« tendre ». Ces amis y consentirent vo-
lontiers, et la souris commença.

F A B L E V I I I.

LE FILS DU RAJA ET LA FEMME DU
MARCHAND.

UN Raja de la ville de Poura, avoit désigné son fils pour son successeur. Ce jeune prince très-opulent, se promenant un jour dans les environs de sa ville, aperçut la femme d'un marchand. C'étoit une jeune personne dans la fleur de la jeunesse, elle méritoit, par ses charmes, d'étendre les conquêtes de l'amour. *Charmante*, c'étoit le nom de la jeune femme, fixa aussi le prince, et son cœur alors fut blessé des traits du plus charmant des dieux, et elle partagea volontiers sa flamme.

Aucun homme ne paroît agréable ou désagréable aux femmes ; on peut les comparer à des genisses errantes dans la campagne, où elles cherchent de l'herbe fraîche.

L'infidélité, la violence, la fausseté, l'extrême avarice, le manque total de bonnes qualités, l'impureté, sont des vices naturels au genre féminin.

Le jeune prince rapporta dans son palais un cœur plein d'amour ; aussi-tôt il envoya une messagere auprès de son amante. Après avoir entendu les propositions, *Charmante* donna une réponse bien propre à tromper. — « Je suis fidelle à mon époux, et jamais aucun autre homme n'a porté la main sur moi ».

Celle qui ne fait pas les délices de son mari, est indigne du nom de femme. Le mari est le protecteur de sa femme, et le feu rend témoignage à son honneur (46).

La beauté du rossignol, est la voix ; la beauté d'une femme, est la fidélité à son mari ; la beauté d'un malheureux, est la science, et pour un pénitent, c'est la patience.

Celle qui est propre dans sa maison, celle qui a beaucoup d'enfans, celle qui est l'ame de son mari et qui lui obéit aveuglément, est vraiment une femme.

« D'après cette morale, je me ferai
« un devoir sacré d'exécuter, sans exa-
« men, tout ce que mon seigneur exige-
« ra de moi ». L'entremetteuse lui dit :
« Vous avez raison », et *Charmante* per-
sista dans sa résolution.

Quand elle eût bien expliqué toutes ses intentions, l'entremetteuse vint en rendre compte au prince. Celui-ci projeta de l'inviter avec son époux, et de lui donner, devant ce témoin, des marques flatteuses d'attention et de respect ;
mais

mais la messagere assuroit que ce n'étoit pas le moyen de réussir. « Croyez-moi, » dit-elle, employez l'artifice ».

On exécute avec la ruse, des entreprises qui n'auroient jamais réussi par la force. Un éléphant fut tué par un jackal, pour s'être engagé dans un lieu marécageux.

Comme le Raja desiroit de savoir ce dont il s'agissoit, elle ne se fit pas prier pour raconter la fable qu'on va lire.

F A B L E I X.

LE JACKAL ET L'ÉLÉPHANT.

IL y avoit, dans une forêt, un superbe éléphant tacheté de blanc. Des jackals qui le fixoient attentivement, jugerent que si l'on pouvoit trouver quelque stratagème pour le tuer, ils auroient des provisions pour plus de quatre mois.

L'un d'eux, plein d'inclinations vicieuses, et naturellement perfide, assura

qu'il avoit assez de ressource dans l'esprit pour perdre l'éléphant, et jura sa mort. Peu de temps après, ce traître l'ayant rencontré, le salua d'un air soumis : « Seigneur plein de générosité, « dit-il, daigneriez-vous m'accorder un « moment d'entretien ? » — « Qui es- « tu, demanda l'éléphant ? et d'où viens- « tu ? » Je suis un jackal envoyé vers « vous par l'assemblée des habitans de « ces bois. Ils m'ont chargé de vous « représenter qu'une forêt aussi vaste « que celle-ci ne pouvoit se passer d'un « souverain ; et comme votre hauteesse « possède les plus grandes vertus, ils « vous ont choisi d'un commun accord, « pour vous sacrer leur Raja (47) ».

L'homme qui, sans s'écarter jamais des sentiers de ceux que l'on élève en dignité, joint la pureté de l'ame à la noblesse des sentimens, la justice aux autres vertus, et qui est consommé dans la poli-

tique, mérite qu'on le nomme MAITRE
DE LA TERRE.

Le souverain du monde, semblable aux
nuages, est le réservoir du peuple.

Dans ce monde, où tout est soumis à un
pouvoir supérieur, il est difficile de trou-
ver un homme de bien chez des peu-
ples qui, pour la plupart, sont gouver-
nés avec le fouët.

Semblable à la femme sage qui se réfugie
auprès de son époux, la crainte des châ-
timens le détermine à demander du se-
cours au foible, au malheureux, au ma-
lade et même au pauvre.

« Pour ne pas laisser échapper l'occa-
sion favorable, daignez me suivre
« promptement. » En parlant ainsi, le
jackal dressait sa queue, et alloit en
avant. Aveuglé par l'ambition, l'éléphant
prit la même route que son perfide con-
ducteur, et le suivit si fidelement qu'il se
plongea tout-à-coup dans un immense

bourbier. « Mon ami, s'écria-t-il, que
« faire dans ce désastre ? je me vois em-
« bourbé. » Le jackal lui dit en souriant :
« Si votre hauteesse veut prendre le bout
« de ma queue avec sa trompe, je la dé-
« barrasserai. Voilà le fruit des discours
« auxquels tu as ajouté foi. »

Tant que tu vivras éloigné de la société
des bons, il faudra que tu tombes dans
celle des scélérats.

Quelques jours après, l'éléphant étant
mort faute de nourriture, les jackals le
dévorerent.

La jeune Raja, d'après l'avis de son
entremetteuse, envoya chercher l'époux
de *Charmante*, lui donna des marques de
la plus grande distinction, le prit à son
service, et le chargea de ses affaires les
plus secrettes. Un jour que le prince,
sortant du bain, s'étoit frotté d'huile, par-
fumé et revêtu d'habits magnifiques, il

dit au mari de *Charmante* : « Je veux
« donner aux jeunes personnes de la
« ville, une fête qui durera un mois ;
« elle commencera ce soir. Vas donc me
« chercher, avant la nuit, une jeune vier-
« ge de la plus rare beauté. Quand on
« me la présentera, je la recevrai avec
« tout le respect dû à son sexe ; enfin ,
« elle sera traitée comme il convient. »

Celui-ci exécuta promptement les ordres de son maître, et lui amena une jeune personne telle qu'il l'avoit demandée. En l'aménant, il résolut de bien examiner de quelle manière on la recevrait. Le Raja la fit asseoir sur un superbe sofa, la combla de riches présens, tant en robes qu'en bijoux, et lui ayant donné une garde, il la renvoya aussi-tôt chez elle. Le confident, spectateur de tout ce qui venoit de se passer, dit en lui-même :
« Voilà un homme vraiment scrupuleux,
« il respecte la femme d'un autre com-

« me sa propre mere. » Trompé par la confiance que lui avoit inspirée ce stratagème, aveuglé par l'ardeur du gain, le pauvre mari prit sa femme pour la présenter à son maître. Celui-ci, voyant l'aimable objet pour lequel il soupiroit depuis si long-temps, s'écria : « Ma *Charmante*, « où vas-tu » ? Au même instant il se leve, et, sans songer au personnage présent, il l'embrasse tendrement : enfin, les yeux à demi-fermés et éteincelans de volupté, il la couche sur un sofa garni de fraches d'or et de pierreries. Le triste mari, regardant fixément sa femme, restoit immobile comme une statue. « Voilà, « continue la souris, comment un insensé « a eu la maladresse de s'attirer le plus « grand des chagrins. Je crains pour toi « la même destinée. »

La tortue, qui avoit écouté ce récit avec beaucoup d'attention, s'écria, tou-

te transie de peur : « Mes amis, je vais
« me sauver au fond des eaux. » Sur le
champ elle se mit en route. La souris et
les autres suivirent la fugitive. Mais à
peine avoient-ils fait quelques pas, que
la tortue fut prise par un chasseur qui
battoit alors la forêt. Comme il se trou-
voit excédé de faim et de fatigues, il atta-
cha sa nouvelle proie au bout de son arc,
et se mit en devoir de regagner son logis.
Cet accident causa la plus vive douleur
au cerf, au corbeau et à la souris. Cette
derniere sur-tout ne put retenir ses plain-
tes.

« Prête à sortir d'un océan de malheurs,
« je me vois plongée dans un autre.
« Que d'infortunes m'accablent par ma
« faute, disoit-elle !
« Celui que la nature même a fait notre
« ami est un don de la providence ; une
« amitié sincère brave l'infortune.
« On a moins de confiance dans sa mère,

« dans ses femmes, dans ses freres, et
« dans ses propres enfans, que dans
« l'homme sur l'amitié duquel on peut
« compter. »

Après avoir ainsi déploré le sort de sa malheureuse compagne, la souris continua ses gémissemens. « Que mon destin est rigoureux, s'écria-t-elle ! »

Le corps est sujet à des maladies, l'opulence est en but aux calamités ; les désavantages sont inséparables des avantages : c'est ainsi que chaque chose porte avec soi son contraire, qui doit la détruire.

Après avoir gardé le silence pendant un moment, elle s'écria encore : —

Qui donc a pu former le plus précieux des mots, le nom d'AMI, c'est-à-dire, celui qui chasse la crainte, avant-courrière du chagrin, et reçoit la confiance de tous nos plaisirs ?

Il est bien difficile de rencontrer un ami sur lequel on puisse reposer les yeux, qui fasse les délices de notre ame, et dans le sein duquel nous versions nos jouissances et nos chagrins.

Tous les autres amis, attirés par l'appât du gain, se trouvent dans les momens de prospérité; mais l'adversité est une pierre de touche à laquelle ils ne résistent pas.

En déplorant aussi la destinée de sa malheureuse amie, la sensible souris dit au cerf et au corbeau : « Faisons tous nos efforts pour délivrer notre chere tortue avant que le chasseur ne sorte de la forêt. — Songeons à ce que nous devons faire. Il faut, continua la souris, que le cerf aille sur les bords de la riviere, et qu'il fasse le mort, le corbeau s'approchera de lui comme pour le becqueter; quand le chasseur découvrira cette proie, il voudra s'en

« emparer ; dans l'excès de sa joie, il
« posera la tortue à terre pour défendre
« le cerf ; pendant ce temps, je rongerai
« les nœuds qui retiennent notre compa-
« gne. » Le cerf et le corbeau s'acquitterent aussi-tôt de leur commission. Tourmenté par la soif, le chasseur avoit mis sa tortue sur le rivage ; et, après avoir bu, s'étoit assis à l'ombre d'un arbre. Tout à coup il apperçut le cerf étendu par terre ; croyant qu'un autre chasseur l'avoit tué, il se félicitoit déjà de sa bonne fortune, et s'avança vers cette nouvelle proie, un couteau à la main. Dans le même moment, la souris parvint à rompre les cordes dans lesquelles étoit enfermée la tortue, qui profita de sa liberté pour se précipiter dans l'eau. Le cerf voyant approcher le chasseur, se leva promptement et s'enfuit : ce dernier retourna sur ses pas, et ne trouvant plus sa tortue au pied de l'arbre : « j'ai été

« bien payé, dit-il, pour avoir agi avec
« aussi peu de précaution. »

Celui qui abandonne une chose assurée
pour une autre très-incertaine, perd à la
fois ces deux objets.

Enfin, il regagna son logis, dupe de
sa propre imprudence. La tortue et ses
amis goûterent long-temps ensemble un
bonheur mutuel.

Les fils du Raja dirent à leur sage ins-
tituteur : « Vous nous avez tous beaucoup
« amusés, et nos vœux sont parfaitement
« remplis. — Que tous les autres desirs
« de vos hautesses soient également sa-
« tisfaits, répondit *Vichnou Sarma!* »

Princes généreux, puissiez-vous trou-
ver des amis dans ce monde! Que la
déesse du bonheur vous accompagne
par-tout! Que les souverains, fideles à

108 FABLES ET CONTES INDIENS.

leurs devoirs, gouvernent et protègent
la terre!

Que ceux qui pratiquent le bien, obtien-
nent la joie de l'ame pour récompense de
leur bonne conduite! Les discours seuls
ne font pas la grandeur. Que celui qui
porte un croissant pour diadème procure
la prospérité aux peuples de la terre!

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

Cette 1^{re} partie est la
traduction du premier
Chapitre des Histoires
traduit par Wilkins -
les autres n'ont pas été
les trois autres, dans
par le baron anglais.

FABLES ET CONTES

INDIENS.

SECONDE PARTIE.



FABLES ET CONTES

I N D I E N S .

I.

LE RAJA ET SON SINGE,

Conte.

UN savant Brahmane qui s'étoit plus occupé d'orner son esprit que d'augmenter ses richesses, se voyoit réduit à la plus affreuse pauvreté. Malgré ses soins et ses travaux, il ne pouvoit plus subvenir à la dépense journaliere de sa maison. Loin de le soulager, sa femme acariâtre, augmentoit par des reproches superflus et amers, ses chagrins et son embarras. Tant de tribulations épuisèrent la patience du malheureux Brahmane, et dans un de ces momens douloureux où le désespoir étouffe tous les sentimens d'hon-

neur et d'humanité, il résolut de réparer par son adresse les injures de la fortune. Plein de ce coupable projet, sa probité ne l'abandonna pas entièrement, et pour soulager sa misère, il ne vouloit pas réduire un indigent à l'affreuse extrémité où lui-même se trouvoit. Il sentoit par sa propre expérience, toute l'énormité d'un pareil crime. — « C'est aux riches, dit-il, à nous aider, car tout ce qu'ils possèdent au-delà de l'honnête nécessaire ne leur appartient pas. Le leur enlever, c'est leur faire restituer des biens dont ils devroient se défaire de leur propre mouvement. Cet acte de justice leur seroit plus méritoire s'ils l'exerçoient eux-mêmes; mais pourquoi me forcent-ils de suppléer à la bonne volonté qui leur manque (a).

(a) On voit que les Brahmanes savent aussi composer avec leur conscience, et qu'ils ne manquent pas de subtilités pour pallier leurs mauvaises actions.

Tels étoient les captieux raisonnemens avec lesquels notre Brahmane tâchoit d'éluder les récriminations importunes de sa conscience. Il ne s'agissoit que de trouver un personnage dont les richesses fussent assez connues pour ne pas douter qu'il n'en eût beaucoup de superflues. Le Raja n'étoit pas un homme équivoque ; ses dépenses extravagantes renouvelées tous les jours étoient une excellente attestation de son opulence , et sur-tout de l'ennui qu'elle lui causoit. L'en débarrasser , c'étoit , à coup sûr , lui rendre service. Mais comme le Brahmane craignoit l'indiscrétion de certains témoins qui auroient pu mal interpréter ses intentions , la nuit lui parut le moment le plus favorable pour l'exécution de son projet.

Il s'introduisit , à la lueur de la lune , dans le palais et dans la chambre du Raja ; mais quel fut son étonnement de voir que le Prince avoit auprès de lui un

singe pour veiller à sa sûreté? Il se retira dans un coin, espérant que la sentinelle succombant au sommeil, ne tarderoit pas à fausser sa consigne. Tout étoit dans la plus profonde tranquillité, quand un serpent grimpa sur la fenêtre; son ombre fut réfléchié par la lune, sur le visage du Prince endormi. Le singe qui la prit pour le reptile même, tira un sabre pour le tuer. Le Brahmane voyant la dangereuse méprise de cet animal, céda au premier mouvement de la nature; il courut sur le singe et le renversa d'un coup de bâton. Le bruit de cette chute éveilla le Raja, qui fut bien surpris de voir son singe tué, un sabre nu sur son lit, et un étranger dans son appartement. Il demanda qu'est ce que tout cela signifioit. L'autre raconta naïvement le motif de son audacieuse entreprise qui n'auroit jamais été découverte s'il eût laissé faire le singe. Touché de tant de sincérité, le Raja donna pour

récompense au Brahmane une somme considérable pour sa subsistance et celle de sa famille.

Un stupide ami est mille fois plus dangereux qu'un sage ennemi.

I I.

LES DEUX DOCTEURS,

ou la sagacité vaut mieux que l'érudition.

UN Monarque indien entretenoit deux hommes de lettres dans son palais. L'un toujours enterré dans les livres, étoit regardé comme un prodige d'érudition. Rien n'avoit pu le détourner de ses études, aussi étoit-il devenu infiniment plus savant que son compagnon qui avoit en récompense une sagacité rare, et une étonnante présence d'esprit. Tous deux extrêmement avides de renommée, se portoient mutuellement envie, et chacun décrioit secrètement le mérite de son confrere. Ne sachant à qui des deux accorder la palme de la préférence, le Raja chercha long-temps l'occasion de mettre leurs talens à l'épreuve. A la fin

elle se présenta. Il s'agissoit d'envoyer des ambassades à des Princes voisins ; nos deux savans en furent chargés, et on leur remit, sans les en avoir prévenus, deux caisses qui étoient, leur dit-on, remplies de présens magnifiques.

Notre grave érudit remit sa boîte comme on le lui avoit recommandé ; mais quand elle fut ouverte, il resta interdit en voyant qu'elle ne contenoit que de la cendre ; et ne pouvant répondre aux questions que le monarque lui faisoit sur cet étrange présent, il fut honteusement chassé de l'audience et revint tout confus auprès du Raja son maître.

L'autre Ambassadeur remit également sa caisse qui n'étoit pas plus richement garnie que celle de son confrere ; mais il fut bien moins entrepris que lui ; sa sagacité le tira d'affaire. Il dit, sans paroître déconcerté, que le Roi son maître ayant offert dernièrement un grand sacrifice,

selon les rits de leur sainte religion, on l'avoit chargé de renouveler l'alliance qui existoit depuis si long-temps entre ces deux Monarques, et de la consolider encore par les présens et les bénédictions ordinaires. En parlant ainsi, notre Ambassadeur se met à réciter une courte priere, ensuite il prend un peu de cendres avec le pouce et le doigt du milieu, et fait une marque sur le front du Monarque, qui reçoit ce gage de respect et d'amitié avec la plus vive reconnoissance. Cet Ambassadeur comblé d'amitiés, revint chargé de présens, et suivi d'une nombreuse escorte. A son retour, il reçut de son Roi l'accueil le plus favorable. Tout le monde admiroit sa présence d'esprit et l'adresse avec laquelle il s'étoit tiré de ce mauvais pas; enfin il jouit des distinctions les plus honorables, et parvint aux premières charges de l'État, tandis que son rival, malgré son érudition,

fut parfaitement oublié, et tomba dans une profonde obscurité, d'où ne purent jamais le tirer ses immenses ouvrages.

O ! toi qui te tourmentes jour et nuit, pour entasser confusément dans ta tête des langues, des noms et des dates, apprens que dans les affaires la sagacité, le bon sens sont plus utiles qu'une profonde érudition (a).

(a) Ces avantages ne sont pas incompatibles ; il est des mortels privilégiés qui les réunissent quelquefois même à un degré éminent, et sans aller chercher mes preuves dans l'antiquité ni chez nos voisins, je citerai le sage et vertueux Maire de notre capitale. Après s'être acquis, par ses ouvrages, l'estime des Astronomes, des Savans et des Littérateurs de l'Europe, M. *Bailly* n'a-t-il pas mérité l'approbation et la reconnaissance de tous les François, par sa conduite dans la présidence de l'Assemblée Nationale ? maintenant qu'on ose médire de l'érudition et des savans.

I I I.

LES TROIS POUPÉES, OU LES STATUES
EMBLÉMATIQUES,

Conte indien, traduit du Persan.

UN Raja qui avoit des doutes sur la sagacité d'un de ses Gouverneurs de province, voulut s'en assurer en la mettant à l'épreuve ; il lui envoya trois poupées, en lui annonçant par une lettre que chacune d'elles contenoit un sens caché dont il falloit donner l'explication à une époque fixée, sous peine de perdre son poste. Le Gouverneur examina soigneusement ces figures, et n'y trouvant aucune marque particulière, il se creusoit vainement la tête pour découvrir quel sens caché elles pouvoient renfermer. L'affaire étoit trop importante pour la négliger, il se hâta donc d'assembler les savans pensionnés et nourris dans son palais. Il leur ordonna de chercher l'explication de ces

pouppées mystérieuses, et promit une magnifique récompense à celui qui feroit cette heureuse découverte. Tous s'évertuerent à l'envi; les livres de problème, de magie, de secret, furent tirés de la poussière, lus et compulsés mille et mille fois, mais toujours inutilement, car personne ne réussit.

Ces Savans, le Gouverneur, et toute sa cour, étoient plongés dans le désespoir, quand on vit arriver un jeune Brahmane, fils d'une pauvre veuve, qui, aux dons les plus rares de la nature, joignoit toutes les connoissances que l'on acquiert par une étude ardente et opiniâtre; mais tant de qualités n'avoient point réparé les injures de la fortune, et la misère l'ayant chassé de son pays, il venoit dans cette ville chercher quelque occupation lucrative. En arrivant, il apprit l'embaras du Gouverneur, et la grande récompense promise à quiconque parviendrait

à expliquer cette importante énigme; il voulut tenter la fortune. Ayant nettoyé de son mieux ses habits de voyage, il se présenta au palais comme un homme qui pourroit être utile dans la circonstance. L'Officier des gardes n'attendit pas que le Brahmane demandât à voir les trois poupées, il le prit par la main, et le conduisit très-poliment dans le principal appartement du palais, où on les avoit placées. Le jeune homme les examina bien attentivement, et pénétrant le sens mystérieux qu'elles renfermoient, il demanda la permission d'être admis en présence du Vice-Roi; celui-ci ne se fit pas prier pour lui donner une audience particulière dans laquelle on apporta les trois figures. Les Savans de la cour demandèrent vainement la permission d'y être admis. On voulut, par un refus, les punir de leur ignorance.

Le Brahmane prit un bout de fil ciré

qu'il introduisit dans l'oreille de la première statue. Voyant qu'il entroit facilement et sortoit même par l'oreille opposée, il la jeta de côté avec dédain. Il fit la même opération sur la seconde ; mais comme l'extrémité reparoissoit par la bouche, il la brisa en mille pièces. Mais le même bout de fil resta caché dans la troisième, et ne sortit par aucune issue ; alors il la caressa affectueusement, et la posa d'un air respectueux devant le Vice-Roi, ensuite il se mit à expliquer le but de l'opération qu'il venoit de faire.

— « Seigneur, apprenez qu'il y a dans
« ce monde trois especes d'hommes dont
« les caracteres différens sont représen-
« tés par les figures emblématiques que
« vous avez devant les yeux.

« Les uns légers et superficiels, n'ayant
« qu'un esprit foible et une courte mé-
« moire, ne reçoivent jamais que des
« impressions passageres qui s'effacent

« promptement ; ils écoutent tous les con-
« seils et n'en suivent aucun ; à la vérité
« les mauvais exemples sont peu dange-
« reux pour de tels personnages. Voilà ceux
« que représente la première figure que
« j'ai simplement repoussée ; car malgré
« leur inutilité pour l'Etat et la société,
« ils n'y causent pourtant aucun mal, et
« leur existence est à-peu-près nulle.

« La seconde espece me paroît infini-
« ment plus dangereuse que la première,
« ce sont les hypocrites et les fourbes,
« qui, sous le voile de l'amitié, gagnent
« la confiance des honnêtes gens, et tra-
« hissent ensuite les secrets qu'on leur a
« confiés. Ils causent à la fois la ruine des
« particuliers et des États. Voilà pour-
« quoi j'ai brisé avec indignation la sta-
« tue qui me représentoit cette exécra-
« ble partie du genre humain.

« La troisième espece d'hommes, dont
« la statue que vous avez sous les yeux

« est l'emblème, ont le cœur noble et
« loyal. On peut compter sur leur discrétion ; car ils gardent fidelement tous
« les secrets ; et dans leur conduite , jamais ils ne s'écartent des principes de
« la droiture, de l'honneur et de la fidélité. Voilà les hommes que l'on doit
« mettre à la tête des affaires de l'État ;
« eux seuls sont capables de former un
« corps de législateurs ou de magistrats,
« parce qu'eux seuls méritent l'amitié et
« la confiance de leurs compatriotes, et
« de tous les hommes, soit dans le commerce particulier de la vie, soit dans
« les affaires publiques ».

Ce discours plein de sagesse, transporta le Gouverneur d'admiration et de joie. Comme le terme fixé alloit expirer, son premier soin fut d'envoyer, en son nom, la réponse du jeune Brahmane au Monarque, qui en fut pleinement satisfait. Désespéré d'avoir soupçonné les talens

de son Gouverneur, il voulut réparer cette injure, et récompenser sa prétendue science, en lui donnant une province trois fois plus considérable que celle qu'il commandoit. Quoique l'histoire ne nous apprenne pas si les peuples eurent lieu de se féliciter de ce nouveau maître, ce qui garantit la bonté de son administration, c'est que dans ce poste éminent, loin d'oublier son bienfaiteur, il le combla de biens et d'honneurs, le prit ensuite pour Conseiller, et s'en fit un intime ami.

I V.

UTILITÉ DE LA RÉFLEXION.

Conte indien traduit du Sanscrit (a).

GARDEZ-VOUS bien d'agir avec précipitation, car le défaut de réflexion cause les plus grands malheurs, tandis que le bonheur vient trouver de lui-même l'homme qui agit avec prudence.

Cette sentence fut gravée sur une feuille de *palmier*, et l'écrivain la remit à un riche marchand qui la goûta infiniment; il paya une pièce d'or, cette feuille qu'il suspendit à la muraille de sa chambre à coucher, pour la lire matin et soir en se levant et en se couchant, car, connoissant toute l'importance de

(a) Ce conte est tiré du second volume des *Asiatick Miscelanies*, pag. 462.

cette maxime, il vouloit s'en pénétrer au point de ne jamais l'oublier.

Peu de temps après cette emplette, ses affaires de commerce le forcerent d'entreprendre un long voyage dans des pays très-éloignés, où il resta quinze ou seize ans. Pendant cette longue absence le pauvre marchand ne reçut aucune nouvelle de sa maison, de sa famille ni même de la femme qu'il avoit épousée quelques semaines avant de partir. Comme elle étoit dans la fleur de la jeunesse et d'une figure charmante, ces agrémens avoient fait le bonheur de son époux pendant les courts instans qu'il avoit passés auprès d'elle; mais durant cette longue séparation, ils lui causerent beaucoup d'inquiétudes et de tourmens. Afin de s'assurer par lui-même de sa fidélité, il ne voulut pas lui annoncer son retour.

En arrivant dans la ville, notre marchand se cacha jusqu'à la fin du jour; dès
que

que la nuit fut close, par le moyen d'une échelle de corde, il escalada la muraille de son jardin, et pénétra dans son ancienne chambre. Quelle fut sa surprise d'y voir deux lits occupés par deux personnes plongées dans le plus profond sommeil ! Dans l'un il reconnut son épouse, dans l'autre il aperçut, non sans la plus vive émotion, un beau jeune homme. A ce spectacle, suffoqué d'indignation, il s'appuie contre la muraille pour tirer son poignard, dans l'intention de tuer ces amans adulteres ; sa main levée pour frapper, fait tomber la précieuse feuille de palmier ; il la ramasse, et lit cette sage sentence oubliée depuis si long-temps. Il s'arrête, et pour ne point précipiter l'exécution d'une si sanglante vengeance, il remet jusqu'au lever de l'aurore, la punition des coupables.

Quoique sa femme dormît, ce mouvement l'éveilla, et reconnoissant son

époux, elle s'élança hors du lit pour l'embrasser. Celui-ci reculant d'un air d'indignation : — « Misérable, s'écria-t-il, dis-moi auparavant quel est ce jeune homme couché dans ta chambre ? — C'est notre fils bien-aimé, répondit-elle, qui attend avec impatience votre bénédiction ; au moment de votre départ, j'étois enceinte sans le savoir. Voici le fruit de notre amour, il sera digne de son père ».

Le marchand attendri, et fondant en larmes, embrassa sa chère épouse, et cet aimable fils que leur entretien avoit éveillé. Rougissant en lui-même de ses indignes soupçons, il frémit de la funeste vengeance qu'il avoit été sur le point d'exercer. En réfléchissant ensuite sur l'utilité de cette feuille de palmier, il fut convaincu par lui-même qu'il s'en falloit bien que cent pièces d'or pussent compenser la valeur d'une sentence qui avoit sauvé la vie de sa femme, de son fils, et qui lui avoit épargné les plus cuisans remords.

V.

LA JEUNE FILLE ET LE BRAHMANE,
OU LA RUSE INNOCENTE.

Conte indien, traduit du Pagrit (a).

UN vénérable Brahmané toujours occupé de ses fonctions sacrées, alloit cueillir dans un bosquet des fleurs pour en orner son temple, et faire des offrandes à la divinité. Tout-à-coup il s'arrêta en voyant un gros chien endormi au milieu des broussailles. Ce bosquet servoit de rendez-vous à un couple d'amans qui ne manquoit pas de venir chaque jour le visiter; dans ce moment, la jeune fille impatiente d'aller auprès de son bien-aimé qui l'attendoit au fonds du bocage, n'osoit cependant y pénétrer en présence du Brahmane qu'elle auroit bien voulu éloigner.

(a) Cette langue est une espèce de dialecte du Sanskrit.

Tout-à-coup s'apercevant de sa frayeur, elle en devina bientôt la cause, et sous prétexte de le rassurer, la rusée lui dit d'un air mystérieux :

Saint homme, avance avec confiance, et ne crains pas ce chien que tu vois ici étendu ; il a été tué aujourd'hui par un lion redoutable qui se repose maintenant dans ce bosquet, aux bords du *Godavéri*.

V I.

LE LANGAGE DE L'AMOUR (a).

UN jeune Brahmane aimoit tendrement une charmante personne de la caste des Banians, et lui étoit également cher. Cette réciprocité de sentimens ne les rendoit que plus malheureux. La loi qui défend le mélange des castes, ne leur permettoit pas de découvrir leur passion à leurs parens. Ils se contentoient de gémir en secret, et l'amour qui causoit leurs peines, les aidoit aussi à les supporter. Un jour que le jeune homme venoit voir sa bien-aimée, il fut bien surpris de la trouver avec sa mere et sa sœur : ce fâcheux

(a) Pour sentir toute la grace de ce conte, il faut savoir que chez les Indiens, le *lotus* est l'emblème de la beauté comme la rose l'est chez nous, et que les femmes de l'Asie portent ordinairement un petit miroir sur le pouce.

contre-temps le chagrina ; mais comme il ne vouloit pas s'en aller sans donner des marques de son amour , intelligibles seulement pour la personne à qui elles étoient adressées , il porta respectueusement un bouquet de *lotus* sur son front. La jeune fille répondit en lui présentant son petit miroir qu'elle tourna ensuite vers son cœur.

V I I.

LES YEUX ET LE COLLYRE ,

Fable (a).

PENDANT une nuit obscure que l'insomnie me rendoit bien longue, mille idées plus étranges les unes que les autres occupèrent mon imagination active. Cependant je méditai plus long-temps sur les qualités supérieures des *yeux* et du *collyre*, jusqu'à ce qu'un doux sommeil s'emparant de mes sens ; le conflit de toutes mes idées produisit l'espece de vision dont je vais rendre compte.

Il me sembloit que les *yeux* et le *collyre* dispuoient ensemble sur leurs méri-

(a) Cette fable est imitée du Persan.

Nota. Le collyre est une poudre noire dont les Orientales forment un cercle autour de leurs yeux pour leur donner plus d'éclat et faire ressortir la blancheur de leur peau.

tes particuliers, et voici à-peu-près de quelle manière ils soutenoient leurs prétentions.

Les yeux fronçant le sourcil avec humeur, commencerent ainsi la dispute.

— « Je suis l'organe le plus important
« pour tous les êtres ; je préside à la plu-
« part de leurs actions ; mais il ne me
« convient pas ici de vanter mon utilité,
« puisque tu n'en as aucune, ainsi la par-
« tie ne seroit pas égale. Parlons seule-
« ment de nos agrémens ; ignores-tu que
« je forme la plus grande beauté de la
« figure, que j'ai une légion d'adorateurs,
« et que je suis la plus noble partie des
« êtres vivans ? l'ame semble résider en
« moi, ou du moins je suis son inter-
« prète ; aucun langage n'est capable
« de rendre mon énergique silence, et
« l'orateur le plus éloquent me charge
« souvent de suppléer à ce qu'il ne peut
« exprimer ».

Le *collyre* ne se rendit point, et voulut contrebalancer les raisons de son adversaire.

« Mon ami, lui dit-il, tu portes bien
« haut tes prétentions, mais sans vouloir
« t'abaisser, ce qui me seroit très-aisé,
« connois donc quels sont tous mes avan-
« tages, ingrat! as-tu déjà oublié toutes
« les obligations dont tu m'es redeva-
« ble? Enivré d'amour-propre, tu renies
« ton bienfaiteur et tu te méconnois toi-
« même. Ignores-tu que les plus belles
« personnes se parent avec ma poussière,
« et m'appellent à leur secours pour vain-
« cre leurs rivales. Si les *croissans* des
« brillantes lunes de la beauté ne sont
« pas assez visibles, mes lignes arquées,
« les font mieux appercevoir; et si une
« joue de rose n'apporte pas en naissant
« une lentille couleur de musc, c'est à
« moi qu'il est réservé de suppléer à cet
« ornement essentiel ».

A ce discours, les *yeux* irrités, laisserent tomber deux larmes aussi limpides que des perles. —

« Misérable habitant des déserts,
« noir fossile, cesse tes vains discours
« qui t'ont si souvent attiré des châti-
« mens, car c'est pour te rendre plus ci-
« vile qu'on te réduit en poudre. Si nous
« paroissions quelquefois languissans et
« abattus, c'est par le dépit que nous
« cause ton voisinage; apprend donc à te
« connoître toi-même, et rappelle-toi
« bien sur-tout que les plus sages d'entre
« les hommes, t'accusent de tromperie
« et de fausseté. Tandis que la naïveté
« forme ma plus grande beauté, voici
« une perle que les poètes ont enfilée
« pour moi (a) ».

(a) Les orientaux appellent la poésie, *l'art d'enfiler des perles*. Voyez un discours sur la littérature orientale placé au commencement des contes, fables et sentences tirés de différens au-

De ces yeux sans défauts, aimable créature
Je vous prie, effacez l'inutile peinture.

Ils ajoutent en parlant de toi,

Cessez de recourir au collyre trompeur,
Vous n'avez pas besoin de sa fausse couleur.

« Les foibles charmes que tu possèdes et
« que tu procures ne te gagneront jamais
« les cœurs, et tu seras toujours méprisé
« des jeunes beautés à qui leur âge per-
« met de se passer de ton foible secours.
« Pour moi, je forme alors la partie la
« plus intéressante de leur figure, et
« l'on ne m'oublie jamais dans l'énumé-
« ration de leurs charmes; je suis le chef-
« d'œuvre du créateur, et la place que
« j'occupe annonce assez l'importance de
« mes fonctions ».

Le *collyre* voyant la supériorité des

*seurs arabes et persans par le TRADUCTEUR
des instituteurs politiques et militaires de TAMER-
LAN, page xvj.*

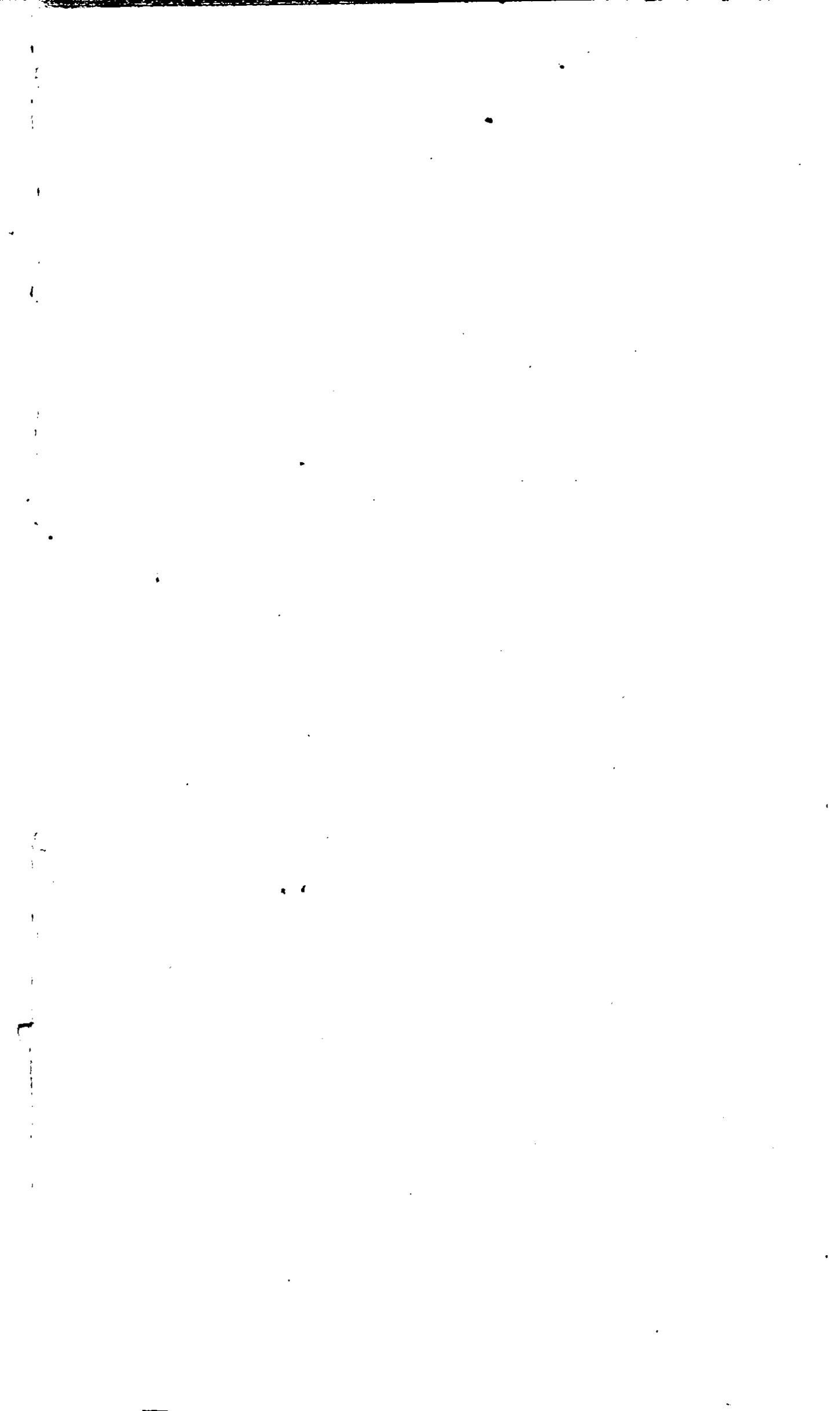
raisons de son adversaire , parla d'accommodement , et je fus choisi par les deux parties pour être le médiateur dans cette affaire qui intéressoit tant leur vanité.

« Mes bons amis , leur dis-je , cessez
« toutes ces vaines querelles , chacun de
« vous a des avantages qui lui sont pro-
« pres , et vous serez toujours chers aux
« beautés curieuses de donner encore un
« nouvel éclat à leurs charmes. La nature
« elle-même vous a mis dans une dépen-
« dance mutuelle ; loin de contrarier ses
« intentions , aidez-vous toujours réci-
« proquement , et devenus plus puissans
« l'un par l'autre , vous ne trouverez au-
« cun mortel capable de vous résister.
« La concorde est l'ame de la force.

Ce discours rétablit la paix entre les adversaires , et après avoir renouvelé leur alliance , les yeux permirent au collyre de venir prendre autour d'eux sa place ordinaire ; nous devons espérer que

cette concorde sera de longue durée, car nous voyons chaque jour avec quel soin nos jeunes filles l'entretiennent.

*Fin de la seconde et dernière partie des
Fables et Contes indiens.*



N O T E S
SUR LA RELIGION,
LES MOEURS, &c.
DES HINDOUX.

Pour servir d'éclaircissement aux
Fables et Contes de VICHNOU
SARMA.



NOTES.

Préface.

n^o.

(j) *LE Dieu de la politique et de la prudence est GANÈS (a). Les Hindoux ne commencent aucune entreprise sans lui adresser l'invocation qu'on voit à la tête de cet ouvrage. Ce Dieu n'a point de fête particulière, parce qu'on ne s'adresse aux autres Dieux que par sa médiation, et après lui avoir fait une offrande. La signification*

(a) GANÈS ou *Ghannis*, selon M. *Holwel*, signifie *pureté, sincérité du cœur*. L'explication de ce savant ne s'accorde pas entièrement avec celle de M. *Wilkins* qui appelle GANÈS, le *Dieu de la politique et de la prudence*. Comme l'autorité de chacun de ces deux savans est également respectable, nous engageons le dernier à donner quelques détails sur ce nom dans le premier ouvrage dont il enrichira la république des lettres. Voyez *les Evénemens historiques intéressans, relatifs aux provinces du Bengale*, par M. *Holwel*, 2^e. partie, pag. 171.

K

Préface.

n°. de son nom, qui désigne la pureté, suffit pour faire sentir la beauté de cette allégorie. Nos prières ne méritent d'être exaucées, qu'autant qu'elles partent d'un cœur pur et sincère. GANÈS est représenté avec quatre bras, et une tête d'éléphant blanc; un serpent suspendu à son col forme un anneau alongé qui pend sur son nombril; un autel lui sert de siège. Tous ces symboles caractérisent la pureté, la richesse, la puissance ou la force, qui, suivant les *Gentoux*, renferment tous les biens, mais qu'on ne peut obtenir que par une conduite pure et de bonnes œuvres. Les quatre bras surtout annoncent le pouvoir et l'efficacité des prières et des offrandes d'un cœur sincère.

D'après ces détails, et ceux qu'on trouvera dans la suite, il faut bien

Préface.

n^o. se garder d'accuser les *Hindoux* de polythéisme. Ils adorent un Être suprême, éternel, tout-puissant, dont ils ont déifié les différens pouvoirs ou attributs. Voilà pourquoi tous les noms de leurs dieux secondaires sont significatifs et désignent toujours un de ces attributs. Cette religion, si sublime dans son principe, s'altéra en passant chez des hommes trop grossiers pour en saisir l'esprit; transplantée chez les Egyptiens, les Grecs et les Romains, &c. elle devint méconnoissable, et produisit cette ridicule superstition et cet absurde polythéisme qui ont si longtemps exercé la foi des hommes et abruti leur raison.

(ij) *La Déesse de l'Harmonie et des arts* est SARASWATI (a), qui eut

(a) *Saraswati* ou *Sarsati*, invention, adresse, industrie, génie.

Préface.

n^o. pour époux le créateur BRAHMA (a). Elle préside à l'*imagination* et à l'*invention*, qu'on peut nommer *créatrice*. On l'adore comme protectrice des beaux arts, et particulièrement de la musique et de la rhétorique, et comme inventrice de la langue *sanskrite*, des lettres *devanagry*, et des sciences qui se perpétuent par l'écriture. Ses attributs correspondent à ceux de la MINERVE MUSICIENNE des Grecs et des Latins, qui inventa la flûte et présidoit à la littérature. Elle est représentée dans une attitude négligée, avec un serpent autour du col et un roseau à écrire dans la main.

(a) Toutes les Déeses des *Hindoux* sont uniformément représentées comme des puissances subordonnées à leurs maîtres respectifs. Ainsi LAKCHMY, épouse de VICHNOU, le conservateur, est la Déesse de l'*abondance* et de la *prosperité*: BRAVANY, épouse de MAHADEO, est la puissance de la *fécondité*.

Préface.

n°. Les *Hindoux* substituent quelquefois à ce roseau un instrument de musique, parce que SARASWATI est la Déesse de l'harmonie; et les sept notes dont l'ingénieuse combinaison constitue la musique et émeut les passions, passent pour sa première production.

La différente position des deux sémi-tons dans la gamme des sept notes produit sept modes primitifs, et comme toute la série consiste en douze sémi-tons, qui peuvent devenir chacun note tonique, il y a dans la nature soixante-dix-sept autres modes qu'on pourroit nommer *dérivés*, mais dont on ne se sert pas universellement. Ces quatre-vingt-quatre modes sont distribués par les *persans* comme un appartement, en douze salles, vingt-quatre angles et quarante-huit cabinets. Mais l'ordre

Préface.

n°. adopté par les *Hindoux* est élégamment rédigé d'après l'ordre des saisons de l'année indienne ; c'est un puissant secours pour l'effet graduel des modulations. Les modes dans le système musical sont déifiés ; et comme il y a dans l'Inde six saisons, deux printemps, un été, un automne, et deux hivers, on a imaginé un *Raje* original, ou *dieu du mode* (a), pour présider à chaque saison en particulier, tout mode principal a cinq *Rajeny*, ou *Nymphes de l'harmonie*, dont chacune a huit fils ou génies du même art, chaque *Raje* avec sa famille a une saison particulière qui lui est assignée, et dans laquelle on ne peut exécuter que sa musique à

(a) On voit que les *Hindoux* ont suivi pour leur musique le même système que dans leur théologie. Ils ont déifié les tons de la voix et les attributs de l'Être Suprême.

Préface.

n°. certaines heures du jour et de la nuit. Le mode de *Dipuc*, ou du dieu qui enflamme (c'est-à-dire le *dieu de l'amour*), est, dit-on, perdu. Selon une tradition indienne, un musicien essaya de le restituer et fut consumé par le feu du ciel. La distribution naturelle des modes auroit été sept, trente-trois et quarante-quatre, selon le nombre des *sémitions* majeurs et mineurs.

(ij) Le nom de ce dieu dans le texte sanskrit, est *Djourjaty*, l'un des titres de SIVA, la divinité dans sa qualité destructrice. Ce mot signifie *celui qui porte sa chevelure liée sur sa tête en forme de tiare*; c'est-à-dire, à la manière des pénitens connus dans l'Inde sous le nom d'*Yoguy* et de *Sanyasy*.

(iv) *Gange*, nom corrompu du *Ganga* qui se nomme encore *Janavy* et

Préface.

n^o. *Bhaguiraty*, (voyez la note 86 du *Geeta*). On suppose que ce fleuve sort de la chevelure de SIVA ; c'est une allégorie qu'on pourroit expliquer en supposant que SIVA étoit l'ancien nom de la montagne d'où sort le Gange. Voici une autre preuve en faveur de mon explication. Ce dieu porte encore le surnom de *Gurisa*, *seigneur de montagnes*, et son épouse se nomme DOURGA, place de *difficile accès* ; et PARVETY, nom dérivé de *Parveta*, montagne.

(v) *Hitopadès*, ou *Hitopadesa*, en y joignant l'*a* bref final, que l'on omet ordinairement dans les noms propres *Sanskrits*. Ce mot est composé de *Hita*, *Santé*, *Onpa*, préposition de *proximité*, et *Desa*, *montrant* ou *indiquant*. L'acception ordinaire de ce mot composé, est *instruction utile* ou *avantageuse*.

Préface.

n^o. (vj) *Sanskrit*, langue savante des Brahmanes. Ce mot est composé de *sam*, qui par euphonie se change en *san*, préposition de *plénitude*; et de *skrita* (pour *krita*), *fait*, *terminé*, *fini*. C'est une langue abondante, énergique et très-concise. Elle surpasse l'arabe et le grec pour la régularité de ses étymologies, et chacune de ses racines a une multitude de *dérivés*. Les règles grammaticales en sont nombreuses et difficiles. L'alphabet *sanskrit*, en usage dans le haut Hindoustan, passe pour être conforme à celui que Birmah donna lui-même à son peuple; on le nomme le *Diou nagar*, c'est-à-dire *langue des anges*. Le caractère dont se servent les Brahmanes du Bengal n'est pas à beaucoup près aussi ancien que l'autre, et n'en est évidemment qu'une corruption. Les

Préface.

n°. Brahmanes ne veulent enseigner cette langue à aucun étranger et se soucient fort peu de faire des prosélites dans leur religion. Ils disent que le ciel *ressemble au palais d'un grand Roi, qui a beaucoup de portes; chacun entre par celle qui lui plaît.*

Le grand Mogol *Akbar*, curieux de connoître la religion des Brahmanes envoya un jeune musulman à Bénarès pour s'en instruire. S'étant annoncé pour un orphelin de la tribu des Brahmanes, un d'entr'eux le prit et l'instruisit comme son propre fils. Le jeune homme resta dix ans dans cette école, et ayant acquis toutes les connoissances capables de satisfaire la curiosité de l'Empereur, se proposoit de jour en jour de quitter Bénarès; mais l'amour, plutôt que la science, le retenoit dans cette ville. La fille de son maître, l'une des

Préface.

n^o. plus belles créatures de sa caste, lui avoit inspiré une vive passion qu'elle partageoit elle-même. Le brahmane ayant découvert leur tendresse mutuelle, offrit sa fille au jeune homme; celui-ci pénétré d'amour et de reconnaissance, frémit d'abuser plus longtemps de la confiance de son bienfaiteur, il se prosterna à ses pieds, lui découvrit sa mission et demanda son pardon en versant un torrent de larmes. Le brahmane indigné ne peut proférer une seule parole, et baissant sur son disciple, des yeux enflammés de courroux, il tire son poignard pour l'en frapper, mais celui-ci arrête son bras en le conjurant de lui indiquer le moyen de réparer sa faute. Touché de tant de larmes et de soumission, son maître consentit de lui pardonner, à condition qu'il ne traduiroit jamais les *vedes*

Préface.

n°. en langue vulgaire, et qu'il ne révéleroit point la profession de foi des Brahmanes. Le jeune musulman jura de ne trahir aucun des secrets qui lui avoient été confiés, et nous avons lieu de croire qu'il fut fidele à son serment, car il ne publia aucune traduction d'ouvrages sanskrits.

Les Brahmanes sont maintenant moins réservés, sur-tout envers les Anglois; ils ont enseigné le *sanskrit* à plusieurs savans de cette nation, qui, à l'exemple de Pythagore, et de plusieurs philosophes, ont été chercher chez eux de nouvelles connoissances. Il est bien glorieux pour les Brahmanes d'avoir eu, et d'avoir encore aujourd'hui pour disciples, des hommes recommandables par leur science chez les nations, même de l'Europe.

(vij) D'après notre maniere de penser,

Préface.

n^o. cette idée doit nous paroître fausse ; mais il faut observer que dans une religion qui consiste principalement en sacrifices et autres cérémonies dispendieuses , l'homme pauvre n'a que peu de moyens de travailler à son bonheur futur.

(vij) Les extraits dont parle notre auteur regardent principalement les sentences qui sont en vers dans l'original sanskrit, et que nous avons fait imprimer en *petit sommaire*. Ces sentences sont tirées du *Mahbharat*, du *Smriti-sastra*, de *Manou*, du *Guita*, et du *Tanta sastra*. Le docteur qui recueillit ces sentences composa les fables pour former un cadre dans lequel il pût les enchasser.

Page 3.

(1) *Patna* se nommoit anciennement *Patany poutra*, c'est la capitale du Bahar, à 380 milles de Calcutta.

n^o.

(2) Ce Raja se nommoit *Sodarsana*, c'est-à-dire *bon discernement*. Tous les noms propres des *Hindoux* ont une signification quelconque, et sont pour la plupart tirés du sanskrit.

Page 4.

(3) Ce passage et d'autres semblables, suffisent pour prouver que c'est un *Hindou* qui parle, et qu'il croit fermement à la métempsycose.

Page 7.

(4) *Nilakant*, un des titres de SIVA. Voyez la note 78 du *Geeta* et la précédente (iiij). *Hary* est un des titres de VICHNOU, la divinité dans sa qualité conservatrice. Presque vis-à-vis *Sulthan gunge*, ville considérable dans la province de Bahar, est un rocher de granite formant une petite isle au milieu du Gange, et connu par les Européens sous le nom du rocher de *Jihanguiry*. Il mérite de fixer l'attention du voyageur par

n°. une multitude de figures sculptées en relief sur sa surface. Parmi ces figures on distingue *Hary* d'une taille gigantesque, assis sur un serpent roulé; l'artiste a disposé les têtes nombreuses de ce serpent sous une es- pece de dais placé au-dessus du dieu endormi. De chacune de ses bouches sort une langue fourchue qui semble menacer de donner la mort la plus prompte à l'audacieux qui voudroit réveiller *Hary*. Toute la figure est presque détachée du bloc sur lequel elle a été taillée. L'idée en est heureuse et adroite- ment exécutée. Les *Hindoux* croient qu'à la fin de chaque création ou formation, qu'ils nomment *Kalpa*, tout ce qui existe doit être absorbé dans la divinité qui, dans l'intervalle de chaque création, se repose sur le serpent *Secha*, (durée.) Ce serpent se

n°. nomme encore *Ananta*, (sans fin.)

Page 8.

(5) Pour entendre ce passage et plusieurs autres semblables, le lecteur doit savoir que la plupart des *Hindoux* regardent la terre comme le lieu où l'on est récompensé, puni ou éprouvé; ainsi la bonne et la mauvaise fortune est le fruit du bien ou du mal qu'on a fait dans une précédente vie. Pour éviter les punitions d'une vie future, *il faut employer avec activité les facultés qu'on possède.*

Page 9.

(6) *Une grue au milieu des oyes.*

Cet oiseau que nous désignons ici sous le nom de grue (*Booby* en anglais; *Veka* en sanskrit) est de l'espece des cygognes; les poètes *Hindoux* en ont fait l'emblème de la stupidité, comme l'oye est celui de l'éloquence et de l'élégance. **SARASWATY**, leur déesse de l'harmonie, a
son

n°. son oye, comme *Minerve* chez les Grecs et Latins avoit sa *chouette*.

Page 11.

(7) *Un fameux docteur nommé.....* le mot original que nous avons rendu par docteur est *Pandit*. C'est un titre d'honneur qu'on donne aux savans brahmanes ; il désigne un *docteur des loix des Hindoux*, un *philosophe hindou*.

Nota. Il n'est pas aisé de découvrir si *Vichnou satma* est réellement l'auteur, ou simplement le rédacteur de ces fables ; mais on observera que les Brahmanes ne connoissent point *Pidpay* à qui les Persans les attribuent. *Voyez la Préface.*

(8) *Les esprits célestes*, ou les bons esprits. Le texte porte, *c'étoit un autre Vriaspaty*. Selon la mythologie indienne, *Vriaspaty* est le précepteur des bons esprits, et la pla-

n^o. nette Jupiter, c'est aussi le nom du jour qui répond à notre jeudi; *dies jovis*.

Page 15.

(9) *Lotus nocturne*, nommé en sanskrit *Koumoudiny nayaka*, espèce de lotus qui ne fleurit que pendant la nuit.

Page 17.

(10) L'herbe dont il est ici question se nomme *kousa* en sanskrit; elle est regardée comme sacrée par les Brahmanes, ils s'en servent dans leurs cérémonies religieuses. Le tigre de cette fable tient une botte de cette herbe sous sa patte pour se donner un air de dévotion et gagner ainsi la confiance des passans.

Page 19.

(11) *O joie de la maison de Pandou!* cet hémistiche et les trois vers précédens paroissent tirés du *Mahabharat*, et adressés à *Arjoun* un des

n^o. cinq fils de *Pandou*, ancien Roi de l'Inde.

Page 21.

(12) *Va donc te purifier*. Les *Hindoux* se lavent non seulement après avoir commis une action impure, mais encore avant de faire leurs exercices de piété, ou de recevoir un bienfait.

Page 22.

(13) Il s'agit ici des *Dharma-sastras*, ouvrages qui contiennent les devoirs moraux et religieux de l'homme conformément à la loi divine.

(14) *Vedes*, le mot *vede* ou *veda* que certains Européens écrivent *beid*, signifie *connaissance* ou *science*. Les livres sacrés des *Hindoux* sont divisés en quatre *vede* qu'ils regardent comme le texte authentique donné par le législateur Brahma. Les trois premiers *vedes* sont appelés *rig*, *sam* et *zozur*. On a des doutes sur l'authenticité du quatrième, nommé

n^o. *atherven*. Il y avoit autrefois un cinquieme *vede* qui est maintenant perdu.

Page 33.

(15) *Qualités*. Les *Hindoux* croient que la matiere organisée est gouvernée par trois principes qu'ils nomment *Satwa*, *Raja* et *Tama*, le premier inspire la *vérité*; le second, la *passion*, et le troisième le *crime*. (Voyez le *Bâguât-Géeta*, lectures XIV, XV et XVI. Vous y trouverez des détails sur les trois *Goun* ou qualités précédantes de *Prakriti* ou la nature. il seroit trop long de les insérer ici.

(16) *Les trois parties du monde*. La région célesté, la terrestre et l'inférieure.

(17) *Lieues*. Le mot original est *yojan*, mesure de terre qui vaut environ huit milles anglois, ou trois lieues françoises. Je croirois volontiers que l'*yojan* est la même mesure

n°. dont parle Bayer, dans sa savante *histoire des Rois grecs de la Bactriane*; il la désigne sous le nom de *Jasinei*, et l'évalue au moins deux lieues d'Allemagne.

Page 33.

(18) *Eclipses*. Selon l'opinion vulgaire des *Hindoux*, ce phénomène est causé par un énorme dragon qui saisit le soleil ou la lune. (Voyez l'origine des éclipses dans un curieux extrait du *Mahabharat* à la suite du *Baguat-Geeta*. pages 69 et 70 de la traduction française.

Page 36.

(19) *Champak*, en sanskrit *champaka*. Cet arbre produit une belle fleur jaune, c'est une *polyandriane polygyniane* appelées *Michoka* par les Européens, et très-commune dans l'Inde, dont elle embellit et parfume les promenades et les chemins. C'est

n°. un des traits du dieu de l'amour des *Hindoux*. Son odeur est si forte que les abeilles ne vont jamais y prendre du miel. Les *Hindoux* croient qu'un noir foncé fait bien ressortir l'éclat du jaune , voilà pourquoi un poète console le champak de l'indifférence de l'abeille , qui à cause de la noirceur de son corsage , est consacré à *Crichna* , la divinité noire.

STANCE SANSKRITE sur le *Champak*.

Charmante fleur , ne t'afflige pas tant des mépris de l'orgueilleuse abeille , console-toi avec ces jeunes beautés aux yeux séduisants , en te mêlant parmi leur noire chevelure , semblable aux nuages obscurs dont est parfumée trop rarement la voûte azurée ; elles-mêmes alors te servent d'ornement. *Asiatick miscel.* Tome II. page 505.

Page 41.

n^o.

(20) *Un hôte*. Les théologiens *Hindoux* enseignent quatre genres de vie nommés, *Brahma-tcharia*, *Grahastha*, *Vana-prasta*, *Sanyasa*; le nom de la première règle signifie *oubli des affaires mondaines pour une vie contemplative*. Ceux qui la suivent vivent en société, mais sans se permettre de goûter le moindre plaisir. La seconde règle prescrit l'hospitalité, et tous les devoirs sociaux, la troisième, le renoncement à la société pour vivre dans la solitude; et la quatrième, un oubli total de toutes les affaires mondaines. Ceux qui suivent cette dernière règle portent le nom de *Sanyasiens*. Ces espèces de moines mendiants ou pénitents, comme on voudra les nommer, sont très-nombreux dans l'Inde, et mènent une vie déréglée. Il est vrai que leur

n°. austérité apparente sert à voiler aux yeux de la multitude leur libertinage secret. On trouve des détails sur la vie des *Sanyasiens* ou *Sanyasis*, dans une longue note d'un PRÉCIS HISTORIQUE sur les *Marhattes*, que j'ai traduit du persan. 1788. Paris. page 2, 3 et 4.

Page 42.

- (21) *Emporte avec soi toutes les bonnes actions du maître.* Cette doctrine se trouve dans tous les systèmes de morale des *Hindoux*, et on en voit aisément l'effet; car aucun mendiant ne sort de chez eux sans avoir obtenu quelque aumône.
- (22) *Le feu.* Il paroît que dans l'antiquité cet élément fut universellement déifié. Les loix auxquelles les *Hindoux* attribuent une origine divine, leur ordonnent d'allumer du feu à une certaine époque, en frottant ensemble

n°. deux morceaux de bois d'une espèce particulière, et d'entretenir ce feu le reste de leur vie. Il sert pour consumer les sacrifices, allumer les flammes de l'autel nuptial, et enfin leur bûcher funéraire.

23) *Le brahmane est le supérieur des tribus.* Ces tribus originairement n'étoient qu'au nombre de quatre :

1°. Celles des *Brahmanes* ou théologiens.

2°. Des *Kchetris*, nobles et militaires.

3°. Des *Vîsias*, cultivateurs, gardiens de troupeaux, marchands et tous les hommes professant les arts mécaniques.

4°. Des *Soudras*, ou valets.

Il y a maintenant beaucoup d'autres tribus particulières, telles que celles des *Banians*, des *Chandalas* ou fugitifs, c'est l'ordre le plus vil

n°. de cette société , ils remplissent les fonctions les plus basses dans les quatre tribus supérieures.

Page 47.

(24) *Les nœuds sont de cuir, &c.* Les bons *Hindoux* regardent comme impure toute substance animale. L'hypocrite Jackal s'excuse ici de porter la dent à ces nœuds parce qu'ils sont de cuirs, et à cause de la sainteté du jour. Ces mots que j'ai traduits par *fête* signifient proprement *Dimanche*.

Auditye war } le jour du soleil.
Reby war }

Auditye } le soleil.
Reby }

Nous remarquerons ici que les jours de la semaine portent en langue sanskrite le nom des mêmes planettes que les Grecs et les Romains leur ont assignées. Voyez *le Code des*

n°. *Gentoux*, page 20 de la préface de l'édition française.

Page 49.

(25) *La terre* se nomme *Vesoudha* en sanskrit.

Page 50.

(26) C'est une opinion commune dans l'Inde que l'on trouve des pierres précieuses dans la tête de plusieurs especes de serpens.

Page 51.

(27) *Quinzaines*. Les *Hindoux* ont divisé leurs mois lunaires en deux parties qu'ils appellent le *Soukla-pakcha*, le côté lumineux, et le *Krichna-pakcha*, le côté obscur (ou le côté de la lune). La première division commence à la nouvelle lune, la seconde à la pleine lune.

Page 55.

(28) *Bois de Sandale*. Les *Hindoux* ne se lavent jamais dans le Gange qu'ils ne se marquent sur le front, sur les bras

n°. et sur la poitrine avec une espece de pigment de bois de sandale blanc mé-lé dans de l'eau. Ils le laissent sécher sur leur peau. On sait que le sandale est un bois très-odoriférant.

Page 56.

(29) *Ram et Sougriva*. Ce dernier est un *Baboun*, ou Héros célèbre dans l'histoire de *Ram*, intitulée *Ramayen*, c'étoit le fidele allié de *Ram*, et il le soutint vigoureusement dans sa guerre contre *Ravana*, tyran de l'isle de Ceylan.

Page 58.

(30) *Un Monarque*. Le mot sanskrit est *Raja*, prince. Dans l'ancien gouvernement hindou, qui, avant la conquête des Musulmans, paroît avoir été féodal, le principal seigneur se qualifioit de *maha-Raja*, grand Raja, ou *Adhiswara*, seigneur supérieur, (*superior lord* en anglois), et il don-

n°. noit le titre de Raja, seulement aux chefs des *Kchetrys* ou de la tribu militaire, comme une récompense de leur mérite, ou un privilege attaché à leur charge. Le grand *Raja* en les revêtissant de ce titre, faisoit la cérémonie de leur verser de l'eau sacrée sur la tête. Aujourd'hui le Roi de Dehly (le grand Mogol) est moins scrupuleux, il donne souvent des firmans ou brevets de Raja aux collecteurs de ses revenus, et à des misérables de la plus basse extraction, qui n'ont d'autre mérite que de posséder de grandes richesses. Le nom de *Raja*, qui désigne maintenant un prince indépendant parmi les Hindoux, vient d'une racine sanskrite qui signifie *paraître avec splendeur*.

Page 60.

(31) *Le chef des serpens*. Le serpent *Sech*, durée, ou *Ananta*, éternité,

n^o. (Voyez ci-dessus , page 154 , note 4). Je trouve très-ingénieux d'avoir représenté la renommée par l'*emblème* de l'éternité en lui donnant cent langues.

(32) *Hiraniaka*, mot sanskrit qui signifie *opulent*.

(33) *Boucle d'oreille*; *Tchoura Karna*, en sanskrit. On voit que tantôt je copie ces noms propres, tantôt je les traduits, plus souvent je les supprime.

Page 63.

(34) *Gaour*. L'ancienne ville de *Gaour*, maintenant en ruine, étoit autrefois la capitale d'une province du même nom. Elle est aujourd'hui enclavée dans le Bengal.

(35) *Le dieu de l'amour* a beaucoup de nom chez les *Hindoux*. Il paroît être le même que le *Eros* des Grecs et le *Cupido* des Latins. Suivant la mythologie indienne, il est fils de

n°. MAYA, ou le *pouvoir général attractif*, et il épousa RETITY ou *l'affection*. Son intime ami est BESSENT ou le *printemps*. On représente quelquefois le dieu de l'amour sous la figure d'un beau jeune homme conversant avec sa mere et son épouse au milieu de ses jardins et de ses temples, et quelquefois monté au clair de la lune, sur un perroquet ou un loriot, et accompagné d'une danse de jeunes filles dont la plupart portent son attribut. C'est un poisson sur un champ rouge. Son séjour favori est un grand pays situé autour d'Agra, et principalement les plaines de *Matra*, ou *КРИЧЕН*, et les neuf *ГОРΙΑ*, qui sont évidemment l'*Appollon* et les neuf *Graces* des Grecs, viennent passer la nuit au milieu des concerts et des danses. Son arc fait avec une canne à sucre ou une tige de fleur,

n°. la corde de soie, les cinq flechés armées d'une fleur de l'Inde qui a la vertu d'échauffer, me paroissent des allégories aussi neuves que belles. Ce Dieu a au moins vingt-trois noms, il porte le plus souvent celui de *Kam-Deo*, Dieu du désir; dans l'ancienne langue persanne et dans la moderne, le mot *Kam* désigne le *desir* ou l'*ardeur*: On l'appelle aussi *Dipuc* (a), mot qui a la même signification que *Cupid*, et qui peut avoir la même origine. On sait que les anciens *Etrusques* de qui les *Romains* tirèrent la plus grande partie de leur langue et de leur religion, et dont le système avoit beaucoup de ressemblance avec celui des *Persans* et des *Indiens*, écrivoient par sillons, c'est-à-dire, de la droite à la gauche, puis

(a) En le lisant à rebours vous aurez *Cupid*.

n°. de la gauche à la droite alternativement, les deux dernières lettres de *Cupido* ne sont qu'une terminaison grammaticale, mais les quatre premières constituent la racine primitive. Cette étymologie me paroît d'autant plus juste qu'elle s'accorde avec l'ingénieux système qui donne une origine indienne à tous les systèmes religieux d'Asie et d'Europe.

Page 64.

(36) On n'a pas jugé à propos de traduire certains passages tellement licencieux qu'il n'étoit pas même possible de les gazer.

Page 72.

(37) *La philosophie.* Il n'y a point de mot en sanskrit qui réponde exactement à celui-ci. Le mot original est *Panditya*, abstrait formé de *Pandit*, docteur, savant; homme instruit dans les matieres de religion.

M

Page 74.

n^o.

(38) *Nerada*. Un des sept sages *Hindoux*, auquel est attribuée l'invention de l'instrument de musique appelé *vina*, c'est un *Dévarchy*, c'est-à-dire, un *Saint déifié*, et un grand prophète, qu'on suppose encore errant dans le monde. *Nara*, signifie *fil*, *peloton*, *précepte*, et *da*, qui donne, le composé signifie donc *donneur de bons conseils*.

Page 76.

(39) *Vasouki*, le serpent employé à battre l'océan pour en tirer l'eau de la vie. (voyez le *Bhagvat-Geeta*, page 163 et suivantes.)

(40) *Hara*, un des titres de *Siva*, la puissance destructrice de la divinité. Il est représenté avec un énorme serpent sur le col en forme de collier; c'est un ornement digne du dieu de la terreur.

Page 77.
n^o.

- (41) *La place consacrée à l'amitié.* Les théologiens *Hindoux* ont divisé le ciel en différentes régions qu'ils appellent *Lok*. Il y a le *Pitri Lok*, c'est-à-dire, la *région des peres*, et le *Matri Lok*, la *région des meres*, mais il n'y en a pas pour les célibataires ni pour les vieilles filles qui sont obligés de renouveler leur jeunesse dans cette vie. Nous ajouterons ici que selon les *Vedes*, les ames des femmes et celles de tous les individus des tribus inférieures sont condamnées à une transmigration continue, jusqu'à ce qu'elles soient régénérées dans le corps d'un brahmane.
- (42) *Une goutte d'eau*, c'est-à-dire, comme une *goutte d'eau sur une feuille de lotus*. Il n'y a point de doute que ce ne soit là le sens de cette phrase. Nous avons pour ap-

n^o. puyer notre assertion, un hémistiche sanskrit gravé sur une planche de cuivre avec une date qui remonte à la cinquante-sixième année avant l'ère chrétienne. Vers l'an 1781, elle fut envoyée de l'Inde en présent au lord *Mansfield*. En voici la traduction :

« Les richesses et la vie de l'homme
 « passent comme une goutte d'eau sur
 « une feuille de lotus ».

Page 79.

(43) *La région inférieure* (ou *infernale*). Les *Hindoux* placent dans les entrailles de la terre, leur enfer (a) qui ne semble destiné qu'à des punitions passagères et limitées. Tous ceux dont les vices l'emportent sur leurs vertus, sont condamnés à y passer un temps nécessaire pour l'ex-

(a) Qu'ils nomment *Nork*.

n°. piation de leurs crimes, ensuite ils reviennent sur la terre habiter les corps des animaux impurs. Ce système fait plus d'honneur à l'humanité qu'à la raison de son auteur, et il me paroît bien moins désolant que celui des peines éternelles, qui ne peut avoir été conçu que par une imagination diabolique. Autant la bienfaisance du Très-Haut est vaste et illimitée, autant il doit être réservé dans ses vengeances (a), ou pour mieux dire dans ses punitions.

Page 82.

(44) *Les cinq élémens.* Selon le système des Indiens. La terre, l'air, le feu, l'eau et l'éther. Les Chinois admet-

(a) Le mot de vengeance me paroît un blasphème envers l'Être suprême, il annonce un sentiment affreux, indigne même de tout homme sage et vertueux.

n°. tent également cinq élémens. Le métal, le bois, l'eau, le feu, la terre.

Page 84.

(45) *Lakchmy*, la déesse du bonheur, selon certains auteurs c'est la Cérès des *Hindoux*.

Page 94.

Le fils du Raja. En langue sanskrite *Youva-Raja*, littéralement, *le jeune Raja*. C'étoit sans doute le titre que portoit l'héritier présomptif du *Raja*.

Page 95.

(46) *Le feu rend témoignage à son honneur*. C'est une allusion à l'épreuve par le feu qui se pratique encore dans l'Inde. Une femme accusée d'infidélité est conduite en public, ayant sur ses habits une feuille de palmier sauvage, sur laquelle est écrit le chef d'accusation. Arrivée devant un grand brasier où l'on a placé un vaste chaudron rempli d'eau ou d'huile

2°. bouillante, mais plus communément de plomb fondu, on commence par lui laver bien soigneusement la main. Le brahmane qui préside à cette cérémonie, récite avec recueillement une invocation solennelle adressée à l'Être suprême, dans laquelle il le prie ardemment d'interposer son pouvoir pour faire connoître la vérité et soustraire l'innocence aux châtimens réservés seulement pour le crime. Après cette oraison, l'accusée est obligée de plonger sa main dans la matière brûlante, et si en la retirant, elle se trouve estropiée, on lui fait subir le châtiment décerné pour le crime dont elle est soupçonnée. Si elle n'a éprouvé aucun mal, on l'absout. Des voyageurs assurent avoir vu des accusés, sortir sains et sauf de cette épreuve. Le fait paroît surprenant, mais n'est pas impossi-

n°. sible. Je ne serois pas même étonné que les Indiens, beaucoup moins avancés que nous dans certaines sciences, mais qui nous surpassent dans la connoissance de la nature, ayent des secrets que nous ne soupçonnons même pas. Nous nous sommes rendus trop odieux à leurs yeux pour qu'ils nous les communiquent. Ils n'ont pas recours seulement aux épreuves quand il s'agit de s'assurer de la conduite de leurs femmes, mais encore pour découvrir tous les crimes secrets. Le même usage est en vigueur au Pégou. On doit se rappeler que dans le chapitre V. *des Nombres*, Moïse prescrit aux enfans d'Israël, de la part du Seigneur, une épreuve par laquelle les maris jaloux s'assureroient de la fidélité de leur femme. Comme dans cette cérémonie et dans bien d'autres, les prêtres faisoient

n°. faisoient l'office de bourreaux, elle s'appelloit le *sacrifice de jalousie*. Il paroît que le *jugement par épreuve* a été un des premiers articles de la jurisprudence des peuples à demi-policés.

Page 108.

Qui porte un croissant pour diadème. Il s'agit ici de *Siva*, le dieu de la bonne et de la mauvaise destinée, qui est représenté avec un croissant sur le devant de sa couronne.

Fin des Notes.

T A B L E D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce volume.

<i>Discours préliminaire.</i>	page	iiij
<i>Hitopadès de VICHNOU</i>		
S A R M A.		cv
<i>Fables et contes indiens de VICHNOU</i>		
SARMA, introduction de l'auteur.		1
FABLE I. <i>Les pigeons, la souris, le corbeau, la tortue et le cerf.</i>		14
FABLE II. <i>Le voyageur et le vieux tigre.</i>		17
FABLE III. <i>Le cerf, le jackal et le corbeau.</i>		36
FABLE IV. <i>Le jackal et le chat.</i>		38
FABLE V. <i>Histoire de la souris hiraniaka.</i>		60
FABLE VI. <i>Le vieillard et sa jeune femme.</i>		63
FABLE VII. <i>Le chasseur, le cerf, le sanglier, le serpent et le jackal.</i>		80

FABLE VIII. *Le fils du Raja et la femme du marchand.* 94

FABLE IX. *Le jackal et l'éléphant.* 97

SECONDE PARTIE.

I. *Le Raja et son singe, conte.* 111

II. *Les deux docteurs, ou la sagacité vaut mieux que la science.* 116

III. *Les trois poupées, ou les statues emblématiques, conte indien traduit du persan.* 120

IV. *Utilité de la réflexion, conte indien traduit du sanskrit.* 127

V. *La jeune fille et le brahmane, ou la ruse innocente, conte indien traduit du pagrit.* 131

VI. *Le langage de l'amour.* 133

VII. *Les yeux et le collyre, fable.* 135

NOTES sur la religion, les mœurs, &c. des HINDOUX, pour servir d'éclaircissemens aux fables et contes de VICHNOU SARMA. 145

Fin de la table.